CAMI

Je ferai cocu le percepteur !

ROMAN FISCAL
ET
PASSIONNEL



EDITIONS BAUDINIÈRE

Pierre Henri Cami

JE FERAI COCU LE PERCEPTEUR !

Roman fiscal et passionnel

1949

CHAPITRE PREMIER

UNE IDOLE DE L'ÉCRAN

« J'ai les pieds de Viviane Romance, le front de Katherine Hepburn, les mollets de Marlène Dietrich, le dos de Paulette Goddard, les coudes de Micheline Presles, le nez d'Edwige Feuillère et le « tralala » de Suzy Delair. Croyez-vous qu'avec tous ces atouts j'ai quelque chance de devenir star rapidement ? »

Prosperte ne sourcilla pas. Elle commençait à être blasée sur ce genre d'élucubration. Depuis que secrétaire de Jules Chambéry, « l'irrésistible – jeune – premier – aux – dents étincelantes », elle dépouillait pour lui les innombrables lettres de ses admiratrices, Prosperte ne s'étonnait plus de rien. Mais elle entrevoyait vaguement certains rapports mystérieux entre l'Infini et la Bêtise Humaine.

C'est elle qui répondait, sous la signature de Jules Chambéry, dans le « Courrier des cœurs aux abois » de *« Ciné-Star »* aux missives des correspondantes, avides des conseils de leur idole, sur les mille et une complications de leur vie sentimentale.

Comme chaque jour, Prosperte était installée devant une immense table-bureau surchargée de piles de photos à expédier aux admiratrices. Des photos de vedettes dédicacées au maître de la maison et un agrandissement photographique de Jules Chambéry ornaient les murs du vaste et moderne studio dans lequel Prosperte dépouillait en ce moment la correspondance.

— Encore des lettres pour Monsieur, mademoiselle Prosperte, dit, en entrant, la femme de chambre. C'est le cycliste de « Ciné-Star » qui vient de les porter.



— C’est bien, posez ça là, Joséphine.

— Et dire que Monsieur ne lit jamais une seule de ces lettres, observa la femme de chambre en posant l’imposant courrier sur le bureau. Ah ! je vous plains, mademoiselle Prosperte, d’avoir à répondre à toutes ces piquées !

— Ne vous en faites pas pour moi, Joséphine. Est-ce que je vous plains d’avoir à balayer, épousseter, faire le ménage et ouvrir aux fournisseurs ?…

— C’est sûrement moins embêtant que d’écrire à toutes ces « fofolles » qui demandent des conseils au patron. Je me demande d’ailleurs pourquoi, avec toutes les occupations, il a accepté de répondre aux lectrices de « Ciné-Star » ?

— Pour sa publicité, Joséphine. Toutes les grandes vedettes de l’écran : Mariano, Tino Rossi, Guéthary donnent des conseils à leurs admiratrices dans les principaux journaux cinématographiques. Jules Chambéry, le plus célèbre des « jeunes-premiers », a bien été forcé, lui aussi, de créer dans « Ciné-Star » le « Courrier des cœurs aux abois ».



— C’est marrant ! s’exclame Joséphine qui a pris l’habitude de faire chaque jour un brin de causette avec la secrétaire aux heures du courrier.

— Et toutes les amoureuses incomprises, poursuit Prosperte, s’empressent de lui communiquer leur état d’âme…

— Sans se douter que notre patron ne lit jamais une ligne de leurs lettres, et que c’est Mlle Prosperte qui répond et signe pour lui !

— Dame ! c’est mon métier.

— Bien sûr ! Mais, entre nous, franchement, de femme à femme, pouvez-vous m’expliquer ce qu’il peut bien avoir, monsieur Jules, pour attirer ainsi toutes les poules ?

— Ah ! ça, Joséphine, êtes-vous aveugle ou me faites-vous marcher ? répond, surprise, la secrétaire. Vous n’allez pas nier que le physique et le sex-appeal de Jules Chambéry…

— Oh ! moi, vous savez, interrompt la servante, je ne m’en ressens pas pour les types de cinéma ! D’abord, j’y vais jamais au ciné. J’aime mieux la boxe, le rugby ou les courses de vélos. Le chanteur de charme, ça me laisse froide. Mon genre, ce serait plutôt le type sportif avec des poils partout et des « biscottos » durs comme des pneus gonflés à bloc ! Ça, c’est du mâle ! Tout le reste, c’est « zazous » et compagnie !

— Comment ! vous ne trouvez pas que Jules Chambéry…

— Oh ! c’est un beau gosse, le patron, on peut pas dire le contraire. Mais avec moi, il perdrait son temps !… Mon idéal ce serait plutôt le genre Rigoulot !…

— Parfait, approuve sèchement Prosperte que le verbiage de la femme de chambre commence à énerver. Et maintenant, ma petite Joséphine, vous seriez bien gentille de me laisser travailler.

— C'est bon, je vous laisse. Ce que je viens de vous dire, entre nous, n'est-ce pas ?… D'autant qu'il n'a que l'embarras du choix, ne serait-ce que vous et Madame pour l'admirer et le chouchouter !

— Je vous en prie, Joséphine, j'ai toute ma correspondance…

— Je m'en vais. Mais surtout ne dites pas à Monsieur que je préfère le genre Rigoulot, il serait fichu de me flanquer à la porte ! Une vedette de ciné, c'est plus susceptible qu'un gendarme !…

Et la bavarde Joséphine quitte la pièce, trouvant, dans son for-intérieur la secrétaire trop peu « causante » à son gré.

Ayant allumé une nouvelle cigarette, Prosperte ouvrit au hasard une autre lettre :

« *Depuis le jour où je me suis donnée à un tirailleur sénégalais, j'ai des idées noires et je passe des nuits blanches. Il m'en fait voir des vertes et des pas mûres, je suis jaune comme un coing et mon corps, est couvert de « bleus ». Que dois-je faire pour revoir la vie en rose ?* « Mimi-la-Cafardeuse. »

— Je ne te dérange pas, Prosperte ?

— Au contraire. J'étais en train de dépouiller le courrier des « fofolles » aux abois. Un petit entr'acte est nécessaire si l'on ne peut pas devenir « cinglée » à son tour !…

La drôle et gracieuse petite bonne femme qui venait d'entrer était l'épouse légitime actuelle de Jules Chambéry.

Malgré ses talons-pilotis, elle semblait à peine au-dessus du niveau de la mer, mais son corps souple et ferme de troublant androgyne, aux seins pointants comme deux index, et dont le « sex-appeal »… enfin, vous voyez ça d'ici. En tout cas, ne comptez pas sur moi pour continuer cette description. Primo, parce que cela m'ennuie horriblement, secundo parce que j'estime mes lecteurs capables de comprendre sans vaines explications.

Évidemment, si j'avais écrit : la personne qui venait d'entrer n'était autre que l'otarie du Jardin d'Acclimatation, la présentation de ce personnage imprévu demanderait quelques éclaircissements.



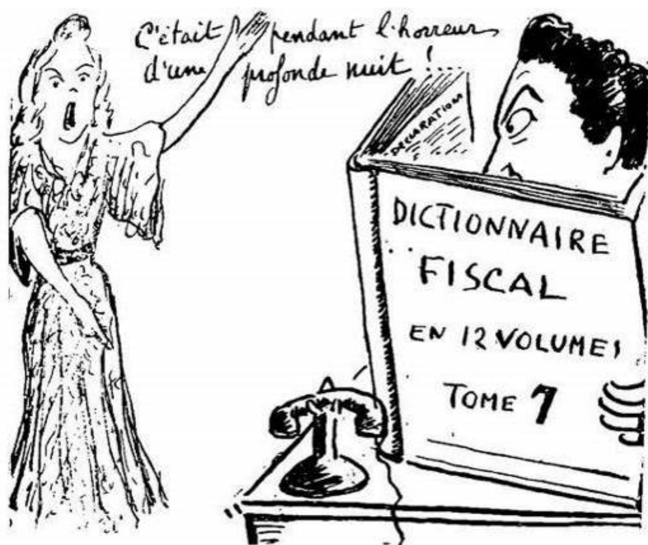
Remarquez qu’à mon point de vue personnel, je trouverais plus original de faire pénétrer une otarie dans le studio de Jules Chambéry et de vous la présenter comme son épouse légitime, mais cela nous détournerait un peu trop de notre sujet.

— Jules n’est pas là ? interrogea la petite-bonne-femme-pas-plus-haute-que-ça.

— Non, il est parti furieux ; tu l’as mis en fuite avec tes tirades de tragédie ! répondit Prosperte.

— Il faut pourtant bien que je pioche mes rôles ! C’est le songe d’Athalie que j’étudie en ce moment.

— J’en avais le pressentiment. Depuis ton lever, tu ne fais que hurler sans discontinuer : « C’était pendant l’horreur d’une profonde nuit ! » Alors, tu comprends ? Jules, qui est en plein dans ses calculs d’impôts sur le revenu, ça le trouble, ça l’énerve…



— Mais pour avoir le rôle bien en bouche, pour l'articulation, je dois déclamer dès le saut du lit.

— Oh ! rien ne presse ! D'abord, à part au « Français », on ne joue plus de tragédie.

— Possible, mais ça reviendra à la mode, maman me le dit tous les jours. Alors il faut que je me tienne prête pour…

— Veux-tu mon avis, ma chérie ? Eh bien, tu perds ton temps. Je me demande, avec ta bouche rieuse et ton petit nez retroussé ce qui peut te pousser à étudier la tragédie !

— Mais je l'ai déjà dit, mon chou, c'est maman qui m'a fait travailler la tragédie depuis toute gosse. Comme elle était ouvreuse à l'Odéon, elle rêvait d'avoir une fille tragédienne. C'est même pour ça qu'à ma naissance elle me donna le nom d'Iphigénie !

— Qui s'harmonise plutôt mal avec ton gentil petit nez en l'air !… C'est comme si Bourvil s'appelait Agamemnon !

— Oui, je sais bien, je n'ai pas le physique assez tragique, c'est même ce qui m'a fait recaler au Conservatoire.

— Moi, à ta place, je travaillerais plutôt la comédie. Je te vois très bien dans les soubrettes du répertoire.

— C'est possible, mais à présent c'est trop tard pour changer de genre ! Je ne sais pas dire les choses comiques et je ne sais déclamer que les vers de tragédies.

— Alors tu ne trouveras jamais d'engagement ! Même pas au ciné où Jules pourrait pourtant te pousser.

— Non. J'ai fait un bout d'essai dans un drame, mais ça a fait

rigoler tout le monde.

— Tu vois, tu as une nature comique sans t'en douter !

— Non… ça vient de ce que je ne sais pas dire la prose, il me faut des rôles en vers.

— Alors, il ne te reste que la Comédie-Française. Avec du piston politique, paraît qu'on peut y être engagée facilement.

— Oui, je sais, mais pour ça, il faut être bien avec un ministre, mais j'aime trop Jules, je ne veux pas le tromper !

— Avec ça qu'il se gêne, lui !

— Qu'est-ce que tu dis ?… Avec qui ?

— Avec moi !

— Oh ! tu m'as fait peur !… Toi, c'est naturel, tu es sa secrétaire !

— C'était couru d'avance !

— Pas tant que ça. Il n'a jamais couché avec ses autres secrétaires. Seulement, toi, ce qui l'a excité, c'est que tu t'appelles Prosperte.

— Oui, c'est ce qu'il m'a avoué. Il n'avait jamais dormi avec une femme portant un nom pareil. Il voulait voir l'effet que ça lui ferait de soupirer : Prosperte… au moment psychologique.

— Enfin, à nous deux, nous arrivons à le tenir à peu près. Surtout grâce au jeu qui accapare les trois quarts de ses nuits.

— Ça ne fait rien, il faut te méfier, Iphigénie. Souviens-toi qu'il a déjà été marié trois fois. Et aujourd'hui le divorce et le mariage, ça fait partie de la publicité d'une vedette.

— Oui, mais à présent, avec ses pensions à ses trois ex-épouses, un nouveau divorce lui reviendrait trop cher. Il y regarderait à deux fois.

— Et pourtant, ce n'est pas faute d'être demandé en mariage. Dans le courrier de « Ciné-Star », toutes les poules s'offrent à lui, en mariage ou autrement. Tiens, écoute, chère Iphi, ce qu'écrit une de ces dingos à notre Jules :

« *Céleste Jules, astre de mes jours, soleil de mes nuits, tu es marié, moi aussi, mais qu'importe quand on s'aime ! Tu peux divorcer pour la quatrième fois. Moi, hélas ! ma religion m'interdit le divorce, mais l'arsenic n'est pas fait pour les hannetons ! Un mot de toi, mon amour, un seul mot et je prépare à mon mari une de ces garbures à la « mort-aux-rats » dont j'ai déjà pu constater les heureux effets sur mon premier époux.* Une sensitive méconnue. »

— Quelle horreur !… C'est une véritable Borgia ! s'exclame l'amusant petit bout de femme de Jules Chambéry. Tu vois bien, Prosperte, que la tragédie existe toujours !

— Je vais lui envoyer, comme à toutes les autres correspondantes, une photo dédicacée de son idole. Ça la calmera.

— Ah ! Jules dédicace lui-même les photos ?

— Penses-tu ! Il a fait faire un tampon en caoutchouc avec ces mots : « Hommage à mon admiratrice. Jules Chambéry. » Chacune croit qu'il a écrit ça spécialement pour elle et les voilà satisfaites !

Et tamponnant des photos à tour de bras, Prosperte s'écrie en riant : « En voulez-vous des dédicaces ?… Bing !… en v'là une pour toi, ma jolie !… Vlan !… celle-ci pour toi, ma mignonne !… Pan !… celle-là pour toi, ma belle !… Soignons la clientèle et notre publicité[1], tout est là !…

— Si elles t'entendaient, quelle désillusion ! Elles qui s'imaginent que c'est Jules en chair et en os qui leur répond !



— Il a autre chose à faire, surtout en ce moment avec l'établissement de ses impôts sur le revenu. Juste quand tu t'es mise à rugir : « C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit… », il était plongé dans toutes les feuilles du percepteur ! J'ai cru qu'il devenait enragé !… J'ai bien essayé de le calmer, mais comme tu rugissais tes vers de plus en plus fort, derrière la cloison, il est parti furieux en claquant la porte derrière lui.

— Je ne peux pourtant pas louer un studio en ville pour travailler mon articulation !

— Pourquoi pas ?… Au fond, ce serait la meilleure solution. Jules

retrouverait son calme, tu pourrais déclamer sans gêner personne, et tu ne risquerais pas de briser notre ménage.

— Oh ! notre ménage !…

— Enfin le tien, mais c'est la même chose, puisque nous sommes associées pour faire le bonheur de Jules et l'empêcher de nous tromper.

— Tu as raison, chérie. En acceptant cette situation, j'ai fait la part du feu, comme on dit. Toute seule je n'étais pas de force à défendre mon bien, mais à nous deux…

— Nous pouvons le soustraire aux mille admiratrices qui convoitent son amour, mais j'ai idée qu'il ne faudrait pas exagérer avec ta tragédie. Il hésiterait certainement avant de divorcer pour la quatrième fois…

— Tu parles !… Une quatrième pension à payer !

— Oui, mais avec son caractère de cochon, on ne sait jamais. Surtout en ce moment, avec ses feuilles d'impôts à remplir, il ne décolère pas !…

— Il n'a qu'à donner ce travail à un spécialiste. Il n'en manque pas qui se chargent de rédiger les feuilles d'impôts à notre place.

— Oui, mais Jules ne veut plus en entendre parler depuis son aventure de l'année dernière.

— Ah ! oui, c'est vrai, j'oubliais. Le pauvre chou, il n'a pas eu de chance ! Il prend un comptable en chômage pour lui établir ses feuilles d'imposition, ils s'entendent naturellement pour déclarer le moins possible et rouler un peu le fisc…

— Mais crac ! quelques mois plus tard le comptable en chômage était nommé contrôleur de l'impôt sur les revenus dans notre arrondissement et collait une forte amende à Jules pour avoir essayé de dissimuler ses revenus !

— Je comprends qu'il n'ait plus confiance en personne !

— Aussi, maintenant, il veut tout faire par lui-même. Il a acheté un dictionnaire fiscal en 6 volumes, le « traité de légitime défense du contribuable », « L'art et la manière de rouler le fisc, par un ex-percepteur révoqué », « Le guide épistolaire du contribuable, avec soixante modèles de lettres pour obtenir des délais de paiements et la suspension des poursuites » et un tas d'autres bouquins dont j'ai oublié les titres. Tu parles d'une bibliothèque !

— Je préfère les romans policiers !

— Et Jules aussi, sûrement, surtout ceux qu'il « tourne ». Mais en ce moment il est tout à ses déclarations fiscales, et dans sa rage ne cesse

de maudire le percepteur !… Tiens, sais-tu ce qu'il murmurait ce matin entre ses dents, tout en alignant ses chiffres ?… Non, c'est trop rigolo, je te le donne en mille…

— Quoi donc ?

— Il ne cessait de répéter, avec son rictus en coin des mauvais jours : « N… de D… ! qu'est-ce que je donnerais pour le cocufier ce salaud de percepteur ! »

— Oui, ça le soulage de dire ça, le pauvre chou !… Il ne sait même pas si le percepteur est marié.

— C'est ce que je lui ai dit à tout hasard, croyant comme toi qu'il murmurait cette phrase machinalement dans sa colère. Mais il m'a répondu très sérieusement qu'il s'était renseigné, et qu'il ferait cocu le percepteur !

— Il la connaît cette femme ?


AVERTISMENT

— Non, pas encore. Mais, tu sais, s’il s’est mis cette idée en tête, ça ne lui sera pas difficile de la rencontrer et de se l’envoyer quand il voudra ! Quand elle reconnaîtra Jules Chambéry, prince des jeunes premiers du cinéma, toute femme du percepteur qu’elle soit, elle se laissera « tomber » comme les autres !

— Mais je ne veux pas qu’il nous trompe avec cette poule !

— Oh ! tu sais, une femme de percepteur ça doit pas être bien dangereux !… Ça doit être du genre mémère, y a pas de quoi s’en faire pour son « sex-appeal » ! Et puis, c’est pas par amour ni béguin que Jules coucherait avec elle, c’est pour se venger du mari. Depuis le temps qu’il fait des déclarations au percepteur, il a bien le droit d’en faire à présent à sa femme. Moi ça me gêne pas ! Je trouve même ça rigolo ! Pas toi ?…

— Ah ! non, par exemple ! s’écria Iphigénie. Mais tu ne comprends donc pas que si Jules arrive à ses fins avec cette femme, nous allons être complètement ridicules !… Que Jules nous trompe avec une « vamp » de l’écran, avec une belle star, passe encore, ça n’a rien d’humiliant, mais avec la femme d’un percepteur, c’est complètement grotesque ! Nous ne pouvons pas accepter un pareil affront !…

— Tiens, c’est vrai, je n’avais pas réfléchi… Tu as raison, Iphi, tout le monde rigolerait de nous dans le « ciné ».

— Et comment !… Dès ce soir, je vais avertir Jules que s’il devient l’amant de la femme du percepteur, nous devenons aussitôt les maîtresses…

Deux coups frappés à la porte coupent brusquement la parole à Iphi et l’empêchent de préciser sa menace.

— C’est M. Gaston Montgaillard, annonce la femme de chambre.

— Faites entrer, dit Iphigénie.

Et une fois la servante sortie, elle ajouta en souriant :

— Voilà justement le partenaire auquel je pensais pour nous venger de Jules si jamais…

— Depuis le temps qu’il nous fait la cour, nous lui donnerons sûrement la préférence.



Mais la porte s'ouvrit de nouveau et Gaston Montgaillard fit son entrée dans le bureau.

CHAPITRE II

« SILENCE ET TRAVAIL »

C'était un beau garçon d'une trentaine d'années, ami de collège de Jules Chambéry et de deux ou trois ans son aîné.

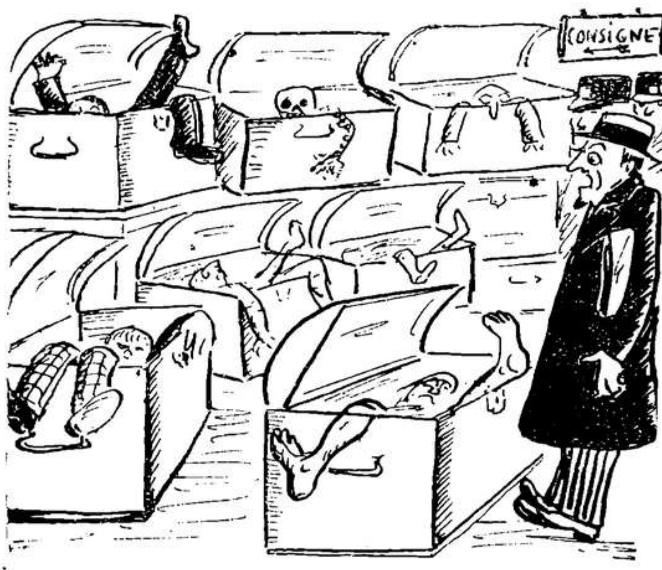
Assez riche pour ne rien faire, il remplissait cependant les fonctions de secrétaire dans un commissariat de l'arrondissement. Écrivant des scénarios en amateur et voulant se spécialiser dans le film policier, Gaston Montgaillard avait pensé que ce modeste secrétariat pouvait lui fournir une documentation réaliste sur les mille drames de la vie parisienne et lui inspirer quelques sujets de films pris sur le vif. Il espérait, d'ailleurs, grâce à ses nombreuses et puissantes relations dans le monde politique, être prochainement nommé commissaire, ce qui, d'après lui, donnerait une plus-value à ses scénarios policiers. Son rêve était d'être interprété par son célèbre ami d'enfance, mais jusqu'à présent – malgré son intimité avec Jules Chambéry, aucune firme cinématographique n'avait accepté de tourner ses œuvres. On lui reprochait d'accumuler trop de péripéties exagérément tragiques et tellement invraisemblables qu'au lieu de provoquer l'angoisse et la terreur, il risquait de provoquer le fou-rire parmi les spectateurs.

C'est ainsi que le seul film dramatique, tourné à ses frais naturellement, avait obtenu, à sa grande surprise, un succès d'hilarité des plus imprévu. « Les malles sanglantes », tel était le titre de ce film, contait l'histoire d'un assassin mystérieux qui découpait chacune de ses victimes en morceaux, enfermait les débris sanglants dans une malle et déposait ladite malle dans une consigne de gare. Jusqu'à la deuxième et même troisième malle sanglante découvertes dans différentes consignes, les spectateurs ne bronchèrent pas et même suivirent avec émotion les péripéties policières du film. Mais à la huitième malle sanglante, les choses se gâtèrent et les découvertes successives des neuvième, dixième, onzième et douzième malles provoquèrent une tornade de rire dont seuls les films de Charlot pourraient donner une idée. Et quand après la découverte de la dix-septième et dernière malle sanglante, l'assassin enfin arrêté avouait qu'il avait coupé en morceaux toute une pension de famille, mais que ce crime était une mauvaise affaire, car il avait eu trop de frais d'emballages avec toutes ses malles, ce fut un délire sans précédent dans les annales du film comique.

Après ce triomphe imprévu, Gaston Montgaillard reçut de

nombreuses demandes de films burlesques et loufoques. Mais l'auteur des « malles sanglantes », vexé de se voir pris pour un scénariste comique, refusa toutes les propositions et se remit à pondre des scénarios policiers et ténébreux. Car Gaston Montgaillard, comme la plupart des économiquement faibles d'esprit, était persuadé que le comique est un genre inférieur. Pourtant, la rareté des œuvres comiques, livres ou films, en comparaison de l'avalanche de romans ou de films dramatiques, aurait dû lui faire comprendre que Molière avait raison lorsqu'il écrivait « que c'était un art difficile que celui de faire rire les honnêtes gens ».

Il aurait dû méditer également sur l'immortelle phrase du bon Rabelais : « Mieux est de ris que de larmes escrire, pour ce que rire est le propre de l'homme. »



Mais arrêtons ici la description physique et morale de ce nouveau personnage, car celui-ci, après les salutations et baise-mains d'usage, interroge déjà les jeunes femmes :

— Jules n'est pas là ?

— Non, répond gracieusement Prosperte. Vous aviez rendez-vous ?

— Heu… pas précisément… mais ce matin il m'est venu brusquement une fameuse idée de film… Je voulais lui en parler. Le titre est déjà très original, très commercial

— Ah ! quel est-il ? demande par politesse Iphigénie.

— « Les gangsters au couvent » ! Hein !... qu'en pensez-vous ?

— Mais il y a déjà « Les mousquetaires au couvent », observe, en souriant, Prosperte.

— Je sais, je sais, reprend Montgaillard, d'un air méprisant, une simple opérette. Moi, mon film est un drame mystérieux. Mes gangsters sont déguisés en moine et veulent kidnapper le pape !

— Dommage que ce soit encore un drame, déclare Prosperte en réprimant à grand'peine une formidable envie de rire, mais vous savez bien que Jules Chambéry est spécialisé dans la comédie légère ou le film musical.

— Hélas ! oui. Mais je ne désespère pas de décider Jules à se hausser jusqu'aux œuvres dramatiques.



— Oh ! ça m'étonnerait ! s'exclame Iphigénie. Vous savez bien que Jules a horreur de la tragédie. C'est même pour ça qu'il n'est pas ici en ce moment.

— C'est pour ça ? répète Montgaillard qui ne comprend pas.

— J'étais en train de répéter « le songe d'Athalie » dans le salon, et ça lui a fait prendre la fuite !… Comme je le disais tout à l'heure à Prosperte, je vais en être réduite à louer un studio en ville pour travailler mon articulation !

— En ce cas, je peux vous donner un tuyau, chère amie.

— Vous connaissez quelque chose à louer ?

— Oui, tout près d'ici, au building « Silence et travail ».

— Silence et travail ?

— C'est le nom de la maison. On y loue des bureaux à l'heure, à la journée et au mois.

— Des bureaux ?

— Oui, enfin des bureaux-studios. L'essentiel, pour la propriétaire, c'est de sauver la face. Mme de Sainte-Poupine a trouvé ce moyen pour utiliser son immeuble après la fermeture des maisons closes.

— Ah ! ce building est un ancien… Eh bien, mon cher, vous avez de drôles d'adresses à m'indiquer !…

— Oh ! mais c'est tout ce qu'il y a de convenable maintenant. Rien qu'une clientèle de gens d'affaires qui louent des bureaux à l'heure ou au mois pour donner leurs rendez-vous commerciaux.

— Ou autres !

— Évidemment ! Chacun est libre de recevoir qui bon lui semble dans son bureau. Mais en général les locataires de Mme de Sainte-Poupine sont des « businessman » pressés qui ne pensent guère à la bagatelle. D'ailleurs, pour les clients désireux d'agrémenter leurs travaux de bureau de quelques fantaisies amoureuses, la patronne tient à la disposition de sa clientèle un lot de ravissantes dactylos…

— Au choix, c'est le cas de le dire. Et c'est là votre tuyau ?

— Mais c'est très convenable, chère amie, je peux vous l'assurer ; Mme de Sainte-Poupine ne souffrirait pas la moindre incorrection. Elle ne tient pas à attirer l'attention sur son nouveau commerce. D'ailleurs, je peux vous en parler en toute connaissance de cause, j'ai moi-même loué un bureau à « Silence et travail » pour écrire en toute tranquillité mes scénarios.

— Vous n'avez donc pas le calme chez vous ?

— Ah ! non, par exemple ! Figurez-vous que j'ai comme voisin, à l'étage au-dessus, un collectionneur de locomotives.

— Qu'est-ce que vous dites ? Un collectionneur de locomotives ?

— Oh ! de locomotives miniatures, évidemment. De véritables jouets de luxe qui coûtent des prix fous. Il possède les modèles réduits des plus modernes locomotives du monde entier. Alors, vous comprenez, comme il passe son temps à faire fonctionner ses trains sur des rails qui traversent tout son appartement…

— Ça doit être gai ! s'écrièrent, en éclatant de rire, Prosperte et Iphigénie.

— Mais vous ne pouvez pas lui faire fiche congé à ce dingo ? ajouta Prosperte.

— Impossible. C'est le propriétaire de l'immeuble ! Aussi ai-je été bien heureux de trouver à « Silence et Travail » un confortable bureau où je peux aller me recueillir loin de tout vacarme ferroviaire !

— Et vous êtes sûr qu'une honnête femme ne risque rien dans cet ancien… enfin dans le building de Mme de Sainte-Poupine ?

— Ça, je vous le jure. D'ailleurs, si vous avez la moindre crainte, louez un bureau à côté du mien.

— Pensez-vous ! pour m'empêcher de travailler en me faisant la cour à travers la cloison !…

— Vous faire la cour, mais c'est impossible puisque vous ne serez pas avec Prosperte ! Vous savez bien que c'est vous deux que j'aime !

— Par snobisme ! Parce que tout le monde sait que nous sommes, Prosperte et moi, LA femme de Jules Chambéry !

— Peut-être. En tout cas, il ne me viendrait jamais à l'idée de vous faire la cour séparément.

— Oh ! séparément ou non, vous perdriez votre temps, cher ami ! répliquent à la fois les deux amies.

— Certes, je ne me fais pas d'illusions ! Je n'ai pas la prétention de lutter avec notre séducteur public numéro 1 ! Mais, comme vous me l'avez toujours fait espérer, si jamais vous aviez à vous plaindre de Jules…

— Vous êtes le premier sur la liste de nos amants éventuels !… sourit gentiment Prosperte.

— Entendu, mon petit Gaston ! ajouta non moins gracieusement Iphi. En attendant, savez-vous ce que vous seriez tout plein « mimi » de faire ?

— Non, mais je suis à vos ordres, chère amie.

— Alors, faites-moi un bout de conduite. Je vais chez ma modiste et je vous emmène dans ma voiture.

— Chez la modiste ?

— Non, mais puisque c'est dans le quartier, vous m'indiquerez en passant le « building » en question.

— « Silence et travail » ?

— Oui, et si vous voulez bien me présenter Mme de Sainte-Machine…

— Poupine.

— De Sainte-Poupine, je louerai un bureau au mois.

— Mais avec plaisir.

— Comme ça, je pourrai travailler mes tirades sans risquer d'énerver Jules. Une minute, cher ami, je mets un « bibi » et je suis à vous.

Quelques instants plus tard, Iphigénie et Gaston Montgaillard montaient en voiture.

— Et surtout pas un mot à Jules ! recommanda Iphi avant de mettre en marche.

Restée seule, Prosperte, reprenant le timbre à dédicace, se remit à tamponner d'un geste mécanique les photos publicitaires du Don Juan de l'écran.

CHAPITRE III

LE-FURET-DU-BOIS-JOLI

— C’est une jeune dame qui voulait voir Monsieur, vient annoncer à Prosperte la femme de chambre.

— Mais Monsieur n’est pas là, vous le savez bien.



— C'est ce que j'ai dit à cette personne. Mais elle ne veut pas le croire et m'a répondu qu'elle connaissait la chanson. Puis elle s'est assise sur une marche de l'escalier en ajoutant qu'elle était sûre comme ça de voir Monsieur quand il sortirait.

— Et elle est toujours assise dans l'escalier ? interroge Prosperte amusée.

— Oui, les jambes croisées et en train de fumer aussi tranquillement que dans un salon.

— Eh bien, faites-la entrer, je vais la recevoir. Elle verra bien que Monsieur n'est pas ici.

La femme de chambre sortie, Prosperte hausse les épaules et murmure : « Encore quelque piquée qui vient lui faire une déclaration d'amour ! »

À ce moment, la voix de la soubrette se fait entendre et la porte s'ouvre de nouveau.

— Veuillez entrer, madame, la secrétaire de Monsieur va vous recevoir.

La personne qui vient de pénétrer dans le bureau est une jeune et jolie femme de vingt à vingt-cinq ans, élégamment vêtue et d'allure sportive.

— Excusez-moi de forcer votre porte avec la professionnelle obstination d'une placière en aspirateurs, dit en souriant la nouvelle venue, mais mon métier exige également une certaine dose d'aplomb et de persévérance.

— Je crois deviner… vous êtes journaliste ? interroge Prosperte amusée.

— Oh ! journaliste, c'est un bien grand mot !… Potinière, ragotière, échotière serait plus exact, répond modestement la visiteuse. C'est moi qui signe « Le Furet-du-Bois-Joli » dans les « Ragots de Paris ».

— Charmant pseudonyme, je l'avais remarqué, sourit aimablement Prosperte, séduite par la gentillesse de la jeune femme.

— Oh ! jusqu'ici je n'ai rien écrit de sensationnel. Je furète par-ci par-là, en quête de potins, d'indiscrétions et d'échos dans le monde du théâtre et du ciné.

— Et vous désiriez interviewer Jules Chambéry ?

— Oui, tel est mon audacieux projet. Je voudrais lui arracher quelques confidences inédites pour « Les Ragots de Paris ». L'excitant, dans notre métier, c'est qu'il faut trouver tout le temps du nouveau, du sensationnel !… Si Jules Chambéry me confiait par exemple qu'il faillit

un beau jour être violé par une admiratrice, voilà qui me permettrait de faire un beau « papier » ! Malheureusement, les vedettes ne nous racontent que des choses insignifiantes et si nous leur inventons quelque aventure originale, au lieu de nous remercier, elles nous engueulent et ne veulent plus nous recevoir ! Alors c'était vrai, Jules Chambéry n'est pas chez lui ?… C'est dommage, moi qui ne l'ai jamais interviewé…

— Oh ! n'ayez pas de regrets. S'il avait été chez lui, il ne vous aurait pas reçue. En ce moment il est d'une humeur de dogue et ne veut voir personne ! Il est toujours comme ça lorsqu'il prépare ses déclarations d'impôts sur le revenu.

— Mais en insistant gentiment, ne croyez-vous pas…



— Non, perdez toute espérance, du moins pendant quelques jours. Tant qu'il sera plongé dans ses barèmes et calculs d'impôts, Jules Chambéry ne voudra recevoir âme qui vive. Ah ! si encore vous étiez la femme du percepteur…

— La femme du percepteur ?

— Oui, c'est, je crois, la seule personne qu'il consentirait à recevoir en ce moment. Dans sa folle rage contre le percepteur, il ne cesse de répéter qu'il voudrait bien connaître sa femme, et que son plus cher désir serait de cocufier le percepteur !

— Ah ! mais c'est formidable ! s'esclaffa la jolie journaliste. Vous parlez d'une « manchette » sensationnelle pour un journal : « Pour venger les contribuables, le célèbre jeune premier du cinéma Jules Chambéry fait cocu le percepteur de son arrondissement ! » Quel reportage ! Il faut absolument que je voie Chambéry pour lui demander des détails sur ses projets de vengeance.



— Hé là ! ne vous emballez pas, ma petite !… Jamais Jules Chambéry ne vous dévoilera son plan machiavélique. D'ailleurs, si l'on en parlait d'avance dans un journal, cette indiscrétion ferait tout rater. Le percepteur serait alerté, son épouse aussi et le projet de vengeance ayant avorté, c'est Jules Chambéry qui serait couvert de ridicule !

— C'est juste ! Dans mon enthousiasme, je n'avais pas réfléchi. Et il ne connaît pas encore la femme du percepteur ?

— Non.

— Oh ! mais alors, je le tiens mon moyen pour être reçue par Jules Chambéry ! Je vais me présenter à lui comme étant la femme du percepteur.

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Mais oui, tous les trucs sont bons à un reporter pour arriver à son but ! Et puisque mon but est l'interview de Jules Chambéry, cric-crac ! l'indésirable « Furet-du-Bois-Joli » devient la très désirable épouse du percepteur !

D'abord ahurie, Prosperte découvrait brusquement que cette supercherie pouvait détourner Jules de la véritable femme du percepteur et les sauver, Iphigénie et elle d'un cocuage ridicule. Que cherchait la journaliste ? Une interview. Une fois les confidences et projets de Chambéry notés par le Furet-du-Bois-Joli, celle-ci laisserait tomber le jeune premier qui, vexé dans son amour-propre, ne pousserait pas l'aventure plus avant.

— Eh bien, que pensez-vous de mon idée ? interrogea la journaliste, comme Prosperte achevait ses réflexions.

— Pas mauvaise. Mais, entre nous, êtes-vous assez sûre de vous, de vos sens, pour affronter sans faiblir le charme fatal de Jules Chambéry ? demanda à son tour la « secrétaire-maîtresse » avec un imperceptible frémissement d'inquiétude dans la voix.

— Ne vous en faites pas, ma toute belle, et si vous en pincez pour votre patron, vous n'avez rien à craindre. J'ai un petit ami que j'adore. Il n'a rien d'un Jules Chambéry sûrement, mais les « sex's-appeal » réunis de Mariano, Guéthary et Tino Rossi ne m'empêcheraient pas de lui rester fidèle.

— Bon. Alors vous pouvez l'attendre, il ne va pas tarder à revenir pour le déjeuner.

— Mais vous êtes bien sûre qu'il ne la connaît pas de vue ?

— Absolument sûre. Il n'a jamais fichu les pieds à la perception. Il ne connaît même pas le percepteur, pas même son nom… D'ailleurs on ne connaît jamais le nom d'un percepteur, leurs papiers sont toujours signés : illisible !

— Moi je le connais : c'est M. Petitdoux. Je devais l'interviewer, je ne sais plus à propos de quelle réforme fiscale, mais comme cette enquête me barbait, à la dernière minute j'ai posé un lapin au percepteur !

— Je vous présenterai donc à Jules Chambéry sous le nom de Mme Petitdoux ?

— Jamais de la vie. Vous lui direz que je suis une admiratrice qui désire lui parler. Je me débrouillerai après pour lui glisser en douce que je suis la femme du percepteur. Si vous le lui annonciez d'autorité et sans préparation, ça pourrait lui donner des soupçons. Laissez-moi faire, j'ai mon plan !

— D'ac ! Tenez, passez dans le salon à côté et dès qu'il sera de retour je vous appellerai. D'ailleurs vous n'aurez pas longtemps à attendre, je l'entends qui ouvre la porte d'entrée. Vite, cachez-vous là, le temps que je le prépare à vous recevoir… Avec son caractère, il faut prendre des précautions !



Et Prosperte poussa rapidement « le Furet-du-Bois-Joli » dans la pièce à côté.

Jules Chambéry avait l'air radieux.

Je n'entreprendrai pas la description de ce populaire artiste de l'écran et du théâtre. Sa physionomie juvénile au sourire précocement blasé, l'expression de ses yeux clairs à la fois tendres et canailles, sa

carrure athlétique et la nonchalance distinguée de ses gestes précis, tout cela est bien trop connu du public pour que je poursuive plus avant cette inutile présentation.

— Rien de sensationnel depuis mon départ ? interrogea-t-il, en prenant une cigarette dans un étui d'or sur lequel étincelaient en diamant ses initiales.

— Gaston. Montgaillard est venu, il avait un projet de film à vous soumettre.

— Oui, un projet de « navet » comme d'habitude, ricana le jeune premier. Et il va revenir naturellement ?

— Oui. Il voudrait vous inciter à vous hausser jusqu'au genre tragique !

— Ah ! non, merci ! J'ai déjà assez de tragédie chez moi avec Iphigénie !… Tiens, je ne l'entends pas rugir du Racine. Serait-elle malade ?

— Non, elle est sortie.

— Tout s'explique ; je me disais aussi, ce silence n'est pas naturel !…

— Ne sois pas méchant, elle t'adore !

— Moi aussi, mais pas la tragédie ! Toi au moins tu gardes tes soupirs et tes gémissements pour d'autres moments…

— Chut !… dit à mi-voix Prosperte, sois convenable, il y a quelqu'un à côté.

— Qui ça ?

— Une jeune femme, très jolie d'ailleurs…

— Je m'en fiche ! Je ne veux voir personne ces jours-ci !… Tant que je n'aurai pas terminé ces satanés calculs, il n'y a rien à faire !

— Oh !… elle n'a qu'un mot à te dire… c'est très important, paraît-il…

— Oui, je vois ça d'ici : une demande d'autographe et de photo. Vous en avez pourtant là de toutes prêtes à distribuer à toutes ces « piquées » !…

— Chut ! voyons, Jules !… Elle pourrait entendre !

— Je m'en fiche !… enfin, puisqu'elle est là, va la chercher, que je m'en débarrasse !… Ah ! dis donc, ce n'est pas une journaliste, au moins ? Parce qu'alors il n'y a rien de fait !

— Sûrement pas.

— Bien. Ah ! pendant que j'expédierai cette poule, tu iras me sortir

mon dictionnaire fiscal et tous mes bouquins documentaires de la bibliothèque et tu les colleras dans une mallette.

— Tu pars en voyage avec le dictionnaire fiscal ?

— Non, ne t'inquiète pas. Maintenant, fais entrer, dépêche-toi.

Et Jules Chambéry, mettant en place son sourire commercial, attendit la visiteuse.

CHAPITRE IV

LE RENDEZ-VOUS

— Oh ! maître, je suis confuse… balbutia, ou plutôt feignit de balbutier, la belle journaliste, dès que Prosperte fut sortie et qu'elle se trouva seule avec Jules Chambéry.

— Que désirez-vous, mademoiselle ? interrogea l'artiste en admirant avec complaisance sa propre image qui se reflétait dans la glace.

— Non, veuillez m'excuser… c'est madame… rectifia « le Furet-du-Bois-Joli ».

— Oh ! pardon !… je ne pouvais pas supposer… vous paraissez si jeune ! s'exclama la célèbre vedette de sa voix la plus chaude, tout en jetant un nouveau regard satisfait vers le miroir.

— Je vous admire depuis vos premiers films, reprit la jeune femme, et si malgré ma timidité je me suis permis de venir vous déranger, c'est que mon plus cher désir, le rêve de tous mes instants, ce serait…

— D'avoir ma photo dédicacée ? coupa non sans impatience Jules Chambéry.

— Oui, maître, vous avez deviné, c'est le but audacieux de ma visite et…

— Mais il était inutile de vous déranger pour cela, chère madame. Il vous suffisait de me faire part de votre désir par lettre, et ma secrétaire eût fait le nécessaire.

— Oh ! je suis désolée de vous importuner…

— Vous ne m'importunez pas, chère madame, je ne dis pas cela, mais vous devez bien penser qu'il m'est impossible de recevoir toutes les personnes qui désirent me manifester leur admiration. Je n'aurais plus une minute pour m'occuper de mes propres affaires et même pas le temps de « tourner » mes films !… termina-t-il en souriant, pour adoucir un peu l'impatience de sa riposte.

— Croyez bien, maître, que je ne serais pas venue vous troubler sans y être poussée par une impérieuse nécessité. Je ne pouvais absolument pas recevoir votre cher portrait chez moi. Comme je vous l'ai déjà dit je suis mariée, et mon époux ignore le secret de mon cœur.

C'est pourquoi si vous vouliez bien me faire l'honneur de me dédicacer…

— Avec plaisir, madame, coupa de nouveau Jules Chambéry, en saisissant vivement une photo sur le bureau. Puis sortant de sa poche un magnifique stylo : « À quel nom dois-je faire la dédicace ? »

— À Giselle.

— Joli nom. À Giselle qui ?

— Oh ! à Giselle tout court, si ça ne vous fait rien. Mon mari occupe un poste élevé dans l'Administration, pour ne rien vous cacher, il est percepteur de cet arrondissement, et il serait imprudent que le nom de M. Petitdoux…

— Hein ?… qu'est-ce que vous dites ? sursauta Chambéry qui croyait avoir mal entendu.

— Je vous disais que mon mari, M. Eugène Petitdoux, est percepteur. Cela semble vous surprendre ?

— Non… pas du tout… oui… c'est-à-dire…, comme coïncidence ce n'est pas ordinaire !

— Comme coïncidence ?

— Oui. Figurez-vous que depuis quelques jours, en préparant mes feuilles de déclarations, je me demandais comment pouvait bien être une femme de percepteur !…

— Eh bien, vous le voyez. Qu'en pensez-vous ?

— J'en pense que c'est inouï, formidable ! Jamais je n'aurais supposé qu'un percepteur avait le droit de posséder une femme aussi divinement belle !

— Vous détestez donc tant que cela les percepteurs ?

— Ça, vous pouvez le dire !

— Mais c'est un métier comme un autre.

— Jamais de la vie ! Avec celui d'huissier, c'est la plus sale profession que je connaisse ! Pressurer sans pitié les pauvres contribuables, est-ce un métier avouable, je vous le demande ?

— Mais le percepteur n'est que l'instrument de la loi. Il n'est pas responsable.

— Le bourreau non plus n'est pas responsable, et pourtant ce n'est pas une profession dont on se vante !

— Mais permettez… mon mari…

— Est un monstre et vous êtes un ange !

— Oh ! un ange… vous exagérez…

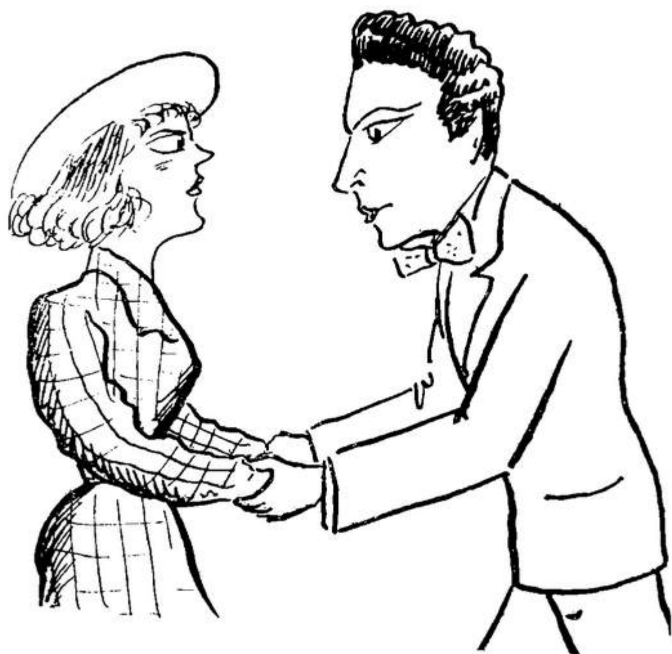
— Oui… oui… un ange de beauté !… Et je me demande comment vous avez pu épouser cet ignoble vampire !

— Quel vampire ?

— Mais le percepteur !

— Vous le haïssez donc à ce point ?

— Oui, autant que je vous aime !



— Oh ! vous allez vite ! Tout à l'heure vous me regardiez à peine, vous sembliez avoir hâte de me voir partir…

— C'est que j'avais la tête bourrée de chiffres, de formules d'impôts, de barèmes et de toutes ces mille chinoiseries dont votre mari empoisonne mon existence !… Pensez que par la faute de ce sinistre individu, je passe mon temps à consulter le dictionnaire fiscal, à m'abrutir sur le guide du contribuable, à me triturer la cervelle pour trouver le moyen de ne pas me laisser dépouiller comme un lapin, écorcher vif, bouffer jusqu'au trognon, jusqu'aux pépins !

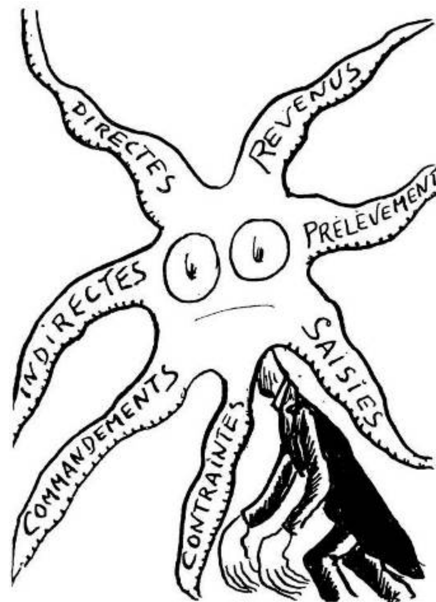
Et prenant sa voix, son irrésistible voix des grandes scènes d'amour, Jules Chambéry poursuit :

— Mais depuis que vous m'êtes apparue, Giselle, depuis que j'ai appris que vous étiez l'épouse infortunée de cette pieuvre tentaculaire, de ce crocodile fiscal, affamé d'avertissements, de contraintes et de commandements, il me semble que je dois vous faire oublier l'étreinte du monstre hideux par le sortilège du véritable amour ! Tenez, chère et adorable Giselle, soyez aussi bonne que votre mari est sans pitié, venez

me voir cet après-midi, vers cinq heures, dans le bureau que je viens de louer spécialement pour pouvoir établir dans le recueillement mes feuilles d'impôts sur le revenu. Nous serons plus tranquilles qu'ici pour causer. Venez voir à quoi peut en être réduit un infortuné contribuable traqué par un percepteur sans pitié. Votre douce présence me fera peut-être oublier l'amertume de mon supplice !…

En achevant sa tirade passionnée, Jules Chambéry glissa dans la main de la fausse Giselle une carte avec l'adresse de son bureau.

— C'est tout près d'ici, au bout de la rue, on ne peut pas se tromper, le grand building « Silence et Travail ». Vous viendrez, n'est-ce pas ? ajouta-t-il en la reconduisant dans l'antichambre.



— Peut-être. Mais vous serez raisonnable ?

— Je vous le jure !

— Vous me raconterez toute votre vie, vos confidences, vos projets… J'ai tant d'admiration pour vous !

— Et pas un peu d'amour ?

— L'une précède souvent l'autre…

— Oh ! ma chérie !

Et d'un geste précis de grand technicien des caresses, Jules Chambéry, enlaçant brusquement la jeune femme, lui plaqua sur les lèvres un interminable baiser fin de film.



Un instant plus tard, tandis que la fausse épouse du percepteur, encore toute étourdie, descendait l’escalier, Gaston Montgaillard, sautant de l’ascenseur, resonnait chez son ami de collège.

— Enfin ! on peut te trouver ! s’écria le scénariste policier en pénétrant dans le bureau du célèbre jeune premier. Je suis déjà venu ce matin…

— Je sais, pour me parler de ta nouvelle idée de film. Eh bien ! déjeune avec nous, tu me raconteras ça en prenant le café. C’est rigolo ton truc ?

— Rigolo !… Pour qui me prends-tu ?… C’est tout ce qu’il y a de plus dramatique, je n’ai jamais rien imaginé de plus tragique !

— Alors ça doit être crevant !…

— Jules, je t’en prie…

— C’est bon, c’est bon, ne te fâche pas, mon vieux Sophocle ! Aujourd’hui, je suis gai, je vois tout en rose !

— Mais Prosperte m’a dit que tu étais d’une humeur de dogue…

— Oui, ce matin, parce que j’étais énervé avec mes feuilles d’impôts et qu’Iphi m’assourdissait en déclamant le songe d’Athalie.

— Je sais, tu es même parti furieux…

— Et bien m’en a pris, car en marchant au hasard pour calmer ma rage, j’ai déniché l’asile de tout repos pour mettre à jour ma comptabilité fiscale.

— Tu as loué un studio ?

— Oui, et tu ne devinerais jamais où !… Ne cherche pas, tu te creuserais inutilement la tête. Chez la mère Sainte-Poupine, mon vieux !… Tu sais, qui tenait autrefois une maison des plus fermées.

— Et qui a transformé son établissement en building…

— Comment ! tu connais « Silence et Travail » ?

— Tu parles ! Dans la police, nous savons tout ! Et tu as loué un bureau chez Sainte-Poupine ?

— Oui. Comme ça, je pourrai calculer mes impositions en toute quiétude. Là, au moins, je serai sûr de ne pas être troublé par les imprécations de Camille ou le songe d’Athalie !

— Ah ! non ! elle est bien bonne !… C’est tordant ! s’écrie Montgaillard, qui ne peut réprimer un formidable éclat de rire.

— Qu’est-ce qui te prend ? s’étonne Jules Chambéry. Je ne vois rien de risible…

— Ah !… tu ne vois rien ?… Oui, c’est vrai, tu ne peux pas savoir…

mais c'est roulant comme coïncidence !

— Comme coïncidence ?

Mais brusquement Montgaillard se souvient qu'il a promis le secret à Iphigénie.

— Eh bien ! quelle coïncidence ? insiste l'artiste.

— Oh ! rien… enfin… je veux dire que moi aussi j'ai loué un bureau à « Silence et Travail » pour travailler en paix mes scénarios ! Tu parles d'une coïncidence !... C'est à se tordre !…

— Je ne trouve pas. Ça n'a rien d'extraordinaire !… Ce qui est plus formidable comme coïncidence c'est ce qui m'arrive.

— Quoi donc ?

— La femme du percepteur – madame Petitdoux – est venue me demander un autographe !… Hein ? comme coïncidence, ça c'est une coïncidence !

— Je ne trouve pas.

— Comment tu ne trouves pas !… Ah ! oui, c'est vrai, tu n'es pas au courant… Saches donc que toute la matinée je n'avais cessé de pester contre le percepteur et de me jurer qu'un jour ou l'autre il faudrait que je le fasse cocu !... Alors, tu vois d'ici ma joie quand Mme Petitdoux, quand Giselle m'a révélé son identité !…

— Elle n'est pas trop moche ?

— Moche !… Tu veux dire que c'est une des plus jolies femmes que je connaisse !… Ça m'a estomaqué. Jamais je n'aurais supposé que les percepteurs pouvaient épouser d'aussi jolies filles !

— Et tes affaires sont très avancées ?

— Tu peux le dire. Je lui ai joué le grand jeu : regard fascinateur, voix sombrée, sourire nostalgique, mon irrésistible jeu de sourcils en deux temps, suivi du romantique rejet-arrière des boucles folles à la désespéré, et le tout couronné par mon fulgurant baiser-tenaille à mordillettes-maison ! Résultat : elle s'offre à moi cet après-midi.

— À « Silence et Travail » ?…

— Oui, mon vieux. Mais motus ici ! Entre cinq et sept, je ferai cocu le percepteur !… Ah ! mon cher ! je me croyais blasé, mais j'ignorais la volupté, la divine volupté de la vengeance ! À présent, je comprends Monte-Cristo !…

CHAPITRE V

UNE VOIX DERRIÈRE LA CLOISON


SILENCE ET TRAVAIL
REGLEMENT

— Entrez, messieurs, dit Mme de Sainte-Poupine, en s'effaçant (s'il est permis d'employer cette expression pour une personne de cet embonpoint !) afin de laisser entrer Jules Chambéry et Gaston Montgaillard. Voici votre bureau, monsieur Chambéry.

— Tiens ! remarqua le jeune premier, ce n'est pas le même que celui de ce matin…

— Non, j'ai voulu vous faire une surprise, minauda grotesquement l'adipeuse patronne de « Silence et Travail ».

— Une surprise ? interrogea Jules Chambéry.

— Oui. Ce matin, lorsque vous êtes venu, ce bureau était encore loué et j'ai dû me contenter de vous en montrer un autre plus ordinaire, et sans « classeur de Cupidon ».

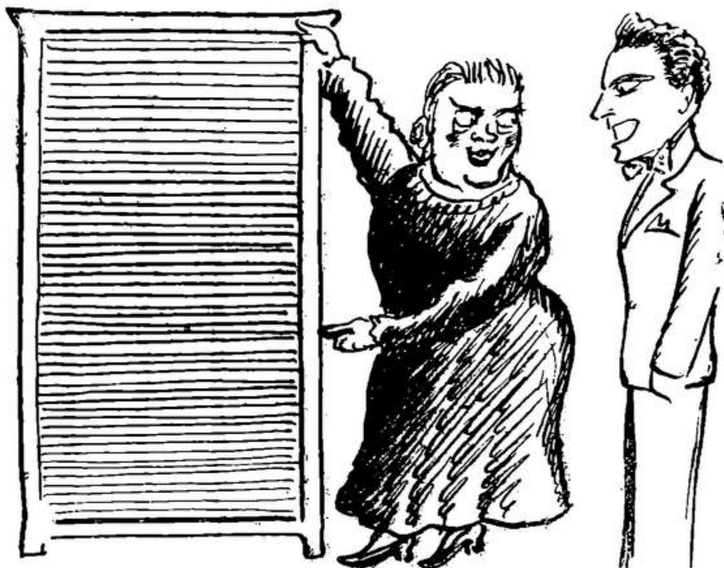
— Sans « classeur de Cupidon » ?

— Oui, avec embarquement clandestin pour Cythère ! reminauda Mme de Sainte-Poupine en lançant une œillade gélatineuse au Don Juan de l'écran.

Tout en parlant, l'ex-patronne de « maison close » s'était approchée du grand classeur américain placé contre la cloison, et d'un doigt chargé de bagues étincelantes avait poussé le ressort du meuble. Aussitôt, comme dans tous les classeurs de ce genre, le tablier en lattes de bois s'abaissa brusquement, mettant à découvert non l'intérieur de l'armoire, mais une ouverture donnant accès à un boudoir secret et à une salle de bains.

— Hé ! hé ! Madame de Sainte-Poupine ! plaisanta Montgaillard, voilà qui rappelle étrangement certains recoins voluptueux de votre ancien immeuble !

— Oh ! si l'on peut dire ! protesta malicieusement la matronne. Je ne souffrirais pas la moindre incorrection dans mon « building » !… Seulement, parfois un de ces messieurs « businessmen » a besoin de se reposer ou de prendre un bain après un épuisant travail de bureau…



— Avec les dactylos que vous lui fournissez ? insinue Montgaillard.

— Il n'a donc qu'à faire jouer le ressort du classeur pour trouver l'oasis rêvé ! achève la Sainte-Poupine, sans daigner relever l'ironique allusion du scénariste. Et comme le célèbre Jules Chambéry me fait l'honneur de louer chez moi, je tiens absolument à lui donner un de mes bureaux les plus confortables.

— Je te remercie, Poupinette de mon cœur ! répond en riant le « jeune-premier ». J'attends justement cet après-midi une belle petite…

— Oh ! je m'en doute, mon mignon ! Seulement, je ne voudrais pas que toutes tes admiratrices viennent te relancer dans ce bureau ! Vous parlez d'un défilé !… Ça pourrait déplaire à ma clientèle, rien que des gens sérieux !… À part mes dactylos pour leur travail, ils ne reçoivent presque jamais de visites du dehors.

— Rassures-toi, mon bébé, je viens surtout ici pour travailler. J'ai des comptes à mettre à jour dans le silence du cabinet…

— Oh ! comme calme, tu ne pouvais pas mieux tomber !

— Tant mieux ! C'est surtout pour être tranquille que j'ai loué ce bureau, car chez moi impossible de calculer en paix !… Mais, à propos, le type qui était là ce matin, tu lui as donné congé ?

— Lui donner congé ! Un homme si sérieux, si tranquille, si distingué !… Non, je l'ai fait passer dans le bureau à côté ! Oh ! il n'est pas bruyant comme voisin, M. Achille Lebouillant. À ce qu'il m'a dit, il est ici pour méditer.

— Un philosophe sans doute ! Eh bien ! voilà qui est parfait ! Je te remercie, ma Sainte-Poupine ! Et maintenant, au travail !

— Entendu, je vous laisse. Ah ! j'oubliais de refermer le classeur de Cupidon !

Ayant remis en place le tablier du meuble truqué, l'opulente patronne de « Silence et Travail » sortit sur un sautillement enfantin, qui lui allait comme une révérence Louis XV à un coffre-fort.

— Je pars aussi, dit à son tour Montgaillard. Je voulais voir si la Sainte-Poupine t'avait bien logé. Il n'y a rien à redire, tu as le bureau le plus chic du « building ». J'attends ma nomination de commissaire d'un instant à l'autre. Je cours m'acheter une écharpe, ça me fera prendre patience !

Resté seul, Jules Chambéry sortit de sa valise son dictionnaire fiscal, son « guide du contribuable » et d'autres livres traitant du même sujet. Ayant rangé cette bibliothèque spéciale sur le vaste bureau américain, et placé devant lui des feuilles de toutes couleurs, avis sans frais et avec frais, plus une épaisse collection de formules administratives, l'illustre jeune premier décapuchonna son stylo d'or et commença son ingrate besogne.

— Voyons, murmure-t-il en parcourant des yeux la feuille d'impôt général sur le revenu.

TRAIN DE VIE… en fait de train de vie, moi qui passe mon temps en chemin de fer pour aller tourner mes films, j'ai plutôt une vie de train !…

HABITATIONS PRINCIPALES… au pluriel, s'il vous plaît ! Ils s'imaginent qu'on habite plusieurs maisons à la fois !… Une pour le jour, une pour la nuit, une pour déjeuner, une autre pour dîner… au fait, il va peut-être falloir que j'inscrive ma location à « Silence et Travail » ?…

RÉSIDENCES SECONDAIRES EN FRANCE ET HORS DE FRANCE… Ils ont la folie des grandeurs pour sûr ! En France, je suis bien obligé de leur déclarer ma petite villa « La Manivelle », mais hors de France j'ai bien envie d'inscrire un château en Espagne !… Non, pas de blague !… Ils prennent tout au sérieux, ces gars-là ! Ils seraient capables de m'imposer d'office pour mon castel espagnol !…

« Maintenant, en fait de résidence secondaire, j'ai bien un gentil caveau de famille pour plus tard… Au fait, est-ce qu'ils imposent les caveaux de famille ?… Ça ne m'étonnerait pas ! Faut que je consulte mon dictionnaire fiscal… ils vous collent bien des impôts sur les revenus, pourquoi n'en colleraient-ils pas sur les revenants ?… Et maintenant au travail et sérieusement !… C'est chaque fois pareil lorsque j'entreprends cette sinistre besogne !… Je commence par plaisanter pour retarder d'avaler la purge, mais comme il faut en finir de toute façon, allons-y !

NOM, en lettres majuscules. Tu parles ! CHAMBÉRY, un nom de vedette ça ne se met pas en minuscule. PRÉNOM : Jules. PROFESSION… ça, par exemple, ça vous donne une leçon de modestie ! Comme si tout le monde en France et à l'étranger ne connaissait pas ma profession. Comme si le percepteur et les contrôleurs eux-mêmes ignoraient Jules Chambéry !… Zut ! c'est trop vexant ! J'ai bien envie, comme profession, de mettre balayeur municipal ! Histoire de les faire ressauter. Et puis non, ils seraient fichus de me coller une amende… Je ne mets rien du tout. À sotte question, pas de réponse, comme on dit…

ÊTES-VOUS MARIÉ ? Oui.

AVEZ-VOUS DES ENFANTS, INDIQUEZ SI TOUS SONT DÉCÉDÉS ET PRÉCISEZ SI L'UN D'EUX A VÉCU JUSQU'À L'ÂGE DE 16 ANS… Ils sont gais, dans les contributions !

À ce moment, interrompant Jules Chambéry dans ses spéculations fiscales, une voix, derrière la cloison de droite, se fit brusquement entendre : « Charlotte… que fais-tu là ?… Que tiens-tu dans ta main ? » gémissait la voix qui poursuivit en ces termes : « Quel est cet objet dur qui se dresse soudain ?… Oh ! je meurs !… »

CHAPITRE VI

ACHILLE LEBOUILLANT

— N… de D… ! sursauta Chambéry, quel est le salaud…

Et tout en lançant ce juron, le jeune premier bondit vers la porte qui donnait dans le bureau de droite et se mit à frapper furieusement.

— Allez-vous finir, là-dedans ? hurla-t-il. Faites du ciné muet tant que vous voudrez, mais n'enquiquinez pas les voisins avec du sonore ou du parlant !

Comme le jeune premier terminait son injonction en ponctuant celle-ci d'un dernier coup de pied contre la porte, cette dernière s'ouvrit lentement, livrant passage à un petit homme entre deux âges, le crâne surmonté d'une calotte noire de bureaucrate et les bras enfoncés jusqu'aux coudes dans des manches de lustrine. Une maigre moustache tombante et une barbichette roussâtre donnaient au nouveau venu une certaine ressemblance avec une chèvre. Une chèvre portant lorgnons et jaquette.

— Monsieur, commença dans une sorte de bêlement « l'homme-chèvre », j'ai cru percevoir quelques heurts violents contre l'huis de mon bureau, accompagnés d'éclats de voix, qui, permettez-moi de vous le dire, viennent de troubler mon inspiration.

— Ah ! vous appelez ça votre inspiration ?… ricane Chambéry.


MARAT

— Oui. J'étais si bien parti, ça marchait si bien… mais votre vacarme m'a coupé net dans mon envolée !

— Dans votre envolée ! Vous ne manquez pas de cynisme ! s'exclame l'artiste. En tout cas, faites ce que vous voudrez, mais en silence, je vous prie !

— En silence ? mais vous me demandez l'impossible, monsieur ! Dans ces divins moments d'inspiration, il faut que je m'extériorise, que je clame tout ce qui veut s'exalter en moi de sublime !…

— Ah ! mais vous me dégoûtez ! en voilà assez !… J'ai loué ce bureau pour être tranquille et non pour entendre vos répugnantes conversations avec cette Charlotte !

— Que dites-vous, monsieur ?… Mais vous faites erreur !…

— Je fais erreur ? N'avez-vous pas crié à l'instant : « Charlotte, que fais-tu ?… Que tiens-tu dans ta main ?… Quel est cet objet dur…

— Qui se dresse soudain ? achève l'homme-chèvre.

Puis il poursuit :

« Oh ! je meurs !… Tu cachais ce poignard dans ta manche,
« Pour en frapper Marat en plein cœur jusqu'au manche !

— Alors, c'étaient des vers que vous déclamiez ?… s'écrie Jules Chambéry, ahuri.

— Mais oui, comment avez-vous pu supposer…

— Dame, ce nom de Charlotte, cet objet dur qui se dresse soudain…

— Mais il s'agit du poignard de Charlotte Corday. Vous auriez dû attendre que j'aie terminé ma tirade et vous auriez compris le sens de mes alexandrins.

— Possible, mais permettez-moi de vous dire, cher monsieur, que je n'ai pas loué un bureau à « Silence et Travail » pour entendre des alexandrins !

— Vous n'aimez pas les vers ?



— C’est-à-dire que j’en suis saturé, sursaturé !… Chez moi, du matin au soir, ma femme déclame des tragédies, c’est d’ailleurs pourquoi je me suis réfugié dans ce « building » pour travailler dans le calme. Alors, vous comprenez que si je dois maintenant…

— Madame votre épouse est donc tragédienne ? interrompt, les yeux extasiés, le poète aux manches de lustrine.

— Hélas !

— Comment hélas ! proteste le petit homme, mais mon rêve eût été d’épouser une tragédienne ! À nous deux, nous eussions rénové le théâtre moderne et remis à la mode le genre tragique, illustré jadis par Corneille et Racine, mes immortels confrères !…

— Ah ! vous faites des tragédies ? interroge Chambéry, amusé et intéressé malgré lui par l’étrange poète.

— Oui… oh ! en amateur… c’est mon violon d’Ingres, comme on dit. En réalité, j’exerce, hélas ! des fonctions administratives, qui m’obligent à chercher un refuge à « Silence et Travail » pour attendre l’inspiration des Muses. Je suis en train d’écrire une œuvre sur laquelle je fonde les plus grands espoirs. Ma tragédie s’intitule : « MARAT ou LE BAIN DE SANG »… Mais, veuillez m’excuser, cher monsieur, plus je vous regarde, plus il me semble vous avoir déjà rencontré… C’est bizarre, je crois même reconnaître votre timbre de voix…

— Vous croyez ? dit en souriant de toutes ses dents le célèbre jeune premier, heureux comme toujours d’être reconnu.

Le sourire légendaire de Jules Chambéry éclaire définitivement le disciple de Corneille sur l’identité de son voisin de bureau.

— Jules Chambéry ! s’exclame-t-il.

— En chair et en os ! confirme l’artiste.

— Je savais bien que je vous avais vu, et même très souvent !…

Le sourire de Chambéry se fait de plus en plus éblouissant.

— Oh ! ce n’est pas que je raffole personnellement de la comédie, génie naturellement inférieur à la tragédie, mais ma femme adore ça, surtout les films où vous jouez, alors comme je l’accompagne, j’ai eu souvent l’occasion de vous voir à l’écran.

Le sourire de Jules Chambéry s’efface brusquement.

— Je dois vous dire, reprend le poète-amateur, que j’admire votre timbre de voix qui ferait, je crois, merveille dans la tragédie, et certaines de vos attitudes sont d’une telle noblesse qu’elles évoquent parfois le péplum et les cothurnes de Melpomène !

Du coup, le sourire du jeune premier reparaît plus éblouissant que jamais.

— Il est certain, répond-il en prenant brusquement une expression tragique, sourcils froncés et menton dressé, il est certain que je ne craindrai pas d’aborder les héros du répertoire classique, mais le public, à part les habitués du Français, n’aime plus la tragédie…

— C’est, hélas, vrai !… mais elle reviendra à la mode certainement un jour ou l’autre.

— C’est ce qu’espère également ma femme.

— Si j’osais me permettre de vous confier quelques scènes de ma tragédie, je serais très honoré d’avoir l’avis de Madame votre épouse et le vôtre aussi naturellement.

— Eh bien ! entendu, laissez-moi votre manuscrit, ça l’amusera.

— Mais ce n’est pas amusant ! C’est une tragédie !…

— Enfin, je voulais dire ça l’intéressera. Et maintenant, cher monsieur… monsieur…

— Achille Lebouillant. C’est mon pseudonyme. Excusez-moi de ne pas me présenter sous mon véritable nom, mais ma situation dans le monde administratif m’oblige à la plus stricte discrétion.

— Eh bien ! cher monsieur Lebouillant, permettez-moi de prendre congé de vous, je suis accablé de besogne…

— Vous travaillez un rôle ?

— Non… c’est-à-dire oui, un « rôle » des contributions.

— Ah ! ce sont vos déclarations d’impôts que vous préparez ?

— Oui. C’est assez vous dire que j’ai besoin de calme et de

tranquillité. C'est d'ailleurs pour pouvoir établir mes feuilles sans être troublé que j'ai loué ce bureau à « Silence et Travail ».

— Ah ! Ah ! très drôle ! véritablement très amusant !

Et M. Achille Lebouillant fit entendre un bêlement joyeux de bique en folie.

— Ah ! vous trouvez ça drôle, vous ? grogne Chambéry, vous n'avez donc jamais eu à faire au percepteur ?

— Mais permettez… comme tout le monde…

— Et vous trouvez amusant de remplir les innombrables feuilles que vous adresse cet ignoble individu ?…

— Quel individu ? interroge timidement M. Achille Lebouillant, surpris de la soudaine colère du célèbre artiste de l'écran.

— Quel individu ?… Mais le percepteur, parbleu ! Qui donc voulez-vous que je qualifie d'ignoble si ce n'est ce sinistre vampire, cette horrible sangsue humaine, cette odieuse pieuvre aux mille suçoirs !

— Diable ! diable !… vous en voulez donc tant que ça à ce malheureux percepteur ?…

— Si je lui en veux ?… Un homme qui m'oblige à me casser d'abord la tête par des opérations, à rendre « dingo » une machine-à-calculer, et à lui donner ensuite mon argent qu'il dilapide en « cinq-sec » pour avoir l'occasion de m'en redemander autant quelques mois plus tard !

— Mais… permettez… le percepteur n'est pas responsable…

— Je sais, je sais, personne n'est responsable dans notre charmante république, tout le monde est irresponsable, autrement dit complètement fou !

— Mais le percepteur ne fait qu'exécuter…

— Exécuter ! je ne vous le fais pas dire ? Exécuter ! C'est donc, vous l'avouez vous-même, une sorte de bourreau officiel, un tortionnaire de contribuables…

— Voyons, vous exagérez… on peut être percepteur et brave homme…

— Impossible, autant dire qu'un huissier a le cœur d'une sœur de charité ! Mais si un percepteur ne peut être un brave homme, j'en connais un qui sera sûrement un brave cocu ! Et pas plus tard que bientôt. C'est moi qui vous le dis !

— Comment… vous avez l'intention…

— Oui. Je ferai cocu le percepteur ! Je me vengerai, je vous vengerai et je vengerai tous les contribuables français en couchant avec sa femme !… Hein ? qu'en dites-vous ?… N'est-ce pas une idée

digne de Monte-Cristo ?



— Heu… oui… évidemment… mais… peut-être…

— En tout cas, pour l’instant, je dois me replonger dans cette sacrée comptabilité. À bientôt, cher monsieur Lebouillant, mais je vous en supplie, plus de tirade à haute voix, ça me trouble dans l’étude de mon « rôle ».

— Entendu, rassurez-vous. Mais à propos de rôle, n’oubliez pas, je vous prie, de remettre celui de Charlotte Corday à madame…

— Comptez sur moi. Ah ! j’y pense tout à coup, savez-vous, par hasard, si je dois inscrire dans les « résidences secondaires » les décors de châteaux dans lesquels je « tourne » ?

— Mais pas du tout… vous voulez rire !

— Non, avec les contributions, on ne sait jamais !… Cochon de percepteur !… Avouez que vous êtes content de savoir qu’il sera cocu ?… Avouez-le !

— Heu… oui… évidemment… balbutia Achille Lebouillant en prenant congé de Chambéry. Puis, rentrant dans son bureau de méditations poétiques, il murmura : « Ce Chambéry fait-il partie de mes contribuables ?… Je l’ignore. Mes travaux dramatiques me laissent si peu de loisirs pour m’occuper de ma perception… Est-ce moi le percepteur qu’il a l’intention de cocufier ?… Cruelle énigme !… »

CHAPITRE VII

DE SURPRISES EN SURPRISES

Jules Chambéry, de nouveau penché sur ses déclarations d'impôts, s'est remis au travail. Certes, le fameux sourire est loin d'illuminer de son émaillage étincelant l'illustre visage du Don Juan de l'écran.

Le front barré d'un pli verticalement soucieux, les lèvres crispées par l'effort cérébral qu'il est en train de fournir, Chambéry fixe, l'œil hébété, l'indéchiffrable questionnaire fiscal et pique une nouvelle crise de rage impuissante :

— N… de D… ! grince-t-il entre ses dents, je ne comprends même pas les mots qu'ils emploient ! Et par-dessus le marché j'ai oublié chez moi « le Dictionnaire des termes fiscaux et leur traduction en langage normal » ! Sans ce bouquin, je n'arriverai jamais à établir mes déclarations !… Et dire qu'à l'heure qu'il est, des millions de contribuables, de pauvres poires comme moi sont sans doute en train de se désagréger la « matière grise » pour savoir ce qu'ils doivent déclarer au percepteur ! Et pour quoi, et pour qui, tout ce boulot et tout cet argent, je vous le demande ?… Pour le gouffre sans fond du gaspillage et de la dilapidation dont la Cour des Comptes nous a récemment révélé les scandales !

Et cessant de grogner à mi-voix, Jules Chambéry se mit à songer avec amertume que tout ce qu'il disait était inutile, que les responsables ne seraient pas inquiétés, que les feuilles d'impôts continueraient à tomber comme feuilles d'automne sur les malheureux contribuables et qu'au fond, pour les venger et se venger, le meilleur moyen était encore de faire cocu le percepteur !

À cette heureuse pensée, l'éblouissant sourire émaillé de l'irrésistible « jeune premier » ensoleilla brusquement son visage.

— Elle va venir, murmura-t-il en consultant sa montre, dans une heure Giselle sera là ! Giselle, la femme du percepteur ! Jamais je n'ai attendu une femme avec autant d'impatience ! Ah ! contribuables, mes frères, c'est à vous que je vais dédier cette première étreinte !…

Tout à fait rasséréné par son machiavélique projet de vengeance, Jules Chambéry prit une cigarette dans son étui d'or, l'alluma et en avala voluptueusement la première bouffée.

Comme il rejetait la tête en arrière pour envoyer, les yeux mi-clos,

la fumée au plafond, une voix, derrière la cloison du bureau de gauche cette fois, vint soudainement interrompre sa béatitude.

Et cette voix scandait, avec de tragiques roulements d'R et une force d'émission à réveiller une colonie de marmottes dans leur quartier d'hiver :

« C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit… »

— Tonnerre ! hurla irrespectueusement en écho à l'immortel vers de Racine, le « jeune-premier » qui reconnaissait la voix de sa femme.

Tout en proférant ce juron, dans lequel s'exprimait en même temps sa surprise et sa fureur, Jules Chambéry s'était élancé vers la porte qui communiquait avec le bureau de gauche, en tournait le bouton et pénétrait en trombe dans la pièce où Iphi s'apprêtait à poursuivre « Le songe d'Athalie ».



— Toi !… toi ici ? s'exclama Chambéry, les yeux écarquillés comme un comique dans un quiproquo de vaudeville, mais tu as donc juré de me poursuivre partout où je serai avec l'horreur de ta profonde nuit ?

— Toi !… c'est toi, Jules ? s'écriait de son côté et en même temps l'apprentie tragédienne.

— Tu savais donc que j'étais ici, et pour m'embêter, tu as pris un bureau à côté du mien ? reprit le jeune premier en secouant avec rage le bras de sa femme.

— Mais non, Jules, je ne savais pas… se justifiait l'innocente Iphi, c'était au contraire pour te laisser travailler en paix à la maison que j'avais loué ce bureau, afin de « bûcher » mon articulation sans te déranger !…

— Charmant ! tout à fait réussie comme tranquillité ta combinaison ! ironise Chambéry.

— Mais puisque je te dis… proteste Iphi, forte de sa bonne foi. Et d'ailleurs, c'est de ta faute, pourquoi m'empêchais-tu de travailler à la maison ?

— Parce que ça me trouble dans mes calculs ! tu le sais bien.

— Si ça te trouble, pourquoi alors me poursuis-tu dans ce « building » et loues-tu un bureau juste à côté du mien ?

— Mais sapristi, j'ai justement loué ce bureau pour travailler tranquille loin de ton songe d'Athalie !

— Penses-tu ! Si tu crois que je marche ! Je vois plutôt ce que c'est !… Tu as loué ce bureau pour recevoir des « poules » !

— Des « poules » ! Tu es folle !… J'en ai bien assez de deux à la maison !… Des « poules » !… Ah ! j'ai bien le temps d'y penser avec mes sacrés « revenus » à déclarer !… Tiens ! viens voir si je mens, viens voir si c'est pour recevoir des « poules » que j'ai loué ce local !

Et poussant Iphi hors de la pièce, il la fait pénétrer dans son bureau.

— Tiens, regarde si ce sont des billets doux que je suis en train d'écrire ! lui dit-il en lui montrant les multiples feuilles fiscales qui encombrent la table.

— Oh ! pardon, mon chéri, excuse-moi, murmure Iphi, en se rendant compte que Jules lui dit bien la vérité. Alors, c'est pour que je puisse travailler chez nous que tu as loué ce bureau ? Ça, c'est gentil, mon chou, c'est délicat !…

— Oui, entendu ! bougonne Chambéry, alors j'espère que tu ne vas pas moisir ici ?

— Sûrement pas, mon coco, je reprends mes brochures dans mon

bureau et je file…

— Oh ! ne te presse pas. J’ai à repasser chez nous pour prendre un dictionnaire fiscal que j’ai oublié. L’essentiel c’est que tu ne sois plus là quand je reviendrai. J’ai un de ces boulots !… Mais, au fait, si tu rentres, je peux te ramener avec la voiture…

— Non, je dois passer chez ma modiste…

— Alors, à ce soir, Iphi…

— À ce soir, mon loup. Mais tu ne m’en veux pas, dis ? C’est plutôt rigolo comme coïncidence !

— Oh ! une coïncidence bien facile à expliquer, répond Chambéry, du moins avec un peu de réflexion. C’est Montgaillard, naturellement, qui t’a indiqué « Silence et Travail » ?…

— Oui, comment as-tu deviné ?

— Oh ! simples déductions !… Quel crétin ! Il aurait pu m’avertir !

— Je lui avais fait jurer le secret.

— Enfin ça n’a plus d’importance.

— Alors, plus fâché avec son Iphi ?

Et se haussant sur la pointe des pieds, la tragédienne-miniature tendit ses lèvres à son irrésistible « amant-conjugal ». Avec sa maîtrise habituelle, Jules Chambéry appliqua son baiser-standard sur la bouche entrouverte de sa compagne, tout en consultant du regard sa montre-bracelet. Puis il sortit rapidement, soucieux de se conserver en forme pour la femme du percepteur.

Restée seule, et constatant que le baiser de réconciliation n’avait pas eu la suite qu’elle escomptait, Iphi poussa un profond soupir de regret : « Pauvre chou ! murmura-t-elle, il ne pense qu’à ses calculs ! Vivement qu’il ait fini ses déclarations d’impôts, ce n’est plus une existence ! » Tout en exhalant à mi-voix sa déception, son regard s’arrêta par hasard sur un manuscrit posé sur le bureau de Chambéry, à côté des innombrables paperasses fiscales. Machinalement, avec cette instinctive curiosité des artistes pour les manuscrits, Iphi ouvrit l’épaisse brochure et lut sur la première page, moulé en grosses lettres de « ronde » le titre suivant :

MARAT

ou

LE BAIN DE SANG !

Tragédie en cinq actes et en vers

par

— Une tragédie ! s'exclame Iphi. Serait-ce le Destin qui me l'envoie ?… Mais comment une tragédie peut-elle se trouver sur le bureau de Jules, lui qui ne peut supporter les vers ?…

Tout en faisant ces réflexions, Iphi feuilletait au hasard le manuscrit, lisant quelques tirades au passage. « Ça n'a pas l'air mal, reprit-elle, et il y a une nommée Charlotte qui doit être le premier rôle de la tragédie, car elle en dégoise tant et plus ! Voyons la distribution. Mais oui, suis-je bête, c'est Charlotte Corday qui tua Marat pendant qu'il prenait son « tub » où qu'il se lavait les pieds, je ne me souviens plus très bien, mais je sais qu'on nous a parlé de ça quand j'étais en classe. Ce qui m'épate de plus en plus, par exemple, c'est que cette tragédie soit ici… Oh ! j'y pense !… C'est peut-être Montgaillard qui l'a écrite, il ne fait que des drames, il a dû passer sa tragédie à Jules pour qu'il lui donne son avis… Oui, c'est sûrement ça et puis Montgaillard me fait la cour, il a dû rédiger sa tragédie à mon intention. Ça, c'est gentil de sa part, et puis il y a des vers pas mal et qui doivent faire de l'effet ! Ce passage, par exemple… » Et ne pouvant résister à s'écouter déclamer une tirade, Iphi prenant le manuscrit d'une main et une pose tragique de l'autre, lance à pleine voix et dans un formidable roulement d'R :

De Charlotte Corday, reçois dans ta baignoire,
Jean-Paul Murat, le châtiment expiatoire !
Monstre assis dans ton bain, tu es fait comme un rat !
Et ton sang va former une mare… Marat !
Meurs ! et que mon poignard transforme dans ton bouge,
L'eau de ton bain fatal en petite Mer rouge !


MARAT
LE BAIN DE SANG
TRAGÉDIE

Iphi achevait à peine cette tirade qu'une exclamation enthousiaste s'éleva brusquement derrière elle : « Sublime !… divin !… C'est la « voix d'or » ressuscitée !… La Duse et Sarah Bernhardt se sont réincarnées en vous pour interpréter mes vers ! »

Après un sursaut de surprise, Iphi se retourne et aperçoit M. Achille Lebouillant, qui vient d'ouvrir la porte de communication et s'avance, dans la pièce, les yeux extasiés d'ivresse poétique derrière ses prosaïques binocles.

— Veuillez me pardonner, ô grande artiste ! s'excuse-t-il en voyant l'expression étonnée d'Iphi, mais le poète peut-il se confiner dans sa retraite solitaire lorsqu'à travers les cloisons ou les murs lui parviennent les tragiques échos de son modeste chef-d'œuvre !

— Ah ! c'est vous qui avez écrit…

— Oui, madame. Permettez-moi de me présenter : Achille Lebouillant, poète, auteur de la tragédie en 5 actes : « MARAT OU LE BAIN DE SANG ». À vrai dire, je n'ai encore écrit que quatre actes, mais je viens de commencer le dernier et d'ici peu j'espère pouvoir mettre le mot rideau à la fin de mon manuscrit.



— Mais comment votre tragédie se trouve-t-elle sur le bureau de mon mari ?

— Ah ! Jules Chambéry est votre époux ? Je vois qu'il s'est empressé de vous communiquer mon manuscrit, ainsi qu'il me l'avait promis.

— Oh ! vous savez, c'est plutôt le hasard qui l'a placé sous mes yeux. Jules était furieux contre moi, alors il a oublié de m'en parler.

Et Iphi met au courant M. Achille Lebouillant de l'étrange coïncidence qui lui fit louer un bureau juste à côté de celui de son mari.

— Alors, termine-t-elle, vous imaginez sa colère, lui qui s'était réfugié ici pour être tranquille, lorsqu'il m'entendit tout à coup interpréter le songe d'Athalie derrière la cloison !…

— Tout à fait curieux ! constate Achille Lebouillant. C'est exactement de cette façon que je suis entré en relations avec votre mari…

— Ah ! vous récitiez aussi le songe d'Athalie dans votre bureau ?…

— Non. Je lisais à haute voix, pour juger de l'effet, quelques vers de ma tragédie lorsque Jules Chambéry, en secouant brutalement ma porte, me fit nettement comprendre que l'amour de la poésie n'était pas précisément son fort ! Mais, conclut le « percepteur-poète », à quelque chose malheur est bon, puisque cet incident me permit de faire la connaissance de votre célèbre mari et d'entendre un fragment de mon œuvre interprétée par votre divine voix !

— Oh ! vous savez, ce n'était pas encore au point… J'ai lu ce passage pour me rendre compte, mais naturellement, c'est comme « le Songe », ça demande à être travaillé… Vous trouvez que je suis la femme du rôle ?

— Si je le trouve ?… Mais en vous écoutant, j'ai cru voir s'animer devant moi la Charlotte Corday de mes rêves ! Ah ! si vous vouliez bien accepter de devenir mon interprète !…

— Mais je ne demande pas mieux ! Les tragédies c'est si rare au jour d'aujourd'hui ! Elle est prise à la Comédie-Française ?

— Hélas ! non… pas encore du moins. Je compte la faire représenter d'abord à l'une des prochaines soirées artistiques des « Compagnons de la Gabelle »… C'est une Société de Secours Mutuels du personnel des Contributions directes et indirectes.

— Ah ! vous êtes dans les contributions ? interroge Iphi.

— Oh ! non… c'est-à-dire… j'ai un cousin contrôleur des indirectes… C'est lui qui organise les soirées artistiques des « Compagnons de la Gabelle » et il voudrait y faire représenter ma tragédie.

— Ah ! ça m'étonnait aussi que vous soyez dans les impositions, reprend Iphi en souriant, tous les gars de ce sale métier, ne sont sûrement pas très portés pour la poésie !

— Oh ! il ne faut pas faire de généralités, s'empresse de protester Achille Lebouillant, j'ai même connu un percepteur qui cultivait les

Muses avec un certain talent…

— Il envoyait ses « avertissements sans frais » en vers ? interroge malicieusement Iphi en éclatant de rire.

— Non… évidemment, répond Lebouillant, intérieurement vexé de voir sa véritable profession ridiculisée par la jolie tragédienne. Mais je peux vous assurer que ce percepteur avait une nature de véritable artiste.

— Ça, par exemple, ça m'étonnerait !… Un véritable artiste ne se fait pas percepteur !… Est-ce qu'il était percepteur Victor Hugo ?… Et Racine et Corneille est-ce qu'ils étaient contrôleurs dans les « indirectes » ?

— Non… certainement… balbutie Achille Lebouillant, interloqué par la riposte imprévue de l'actrice, mais il peut y avoir des exceptions…

— Sûrement pas ! s'entête Iphi, qui songe aux embêtements fiscaux de son Jules adoré. Un percepteur c'est surtout fait pour enquiquiner le pauvre monde !… Vous qui êtes poète, vous ne pouvez sûrement pas les sentir, n'est-ce pas ?

— Heu… c'est-à-dire…

— Vous en avez marre, comme tout le monde, du percepteur ! poursuit Iphi, implacable. Tenez, il empoisonne tellement mon pauvre Chambéry avec toutes ses feuilles de déclarations, que Jules s'est mis en tête, pour se venger, de faire cocu le percepteur !

— Allons bon ! pense le pseudo Achille Lebouillant, même à sa femme il a dit qu'il voulait me cocufier !… C'est le comble !…

— Oh ! Jules dit ça, dans sa colère, reprend la jeune tragédienne, mais c'est une façon de parler. D'abord il ne connaît pas la femme du percepteur, et puis, il m'aime trop pour me tromper. Enfin, tout ce que je vous dis là, ça ne m'empêcherait pas de jouer votre tragédie aux « Compagnons de la Gamelle »…

— De la « Gabelle », rectifie Lebouillant.

— Oui, enfin… comme vous dites. Que ce soit à cette Société des Contributions, ou autre part, ça n'a pas d'importance, l'essentiel c'est de jouer votre tragédie. L'art n'a pas de patrie !

Iphi a prononcé cette dernière phrase avec des roulements d'R d'une telle sonorité que l'auteur de « Marat » en est transporté d'enthousiasme.

— Ah ! comme vous allez bien me les rouler ! s'écrie-t-il avec admiration.

— Vous les rouler ? interroge Iphi, interloquée.

— Oui, rouler les « R » de ma tragédie, explique le « percepteur-poète ». C'est aux roulements d'R que l'on reconnaît une véritable tragédienne !

— C'est ce que me répète toujours maman qui a entendu Sarah dans le temps. Et puis, vous pourrez peut-être inviter des critiques pour cette représentation ?

— Certainement. Jean-Jacques Gautier, du « Figaro », m'a promis de venir. C'est un de nos contribuables… je veux dire c'est un des contribuables de mon cousin le contrôleur… Et puis j'ai quelques relations politiques influentes qui viendront aussi et pourront recommander ensuite ma pièce à la « Comédie-Française ».

— Et naturellement vous me ferez engager au « Français » si « le Bain de sang » est accepté dans ce théâtre ?

— La question ne se pose pas !… D'ailleurs, la « Comédie-Française » sera bien heureuse de vous accueillir, car elle manque de tragédiennes.

— C'est ce que me dit toujours maman : « Les « Sarah » ça n'encombre pas les coulisses en ce moment ! Tiens-toi prête, ma fille ! »

— Madame votre mère a raison. Mais puisque vous acceptez de créer le rôle de Charlotte Corday, il va falloir nous mettre au travail sans retard.

— Nous ?…

— Oui, vous et moi, car si vous le permettez, je vous donnerai la réplique et vous expliquerai comment je vois l'interprétation de votre rôle.

— Avec plaisir, les indications de l'auteur sont des plus utiles pour une artiste. Alors quand commençons-nous, maître ?

— Oh ! maître… c'est peut-être exagéré, proteste Achille Lebouillant, très flatté au fond de cette appellation si peu contrôlée de nos jours.

— Mais non, mais non, déclare Iphi, déjà soucieuse de flatter « son auteur ». Au théâtre, un auteur on l'appelle toujours « maître ».

— Du moment que c'est l'usage, concède vivement le dramaturge amateur, je n'ai plus qu'à m'incliner. L'acte le plus important pour Charlotte Corday, c'est le quatrième, poursuit-il. C'est l'acte de l'assassinat de Marat. Il y a là des scènes qui demandent beaucoup de travail, surtout celle du coup de couteau. À ce propos, il faut que j'achète cet accessoire indispensable pour bien répéter la scène du meurtre. On m'a indiqué le magasin spécialisé dans les accessoires de

théâtre. Ce n'est pas loin d'ici. Si vous le permettez, je vais y aller tout de suite et je vous rejoins ici…

— Ici, c'est impossible, répond Iphi. Je devrais déjà être partie. Jules va revenir et s'il me retrouve dans son bureau ou dans le mien qu'est-ce que je vais prendre !

— En ce cas, vous pourriez peut-être venir répéter dans mon bureau ?

— Mais Jules nous entendrait…

— C'est exact. Mais M. Chambéry ne va pas rester toute la journée dans son bureau… Si vous pouviez revenir dans une heure et frapper à ma porte, s'il est parti, nous pourrions commencer à débrouiller le quatrième acte. S'il est encore là, nous conviendrons d'un autre rendez-vous.

— Entendu. Je vais jusque chez ma modiste et je reviens répéter. À tout à l'heure, maître.

— À tout à l'heure, ma divine interprète. En attendant votre retour, je vais me procurer l'accessoire que vous savez, et si l'inspiration veut bien effleurer mon front de son aile, écrire les premiers vers du cinquième acte.

— Ah ! j'y pense ! s'exclama soudain Iphi, au moment de quitter la pièce, surtout, maître, pas un mot à Jules sur l'endroit où sera créée votre tragédie ! Il me défendrait sûrement de vous prêter mon concours !

— Soyez tranquille, la rassura finement le percepteur-poète, je ne lui dirai pas que c'est la Société théâtrale des employés, du fisc qui vous met… à « contribution » !

Et satisfait de sa plaisanterie, l'auteur de « Marat » explosa d'un aigrelet bêlement de chèvre en folie, qui, pour un observateur sagace, ressemblait vaguement à un éclat de rire.

CHAPITRE VIII

TU NE POUVAIS PAS M'AVERTIR !

À peine de retour dans son « studio » de « Silence et Travail », Jules Chambéry ouvre la porte du bureau loué par Iphi et constate avec satisfaction que sa tragédienne d'épouse n'est plus dans cette pièce.

— C'est encore heureux qu'elle gueule les vers aussi fort, sans ça c'était moi qu'elle allait surprendre avec la femme du percepteur ! murmure le « jeune-premier », tout en lançant sur sa table le « dictionnaire des locutions fiscales » qu'il vient d'aller chercher dans la bibliothèque de son appartement. Comme il s'apprête à reprendre place à son bureau, son regard se pose machinalement sur la porte qui donne accès au studio du poète tragique Achille Lebouillant.

— Tant que ce « piqué » sera là, je ne serai pas véritablement tranquille ! remurmure Chambéry. Quand ces mordus de l'alexandrin sont en crise, ils ne se connaissent plus et je risque à chaque instant de l'entendre déclamer ses vers derrière la cloison ! C'est déjà enquiquinant lorsqu'on est en pleins calculs fiscaux, mais c'est encore plus grave quand on fait l'amour ! C'est à vous couper la chique instantanément !

Tout en faisant ces réflexions, le célèbre artiste avait pressé du doigt un bouton d'appel, et déjà l'on frappait discrètement à la porte du bureau.

— Entrez ! dit Jules Chambéry.



Une jeune et jolie femme, à la croupe exagérément moulée dans un élégant pantalon d'homme, apparut sur le seuil, et lançant à l'artiste une professionnelle œillade incendiaire :

— C'est pour la correspondance, monsieur ? s'enquit la belle enfant, l'une des dactylos spécialisées, enrôlées par Madame de Sainte-Poupine.

Mais reconnaissant soudain l'idole du cinéma :

— Jules Chambéry !… s'exclame-t-elle. Oh ! excusez-moi… je ne savais pas… je vous ai parlé comme à un « miché » ordinaire… je sais bien que vous n'avez pas besoin d'une poule comme moi… des poules, vous en avez tant et plus… toutes sont folles de vous… moi aussi, naturellement, comme les autres… mais j'ai pas la folie des grandeurs, je sais bien que pour moi ça ne sera jamais qu'un beau rêve… et voilà tout… excusez-moi… je croyais que vous aviez sonné…

— Mais j'ai sonné, mon p'tit, répond en souriant le Don Juan de l'écran, qui ayant savouré la naïve déclaration de la dactylo de Cythère, se met en frais de quelques secondes de charme. Veux-tu dire à la Sainte-Poupine que je veux lui parler tout de suite.

Et d'une légère caresse au menton, Jules Chambéry congédie l'hétaïre émerveillée.

— Il m'a dit « tu »… Jules Chambéry m'a tutoyée ! murmure-t-elle en s'éloignant, tandis que deux grosses larmes d'émotion viennent lentement diluer son « rimmel ».

Quelques instants plus tard, de sa grotesque démarche sautillante de petite fille, l'adipeuse directrice de « Silence et Travail » pénètre dans le bureau.

— Assieds-toi, Poupinette, j'ai à te parler sérieusement, commence, d'une voix grave, Jules Chambéry en avançant un fauteuil à l'énorme matrone.

— Vous n'avez pas l'air content ? s'inquiète celle-ci. Ce bureau ne vous plairait-il pas ? – et Mme de Sainte-Poupine se laisse choir « au ralenti » sur le fauteuil, avec l'évident souci de ne pas abîmer son matériel.

— C'est pourtant le plus luxueux de mon « building », ajoute-t-elle, tout en agitant avec précaution son vaste arrière-train pour bien se caler. Je vous l'ai choisi à cause du « classeur de Cupidon »…



— Oh ! je ne me plains pas du bureau, il est parfait, la rassure immédiatement l'illustre vedette. Non, ce qui m'embête ici, c'est mon voisin, le poète Achille Lebouillant…

— Qu'est-ce que vous dites ? Mais c'est l'homme le plus tranquille, le plus pondéré de ma clientèle ! Il ne vient pas ici pour la bagatelle, comme tant d'autres, mais pour travailler dans le calme et le recueillement…

— Oui, mais en fait de calme et de recueillement, il se croit obligé de gueuler ses vers à tous les échos et j'ai été obligé de le rappeler à l'ordre pour avoir la paix ! Bref, comme je crains de le voir rebiffer à l'alexandrin, tu serais bien gentille, ma Poupine, de changer de « carrée » cet indésirable Lebouillant !

— Mais… ce n'est guère possible… je l'ai déjà changé de bureau pour vous donner celui-ci… Je ne voudrais pas risquer de mécontenter M. Petitdoux…

— Petitdoux ?… sursaute Chambéry.

— Oui… enfin… non… je veux dire M. Achille Lebouillant, bredouille Mme de Sainte-Poupine.

— Mais tu viens de dire Petitdoux ! insiste l'artiste en foudroyant du regard la patronne de « Silence et Travail ». Allons, quel est ce

mystère ? Parle !…

— Eh bien, tant pis ! j'aime mieux tout vous dire… vous comprendrez, comme ça, pourquoi je dois ménager ce monsieur : Achille Lebouillant, c'est comme qui dirait un nom de carnaval, qu'il a pris à cause de sa situation. Mais son véritable nom, c'est M. Eugène Petitdoux, percepteur de notre arrondissement…

— Qu'est-ce que tu dis ? coupe Chambéry, dont une soudaine pâleur romantique envahit le visage, cet Achille Lebouillant, c'est Petitdoux le percepteur ?…

— Oui. Il m'avait fait promettre de ne révéler son identité et surtout sa profession à personne, mais ça m'a échappé et…

— N… de D… ! hurle brusquement l'acteur, tu ne pouvais pas m'avertir !… Et moi qui lui ai dit que je ferai cocu le percepteur !

— Ah ! mon Dieu !… Mais ne criez pas si fort !

— Pas d'importance puisque je le lui ai déjà dit !

— Oh ! ce n'est pas à cause de lui, d'ailleurs il n'est pas à côté, je l'ai vu partir il y a quelques instants, mais ma clientèle n'aime pas le bruit…

— Je m'en fiche de ta clientèle !… Ah ! quelle situation ! et sa femme qui doit venir…

— Sa femme ?…

— Oui… laisse-moi, veux-tu, je n'ai pas de temps à perdre en explications… il faut que je téléphone… va-t'en… dépêche-toi !

Et extrayant, non sans un vigoureux effort, l'énorme Sainte-Poupine de son fauteuil, Jules Chambéry la pousse, toute éberluée, hors du bureau.

La porte refermée, l'artiste feuillette d'une main vertigineuse l'annuaire du téléphone, trouve le numéro des Petitdoux, le compose et demande à parler à l'épouse du percepteur.

— Madame n'est pas là, répond une servante.

— Zut !… elle est déjà en route pour notre rendez-vous ! pense Chambéry affolé.

— Mais si c'est pour une question d'impôts, vous pouvez lui téléphoner à la Perception, ajoute la voix ancillaire.

Le jeune premier s'informe du numéro et quelques secondes plus tard est en communication avec le bureau du percepteur.

— Allo ! répond une voix sèche et autoritaire. Qui demandez-vous ?

— Madame Petitdoux.

— C'est moi. Qui est à l'appareil ?

— Jules Chambéry.

— Qui dites-vous ?

— Jules Chambéry.

— Chambéry ? comme la vedette de cinéma ?…

— Évidemment puisque c'est Chambéry lui-même qui vous parle. Vous ne reconnaissez pas ma voix ?

— Mais…

— Il est vrai que je ne reconnais pas beaucoup la vôtre non plus au téléphone, ça arrive. Mais écoutez, ma chérie, c'est très grave, très urgent, ne venez pas cet après-midi au building « Silence et Travail » rue François-Ier, où nous avions rendez-vous. Votre mari, sous le nom d'Achille Lebouillant, a loué un studio exactement à côté du mien. Dans ces conditions, ne pensez-vous pas, ma toute belle…

Mais un déclic brutal interrompit net les explications de Chambéry. Mme Petitdoux avait raccroché.

— Ouf ! soupira Jules, enfin ! me voilà tranquille ! Je veux bien cocufier un percepteur, mais pas un percepteur averti ! Et averti par moi, par-dessus le marché ! Comme avertissement sans frais, on ne fait pas mieux !… Mais ce n'est que partie remise, cette Giselle me plaît et il nous suffira de changer de rendez-vous.

Et sur cette réflexion prudente mais optimiste, Jules Chambéry se replongea sans aucunes délices dans les barèmes, pourcentages et autres joyeuses opérations, qui donnent tant de charme à notre existence terrestre. Travaille, Jules, travaille sans te douter que dans quelques instants ce bureau paisible et silencieux va devenir le théâtre d'événements aussi catastrophiques qu'imprévus. Travaille, Jules, le Destin est en marche et rien ne saurait l'arrêter !…

CHAPITRE IX

L'AHURISSANTE SITUATION

En effet, le Destin était en marche sous les traits ravissants du « Furet-du-Bois-Joli », l'astucieux reporter des *« Ragots de Paris ».* La jeune journaliste qui, sous le nom de Giselle, s'était présentée à Jules Chambéry comme étant la femme du percepteur Petitdoux, se rendait d'un pied aussi léger que gracieusement cambré, vers le « building Silence et Travail » où l'illustre vedette du cinéma lui avait donné rendez-vous. Tout en se félicitant du stratagème qui allait lui permettre de faire un reportage sensationnel sur la vie amoureuse du grand séducteur de l'écran, Giselle, malgré son audace professionnelle, appréhendait un peu de ne pouvoir résister au baiser de Chambéry dont elle avait déjà ressenti le mystérieux pouvoir d'envoûtement.

C'était évidemment jouer avec le feu que d'accepter le rendez-vous d'un virtuose du charme et du baiser sur la bouche, mais Giselle se promettait bien de faire surtout parler Jules Chambéry et d'éviter par ruses et feintes les lèvres trop savantes de son partenaire.

Tout en réglant mentalement son plan de campagne, la fausse épouse du percepteur était arrivée devant le building « Silence et Travail ». Avant d'entrer, Giselle hésita encore quelques secondes :

— Et puis zut ! murmura-t-elle, qui ne risque rien, n'a rien !

Et de son pas décidé, le « Furet-du-Bois-Joli » pénétra dans l'immeuble de Mme de Sainte-Poupine.

Des coups frappés à la porte réveillèrent en sursaut Jules Chambéry qui s'était endormi sur un barème fiscal.



— Entrez ! bougonne-t-il d’une voix qui ressemble davantage à l’aboiement d’un roquet qu’au roucoulement d’un chanteur de charme.

Et Giselle entre, tout sourire dehors.

— N… de D… ! hurle Chambéry en l’apercevant… vous ici ?… mais vous avez pourtant reçu mon coup de téléphone ?...

— Votre coup de téléphone ?

— Oui, à la Perception… il y a un quart d’heure à peine…

— Ah ! oui… oui… je me souviens… lança à tout hasard Giselle.

— Et vous venez malgré tout ?…

— Mais, n’avions-nous pas pris rendez-vous ?

— Oui… ce matin… mais tout à l’heure je vous ai téléphoné que votre mari était dans ce « building »… et comme par hasard, ici, dans le bureau à côté du mien !…

— Pas possible ! s’exclame Giselle qui ne peut réprimer un éclat de rire à la pensée que Chambéry a téléphoné à la véritable Mme Petitdoux.

— Comment, ça vous fait rire ? s’étonne le « jeune premier », mais c’est d’une imprudence folle !… Mais ne riez donc pas si fort !…

— Excusez-moi, mais cette situation vaudevillesque est tellement

cocasse !

— Ah ! vous trouvez !…

— Mais oui, pensez, cette coïncidence, mon mari louant un bureau à côté du vôtre… Je m'y attendais si peu…

— Mais sapristi ! je vous ai pourtant téléphoné…

— Oui… bien sûr… mais je n'avais pas très bien compris… vous savez, au téléphone, avec la friture…

— Le fait est que moi-même je ne reconnaissais pas très bien votre voix… Mais à présent que vous êtes complètement au courant, je crois que le plus sage…

— Serait de parler un peu plus doucement…

— Pour l'instant, ça n'a pas d'importance, il paraît que votre mari est sorti, mais il peut revenir…

— Par exemple, je me demande ce qu'il peut bien venir faire à « Silence et Travail » ?… Aurait-il une maîtresse, par hasard ?

— Sûrement pas. Monsieur Petitdoux a loué un bureau dans ce « building » pour écrire en toute tranquillité une tragédie…

— Une tragédie ? qui vous l'a dit ? s'exclame la pseudo-femme du percepteur qui s'apprête à tirer parti de la situation pour avoir son interview sans trop de risques.

— C'est lui-même qui me l'a appris… mais je vous expliquerai tout cela plus tard, répond Chambéry, impatient de voir repartir Giselle… pour l'instant le plus prudent…

— C'est de ne pas bouger, c'est de rester tous les deux tranquillement ici.

— Mais voyons, Giselle, votre mari…

— Justement, réfléchissez : si je sors d'ici, je risque de le rencontrer dans l'escalier, dans le hall ou devant la porte…

— Oui… évidemment… approuve « l'amoureux-transi », brusquement calmé par le sang-froid de la fausse Mme Petitdoux.

— Tandis qu'en restant ici, bien sagement avec vous, je pourrais attendre sans danger que mon époux quitte définitivement le building et revienne à la Perception.

— Au fait, il ne doit pas y être souvent, à sa Perception ! plaisante Chambéry. Pour pouvoir écrire ses tragédies en cachette, vous oblige-t-il à faire son travail de bureau ? Est-ce pour cela que j'ai dû vous téléphoner à la Perception tout à l'heure ?…

— Ah ! mais non, par exemple ! s'exclame avec aplomb le « Furet-

du-Bois-Joli ». C'est bien par hasard que je suis passée à la Perception cet après-midi. J'avais quelque chose à demander à mon mari et je fus même très surprise de ne le point trouver. On m'a dit qu'il était à un rendez-vous au Ministère des Finances ! En fait de rendez-vous, monsieur était ici en train de ruminer je ne sais quelle stupidité !… Oh ! mais il ne perd rien pour attendre !

Tout en jouant sa petite comédie, tout en débitant ses mensonges avec une imperturbable assurance, la journaliste s'était assise sur le vaste divan du studio et, jambes croisées haut, cigarette allumée, cherchait une transition pour commencer l'interrogatoire de Jules Chambéry.

— Pour l'instant, je ne veux plus penser à mon mari, reprit-elle en fixant sur le « jeune-premier » des yeux brillants d'admiration et de rimmel. Dire que je suis ici seule avec le grand, l'illustre, l'irrésistible Jules Chambéry !… Dire que mon beau rêve se réalise enfin !… Lui parler, lui demander comment, par quel magique secret il règne en maître souverain sur le cœur de toutes les femmes ?

— Mais c'est une véritable « interview » que vous me demandez là, petite madame ? sourit Chambéry, flatté et maintenant tout à fait rassuré.

— Oh ! non, pas une « interview ». Ce sont des clichés toujours pareils, à l'usage des journalistes importuns. Non, moi, ce que je désirerais, puisque vous avez fait à votre fervente admiratrice, le grand, le rare honneur d'une entrevue en tête-à-tête, ce serait plutôt quelques confidences encore jamais révélées, que je conserverai, pour moi seule, à jamais, en impérissable souvenir de ce premier rendez-vous…

« C'est une romanesque, pensa l'artiste en prenant place sur le divan, tout près de la ravissante fausse épouse de Petitdoux. Au fait, j'étais stupide de m'inquiéter du mari ! Au contraire, le voisinage de ce maudit percepteur va rendre ma vengeance encore plus savoureuse ! plus excitante !… D'ailleurs, le verrou est poussé, il ne pourrait nous surprendre… »

Et soudain, enlaçant Giselle, il murmura, de son irrésistible voix sombrée :

— La seule confidence que je puisse vous faire pour l'instant, ma toute jolie d'amour, c'est que je vous désire…

— Non… non… pas encore… laissez-moi… implora Giselle en rejetant la tête en arrière pour éviter le baiser « fin-de-film » dont elle redoutait l'infaillible dénouement.

— Je te veux… donne-toi… sois à moi ! haleta le Don Juan de

l'écran en ployant sous son étreinte amoureuse le corps aux abois de la jeune femme.

— Oh ! pardon !… excusez-moi… je vous dérange ?… fit à ce moment une voix qui dégrisa instantanément Jules Chambéry, et le fit sursauter d'épouvante.

— N… de D… ! le mari ! murmura-t-il en apercevant Achille Lebouillant alias Petitdoux, qui venait de pénétrer dans le studio par la porte donnant sur le bureau occupé précédemment par Iphi.



Comment le « percepteur-poète » surgissait-il par cette porte ? C'est bien simple à comprendre. Ayant rendez-vous dans son bureau avec Iphi, mais ne la voyant pas arriver, Petitdoux, impatient de faire répéter la tragédienne, avait pénétré dans le studio de cette dernière, croyant l'y trouver. Ne voyant personne, il allait se retirer lorsqu'un bruit de voix provenant du bureau de Chambéry avait attiré son attention. Pensant qu'Iphi était en conversation avec son mari, le percepteur avait timidement frappé à la porte de communication, mais n'entendant pas de réponse, il était entré, car si Jules Chambéry avait prudemment poussé le verrou du côté Achille Lebouillant, il avait par contre négligé de pousser celui du studio d'Iphi, sachant que cette dernière était partie définitivement.

D'un bond que n'aurait pas désavoué un léopard traqué, Jules Chambéry avait sauté à deux mètres du canapé et bégayait éperdument dans la direction de Petitdoux :

— Non… non… ce n'est pas ce que vous pensez !… N'en croyez rien, cher monsieur… Si Madame est ici, c'est en tout bien tout honneur…

— Permettez… fait le percepteur qui ne comprend pas…

— Non… non… ne vous fiez pas aux apparences !… s'exclame de nouveau l'amoureux affolé, si Madame est ici, ce n'est pas pour ce que vous pensez…

— Mais… je ne pense rien…

— Si… si… c'est naturel… À première vue, on pourrait supposer… mais c'est une erreur… une illusion… Madame voulait simplement… que… que… que je lui mime une scène de film… C'est une admiratrice… mais je vous jure qu'il n'y a rien entre nous ! Absolument rien !…

— Mais… vous êtes libre de faire ce que vous voulez… je ne comprends pas… c'est moi qui m'excuse de vous avoir dérangé…

Pendant cette scène de quiproquo burlesque, la fausse Mme Petitdoux avait eu beaucoup de mal à tenir son sérieux, mais en entendant la dernière phrase du percepteur et en apercevant le visage ahuri de Chambéry, la belle journaliste n'avait pu retenir un éclat de rire, qu'en comédienne consommée elle transforma instantanément en une remarquable imitation de sanglots désespérés.

— Vous voyez, reprit Chambéry, elle pleure parce qu'elle pense que vous la croyez coupable… mais je peux vous jurer…

— Mais sapristoche ! vous êtes libres tous les deux ! s'exclame Petitdoux qui comprend de moins en moins cette scène de désespoir. Je vous laisse, cher ami, je me fais l'effet d'un trouble-fête…

— Hein ?… quoi ?… qu'est-ce que vous dites ? balbutie le « jeune premier » qui se croit le jouet d'une hallucination auditive.

— Encore une fois, excusez-moi… j'ai eu tort de pénétrer chez vous à l'improviste… on ne doit jamais déranger les amoureux !…

— Oh !… je suis devenu fou ! s'exclame intérieurement Chambéry, ou bien il se moque et joue avec moi comme le chat avec la souris avant de me donner le coup fatal !

Puis, à haute voix, s'adressant à Petitdoux :

— Je peux vous donner ma parole d'honneur qu'il ne s'est rien passé entre nous, vous avez pu croire…

— Bah !… bah !… laissons cela, je vous prie… je suis assez artiste moi-même pour avoir les idées larges…

— Hein ?… comment, s'exclame Chambéry, vous tolérez que Madame et moi…

— Que voulez-vous que ça me fasse !… ou plutôt ça me fait grand plaisir de voir un couple aussi bien assorti !… Elle est digne de vous !…

Excusez-moi, je me retire… Amusez-vous bien !…

Sans voix, K.O. de stupéfaction, l'illustre amoureux de l'écran s'est effondré sur le divan, tandis que la pseudo femme du percepteur masque ses soubresauts de fou rire sous des convulsions de désespoir.

— Serait-ce un mari complaisant ? Veut-il me faire chanter ? se demande l'artiste.

M. Petitdoux va quitter la pièce, lorsque, se retournant soudain vers Jules Chambéry momifié :

— Ah ! j'oubliais !… dit-il, que pensez-vous de ce joujou ?

Et sortant un énorme couteau de cuisine de sa poche, le percepteur se dirige vers l'artiste, en souriant mystérieusement.

CHAPITRE X

LE SECRET DU PERCEPTEUR

Cette fois, ce n’est plus un bon de léopard qu’exécute Chambéry, mais une véritable plongée de saumon en détresse qui le fait disparaître à peu près complètement sous le vaste divan du studio.

Des profondeurs du meuble galant, sa voix s’élève, implorante, accompagnée de claquements de dents, dont un solo de castagnettes aragonaises pourrait seul dépasser la sonorité.

— Je vous en supplie, Petitdoux, laissez ce couteau… si vous exigez une réparation, je suis prêt à vous l’accorder… vous aurez le choix des armes… mais je vous en conjure, cachez ce couteau !…

— Ah ! ça, monsieur Chambéry, vous moquez-vous de moi ?… Que faites-vous sous ce divan ?… Je sais bien que les artistes aiment faire marcher les bourgeois, mais enfin il y a une limite…

— Mais… mais… je ne me moque pas de vous…

— Alors, venez un instant, je vais vous montrer comment fonctionne ce coutelas et comment on doit le plonger dans la poitrine pour obtenir le résultat voulu…

La tête hagarde de Chambéry redisparaît complètement sous le divan.

— De grâce… calmez-vous, monsieur Petitdoux, balbutie le bourreau des cœurs féminins… oui, je le reconnais… je vous ai dit : Je ferai cocu le percepteur… mais c’était une plaisanterie… des paroles en l’air… une blague…



— Naturellement. Je n'y ai d'ailleurs pas attaché grande importance… Les artistes aiment plaisanter…

— Oui, c'est ça… vous venez de le dire… une plaisanterie… une simple plaisanterie… mais je vous rejure qu'il n'y a rien eu entre votre femme et moi…

— Mais j'en suis persuadé…

— Évidemment, lorsque vous êtes entré, vous auriez pu vous imaginer, en la voyant dans mes bras…

— Que dites-vous ? s'exclame le percepteur de plus en plus ahuri.

— Je veux dire que vous auriez pu supposer le pire… mais votre honneur est sauf et Mme Petitdoux n'est pas fautive…

— Ah ! ça, que vient faire ici ma femme ?

— Oh ! elle n'a rien fait de mal…

— Elle est donc venue dans ce bureau ? interroge le percepteur, au comble de la stupéfaction.

— Vous le savez bien, puisqu'elle est devant vos yeux !…

Pressentant que le quiproquo va prendre fin et que son stratagème est sur le point d'être découvert, le « Furet-du-Bois-Joli » gagne rapidement la porte et disparaît « à l'anglaise ».

— Elle est devant mes yeux ? répète, hébété, le percepteur-poète. Voudriez-vous dire, ajoute-t-il, que la dame qui était avec vous et qui vient de partir serait Mme Petitdoux ?

— Évidemment, et vous le savez bien, puisque vous voulez laver votre prétendu déshonneur dans mon sang…

— Mais vous êtes fou !… Cette personne n'a jamais été Mme Petitdoux !… Je le regrette, d'ailleurs, car elle est beaucoup plus belle que ma femme.

— Ah ! ça, par exemple ! c'est le bouquet ! s'exclame Chambéry. Mais alors qui est-ce ?

— Ça, je n'en sais pas plus que vous. Tout ce que je puis vous affirmer, c'est que ce n'est pas mon épouse !

— Mais alors, s'écrie l'artiste soudain rassuré, en quittant son refuge, que signifient vos agissements depuis que vous êtes entré dans mon bureau ?… Vous me laissez croire que c'est Mme Petitdoux qui est près de moi…

— Mais jamais de la vie ! C'est vous qui vous excusiez d'être avec cette dame ! Moi je n'y comprenais rien… Je pensais que vous me montiez un bateau…

— Alors pourquoi, si ce n'était pas votre femme, pourquoi me menacer de me plonger votre couteau dans la poitrine ?

— Ah ! laissez-moi rire ! s'esclaffe le percepteur, quelle série de quiproquos ridicules !… Ce couteau, c'est l'accessoire que je viens d'acheter pour ma tragédie « Marat ou le bain de sang ». La lame rentre dans le manche, l'effet est prodigieux !

— Il fallait le dire tout de suite ! grogne Chambéry, furieux maintenant de s'être montré dans un rôle de poltron fort peu à son avantage.

— Mais vous ne me laissiez pas placer un mot, avec toutes vos explications sur mon soi-disant cocuage !… D'ailleurs, entre nous, permettez-moi de vous dire que je n'ai jamais eu l'ombre d'inquiétude à ce sujet. Eussiez-vous été cent fois plus séduisant encore que je n'avais rien à craindre de la vertu de Mme Petitdoux.

— Peste ! vous êtes un mari confiant ! persifle Chambéry, légèrement vexé de sentir son irrésistible pouvoir de séduction mis en doute par ce grotesque époux.

— Oh ! vous savez, ce n'est pas précisément une question de confiance, reprend le percepteur-poète. Si Mme Petitdoux était une femme normale, je n'aurais certes pas la prétention d'avoir, comme je l'ai, la certitude absolue de sa fidélité. Oui, mais hélas ! ma pauvre Camille, – c'est le petit nom de mon épouse, – Camille, dis-je, n'est pas une femme ordinaire…



— Que voulez-vous dire ?

— Je ne sais si je dois vous confier l'étrange secret de mon existence conjugale… et pourtant oui, je le sens, il faut que je vous mette au courant, ne serait-ce que pour vous prouver combien votre projet de me cocufier pouvait me laisser indifférent. Mais promettez-moi de ne révéler ce pénible mystère à qui que ce soit.

— Ma parole d'honneur.

— Eh bien ! apprenez, cher monsieur Chambéry, qu'après dix ans d'existence matrimoniale tout à fait normale, Camille mon épouse, il y a environ six mois, a brusquement changé de sexe.

— Comment ? sursauta le « jeune premier », votre femme s'est transformée en homme ?

— C'est cela même. Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler de ces cas de plus en plus fréquents où des jeunes filles et des femmes permuttent involontairement du sexe faible dans le sexe fort ?

— Oui, certainement, j'ai lu et entendu parler de ces cas bizarres…

— Eh bien, depuis six mois, je vous le répète, telle est la situation de Camille. Sa voix très douce autrefois a pris du jour au lendemain des intonations plus mâles. Ses traits eux-mêmes se sont virilisés et un léger duvet orne son menton et progresse chaque jour davantage. Vous jugez de ma stupeur et de mon désespoir en constatant une semblable transformation ? Mais que faire ?… Rendre public un pareil phénomène pour divorcer ? C'était nous couvrir de ridicule, ma pauvre femme et moi ! De plus, ma carrière dans l'Administration était à jamais compromise. Il ne fallait pas songer à une séparation. Nous convînmes donc, madame Petitdoux et moi, de poursuivre, aux yeux du monde, notre vie conjugale habituelle, tout en supprimant naturellement dans l'intimité les rapports conjugaux, impossibles désormais. Camille, qui me secondait déjà dans ma Perception avant sa permutation sexuelle, devint après sa transformation d'une mâle et implacable rigueur dans sa chasse aux contribuables. Elle qui admirait mes vers lorsqu'elle était encore femme, ne peut plus supporter à présent de me voir écrire des tragédies. C'est pourquoi, ne pouvant me livrer au doux commerce des Muses, ni chez moi ni à la Perception, j'ai prétexté de vagues rendez-vous professionnels et loué un bureau à « Silence et Travail ». Voilà, mon cher ami, je vous ai tout dit. Vous comprendrez à présent pourquoi je ne crains pas les infidélités de Mme Petitdoux.

— Évidemment… toutes mes sincères condoléances… prononce, avec un air de sortie de cimetière, Jules Chambéry, estomaqué par les étranges confidences du percepteur. Mais sapristi ! reprend-il soudain,

pourquoi cette Giselle s'est-elle fait passer pour votre femme ?…

— Peut-être avait-elle entendu dire que vous vouliez… « sganarelliser » le percepteur, et pour devenir votre maîtresse a-t-elle emprunté le nom de mon épouse…

— C'est possible, mais je veux en avoir le cœur net. Il faut que j'interroge ma secrétaire à son sujet. Excusez-moi, cher ami, mais je dois tirer immédiatement au clair toute cette affaire. Plus j'y réfléchis, plus cette histoire me paraît louche !… Mais avouez que ce n'est pas de veine ! Pour une fois que je voulais faire cocu le percepteur, je tombe sur une fausse Mme Petitdoux, et j'apprends que la véritable est un homme ! Ah ! non, ce n'est pas de veine !…

Et sur cette pénible réflexion, Jules Chambéry s'élance hors du bureau, tandis qu'Eugène Petitdoux, tout en se frottant les mains avec satisfaction, murmure mystérieusement :

— Maintenant, je suis tranquille !… Mon petit roman sexuel a pris magnifiquement ! Jamais Mme Petitdoux ne deviendra la Cléopâtre de ce Marc-Antoine de l'écran !

À cet instant, la porte de communication avec le bureau d'Iphi s'entr'ouvre légèrement, laissant passer le gracieux visage de l'aspirante tragédienne.

— Jules est bien parti, n'est-ce pas ? interroge-t-elle à mi-voix.

— Oui, vous n'avez rien à craindre, nous allons pouvoir répéter ! s'empresse de répondre le pseudo Achille Lebouillant, tout heureux de voir revenir son interprète.

— J'étais dans le bureau à côté depuis un moment, explique Iphi en pénétrant dans la pièce, mais comme j'entendais la voix de Jules et qu'il m'a défendu de revenir ici, je n'osais pas me montrer.

— Ne perdons pas de temps, ma divine interprète, nous allons, si vous le voulez bien, passer dans mon bureau et répéter la scène du meurtre de Marat dans sa baignoire… J'ai acheté votre accessoire, le couteau de Charlotte Corday.

— Oui, mais la baignoire ? interroge Iphi.

— J'en simulerai une avec deux chaises, pour répéter, c'est suffisant… eh ! mais, attendez ! j'y pense brusquement, nous allons pouvoir répéter avec une véritable baignoire.

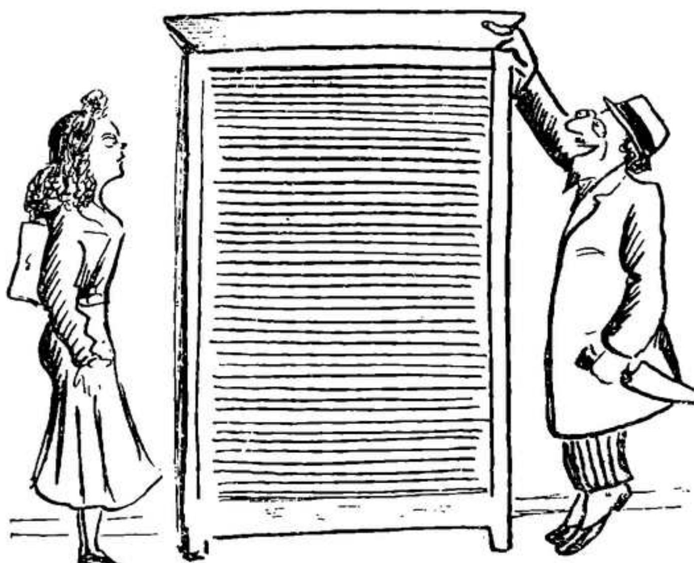
— Comment cela, maître ?

— Vous allez voir, nous n'avons qu'à passer par le « classeur de Cupidon » et nous allons avoir tout ce qu'il nous faut. Suis-je bête ! J'aurais dû y penser plus tôt !

Tout en parlant, Achille Lebouillant alias Petitdoux, déclenche le

ressort du classeur qui donne accès au boudoir secret et à la salle de bains.

— J'occupais ce bureau avant votre mari, explique le « percepteur-poète », c'est pourquoi je connais le mécanisme du « classeur de Cupidon ».



— Mais Jules ne venait pas ici pour recevoir des poules !... s'étonne Iphi, déjà soupçonneuse.

— Moi non plus, la rassure Achille Lebouillant, je ne m'en suis jamais servi.

— Oui, mais pourquoi l'avez-vous cédé à mon mari ?

— C'est la propriétaire, Mme de Sainte-Poupine, qui m'a demandé de vouloir bien prendre le bureau à côté pour pouvoir faire honneur à l'illustre Jules Chambéry du plus beau studio de l'immeuble. Mais lui non plus, j'en suis certain, est trop occupé par ses calculs fiscaux pour s'intéresser au « classeur de Cupidon ».

— Ça c'est vrai, reconnaît Iphi, ce qu'il peut se donner du mal avec tous ces sales papiers du percepteur, le pauvre chéri !...

Tout en faisant ces réflexions, la petite tragédienne avait franchi le seuil du « classeur truqué » et regardait, amusée, le suggestif boudoir rose tendre et le « cabinet-de-toilette-salle-de-bains » adjacent.

— C'est mimi ici, minauda-t-elle. Heureusement, cher maître, que vous n'avez rien d'un Tyrone Power, d'un Clark Gable ou d'un Chambéry, je n'oserais pas rester avec vous en tête-à-tête !

— Oh ! mais, vous n'avez rien à craindre ! se hâte de la rassurer

Petitdoux, impatient de répéter.

— Oui, je sais bien, on dit ça… poursuit la charmante Iphi, mais c'est connu, un auteur ça cherche toujours à coucher avec les actrices. Seulement, je vous préviens, avec moi y a rien à faire, j'ai Jules dans la peau !

— Mais je vous assure…

— Naturellement, un peu de pelotage par-ci par-là, ça peut encore passer, poursuit la tragédienne, ça n'tire pas à « incon-céquence », mais pour ce qui est du « t'en veux ?… tiens ! tiens ! » y a rien d'fait !…

Pendant que la jeune artiste achevait sa profession de foi amoureuse, l'auteur de « Marat ou le bain de sang » avait fait jouer le mécanisme qui refermait le « classeur de Cupidon ».

— Maintenant, dit-il, nous allons être bien tranquilles pour travailler. Voici le couteau, c'est un accessoire qui fera sensation, car sa lame rentre dans le manche et donnera ainsi l'illusion parfaite de s'enfoncer dans la poitrine de Marat. Moi, je vais m'asseoir dans la baignoire et figurer « l'ami du peuple ».

— Mais vous m'aviez dit que c'était Marat qui prenait son bain ?

— C'est la même chose, c'était son surnom.

Tout en donnant ces explications à son interprète, Eugène Petitdoux, dit Achille Lebouillant, s'était installé dans la baignoire, et connaissant sa tragédie par cœur, déclamait le monologue de Marat qui commençait le quatrième acte :

De hurler sans arrêt à la Constitution,
N'est pas sans altérer ma constitution !
La haine que je sens pour tout aristocrate
M'empoisonne le sang et m'enfielle la rate !
Tel un crapaud mon corps devient pustuleux !
Un aristo vaut moins qu'une puce, tue le
Tue les bourreaux, je veux que les nuits et les jours,
Tu sois des Jacobins le « père coupe-toujours » !
À force d'épurer pour rendre l'homme intègre
La bile me jaunit et mon sang devient aigre !
Pour apaiser ma fièvre, il faut comme un turbot
Que je plonge mon corps dans l'eau de ce « sabot »
Mais mon rêve serait, tant ma rancune est forte
De prendre un bain du sang de la noblesse morte
De prendre un bain de sang des ci-devant occis.
Et pour symboliser mon sacrilège, assis
Non plus dans un sabot, mais dans un « bain-de-siège »,
Me baigner dans le sang du pape et du Saint-Siège !

— Ah ! ben ! c’était un beau dégoûtant ! s’exclame Iphi indignée. Prendre un « bain de siège » dans du sang de pape !… J’aurais jamais cru ça de lui !… Surtout qu’à l’école on nous avait dit que ce Murat était un courageux général…

— Permettez, vous confondez, dans ma tragédie il s’agit de Marat et non de l’héroïque Murat.

— Oh ! vous savez, à une lettre près, ça peut arriver de confondre. Mais, au fait, pourquoi que vous mettriez pas plutôt Murat dans votre tragédie, un général ça ferait mieux comme costume, surtout qu’à cette époque ils avaient des panaches et des galons partout… Alors Charlotte Corday arriverait pour le tuer dans sa baignoire, mais en le voyant si beau elle en tomberait amoureuse et ça pourrait finir par un mariage. Qu’en pensez-vous, maître ?

— Mais c’est impossible, je ne peux pas faire assassiner Murat par Charlotte Corday.

— Vous croyez que le public s’apercevrait… ?

— Parbleu !… C’est un événement historique trop connu pour pouvoir le transformer. Mais reprenons la répétition, voulez-vous ?… Maintenant, ça va être à vous. Vous faites votre entrée en dissimulant le coutelas dans votre corsage.

— Vous ne trouvez pas, maître, que si je tuais Marat d’un coup de « browning » ça ferait plus moderne ?

— Oui, justement trop moderne ! À cette époque, le « browning » n’était pas inventé. Et puis nous devons respecter la vérité historique.

— Oh ! comme vous voudrez ! reprend Iphi, légèrement vexée, moi, ce que j’en disais, c’était dans l’intérêt de la pièce…

Et prenant sa brochure et une pose tragique, la future Charlotte Corday commença l’étude de son rôle.



CHAPITRE XI

MADAME LA PERCEPTRICE

Pendant qu'Eugène Petitdoux, sous le pseudonyme d'Achille Lebouillant, faisait répéter sa tragédie dans le « building » de Mme de Sainte-Poupine, l'épouse du « percepteur-poète » remplaçait son mari dans le sévère bureau perceptorial.

Le portrait peu flatteur que Petitdoux avait fait de sa femme à Jules Chambéry était loin d'être exagéré. Son long profil chevalin lui donnait vaguement l'aspect d'un Fernandel femelle. Mais d'un Fernandel moins sympathique que celui de l'écran. Sa large bouche au clavier jauni n'avait pas le sourire plein de bonhomie du populaire comique, mais semblait au contraire symboliser l'ogre fiscal prêt à dévorer le contribuable. Un eczéma naissant fardait de rose ses pommettes saillantes, tandis que son menton légèrement bleuté par l'usage fréquent du rasoir, faisait pressentir, par son prognathisme exagéré, une obstination de mule ou de dictateur. Fermés, ses yeux bleus pouvaient paraître doux, mais ouverts ils évoquaient beaucoup moins le regard de la Joconde que celui d'un adjudant prêchant les oiseaux. Son architecture osseuse et d'imposante dimension avait pour bases, non des ripatons à la Charlot, comme on pouvait s'y attendre, mais deux amours de petits pieds finement cambrés de danseuse andalouse.

Certaines femmes sont aimées pour leur visage, leurs yeux ou leur fine taille. Madame Petitdoux aurait pu être adorée pour ses pieds, si l'on avait pris la précaution de jeter un voile épais sur le restant de son académie.

Coupée en morceaux, c'eût été la seule partie de son corps susceptible de provoquer une amoureuse passion. Mais généralement les amoureux ne déclarent pas leur flamme sur « pièces détachées ». C'est pourquoi Mme Petitdoux devait se contenter des voluptés conjugales que ne lui prodiguait qu'avec parcimonie son malingre-époux-percepteur.

Et cependant, malgré son apparence de gendarme enjuponné, un brasier volcanique se dissimulait dans le subconscient inassouvi de la « perceptrice-aux-pieds-cambrés ».

La force latente de ses désirs refoulés et le déchaînement sexuel de ses rêves intimes eussent provoqué l'étonnement du psychanalyste le

plus aguerri. Mais c’est surtout le cinéma qui procurait à l’ardente Camille Petitdoux les sensations les plus voluptueuses de sa vie intérieure. La vue des amoureux de l’écran et spécialement de Jules Chambéry, la mettait dans un état proche voisin de l’hystérie.

Affolée de désirs, son imagination délirante transposait en baisers personnels ceux que se donnaient longuement sur la bouche les amants du film. Ce phénomène de dédoublement de la personnalité se manifestait parfois avec tant de force que l’épouse du percepteur se sentait presque défaillir dans l’ombre de la salle, sous le baiser imaginaire d’un Tyrone Power, d’un Clark Gable ou d’un Chambéry.

Fort heureusement, son travail à la Perception, lorsqu’elle remplaçait son mari, lui servait de soupape d’échappement, et lui permettait de déverser le trop-plein de sa force vitale sur les infortunés contribuables.

Le coup de téléphone qu’elle venait de recevoir la laissait perplexe.



Tout d’abord, se croyant l’objet d’une mystification, elle avait brusquement raccroché, mais à présent, à la réflexion, il lui semblait bien avoir reconnu la voix de son artiste favori. Mais cette histoire de son mari installé dans un studio voisin de celui de Chambéry lui paraissait abracadabrante ! Eugène Petitdoux ne pouvait pas être dans ce « building Silence et Travail » puisqu’il était à l’heure actuelle en conférence au Ministère des Finances à l’occasion d’un nouveau tour-

de-vis fiscal en préparation. Et puis qu'aurait-il été faire dans ce « building » ? Eugène n'est pas un homme à penser à la bagatelle, j'en sais quelque chose !… murmura-t-elle avec une moue de dédain qui découvrit brusquement son clavier dentaire. De plus, et c'est ce qui me fait penser que c'est une mystification, Jules Chambéry, ou plutôt ce soi-disant Chambéry m'a tutoyée et m'a demandé de ne pas aller au rendez-vous que nous avions ensemble, paraît-il… Non, décidément, c'est une plaisanterie. Sans doute quelque contribuable mécontent qui aura voulu se payer ma tête ! Mais il ne l'emportera pas en Paradis !… En tout cas, si ce n'est pas sur lui, ce sera sur un autre contribuable que je me vengerai !… Et pas plus tard que tout de suite ! Je leur apprendrai à se fiche de moi par téléphone !

Tout en faisant ces rageuses réflexions, la perceptrice avait pressé un bouton d'appel.

— Faites entrer la personne suivante ! ordonna-t-elle au garçon.

Quelques secondes plus tard, un monsieur d'une trente-cinquaine d'années pénétrait dans le bureau.

Correctement vêtu, grand, mince, l'aspect d'une liane molle, les yeux pâles, délavés et papillotant presque sans arrêt, tel était le contribuable que le garçon venait d'introduire.

Son long corps vacillait légèrement de droite à gauche et d'avant en arrière, comme un roseau penchant sous les bourrades du vent. Tout en se balançant mollement, il portait toutes les demi-minutes sa main à la bouche pour étouffer poliment une irrésistible envie de bâiller.

— Asseyez-vous, monsieur, fit d'une voix sèche la perceptrice.

L'homme se laissa tomber dans un fauteuil avec la gracieuse lenteur d'une feuille morte sur le sol automnal.

— Que désirez-vous, monsieur ? interrogea d'une voix plus forte, Mme Petitdoux, craignant de voir « l'homme-aux-yeux-papillotants » s'endormir sur son siège.

— Personnellement, madame, je ne désire rien. Mais j'ai reçu une convocation du percepteur…

— C'est moi qui le remplace. Veuillez me rappeler votre nom ?

— Durand.

— Durand qui ?… Votre prénom ?… Vous n'avez pas la prétention de penser que vous êtes le seul Durand porté sur nos rôles !

— Loin de moi cette orgueilleuse pensée ! répond le somnolent visiteur en masquant de la main un nouveau bâillement. Mais, si mon nom de famille est aussi répandu que la pâquerette dans le pré verdoyant, par contre mon prénom doit être, du moins je le présume,

unique dans son genre sur les registres de « l'État civil ».

— Je vous demanderai de me répondre d'une façon plus laconique.

— Excusez-moi, madame, mais cela m'est totalement impossible. Si je ne parle pas, je risque de m'endormir. C'est une maladie de famille. Nous sommes « somnambules » de père en fils, c'est d'ailleurs pour cela que l'on me donna le prénom de Morphée.


PERCEPTION

— D’Orphée ? répète Mme Petitdoux.

— Non. Morphée, dieu des Songes, fils de la Nuit et du Sommeil.

— Ah ! Durand, Morphée, j’y suis. Que ne le disiez-vous tout de suite. C’est moi qui vous ai convoqué. Votre dossier doit être sur mon bureau… une seconde, je vous prie… ah ! le voici : Durand, Morphée, fabricant de réveille-matins…

— Oui, interrompt l’étrange contribuable, j’ai choisi cette profession parce qu’en essayant mes « réveils » du matin au soir, ça m’empêche de dormir.

— Je vous en prie, monsieur, trêve d’explications oiseuses, voici de quoi il s’agit : vous avez omis de mentionner sur votre feuille de déclarations, le lieu de votre résidence secondaire.

— Permettez, madame, je n’ai pas de résidence secondaire. J’ai juste mon magasin de « réveils » dans la même maison que mon appartement et c’est tout.

— Vous persistez à nier que vous n’avez pas une résidence secondaire ?

— Absolument.

— Bien. Voulez-vous me dire, dans ce cas, où vous avez résidé au mois de juillet de l’année dernière ? Exactement du 17 au 23 ?

— Oh ! ça, je peux vous le dire sans hésiter, car je m’en souviendrai toute ma vie. Du 17 au 23 juillet, j’ai résidé dans mon caveau de famille puisque j’étais mort à cette époque.

— Permettez, vous n’étiez pas mort, vous n’étiez qu’en léthargie, l’affaire a fait assez de bruit pour que nous en connaissions tous les détails.

— C’est exact, j’étais en léthargie. Cette maudite somnolence de famille m’avait joué un mauvais tour. On me crut mort, on m’inhuma dans mon caveau de famille de « Saint-Leu-la-Forêt », et j’y serais encore si au bout de six jours m’étant brusquement réveillé de ma léthargie, le concierge du cimetière n’avait entendu mes appels désespérés.

— C’est tout ce que je voulais vous faire dire. Vous reconnaissez donc avoir résidé dans votre caveau de famille au cours des vacances dernières ?

— Bien par force ! je vous prie de le croire !…

— Ça, c’est une autre question. Ce que vous reproche la Perception, c’est de ne pas avoir mentionné dans votre déclaration cette résidence d’été sise à « Saint-Leu-la-Forêt ».

— Comment une résidence d'été ?... un caveau de famille ?... Vous prenez ça pour une villa ?

— Exactement. Étiez-vous mort ou non, lors de votre séjour à Saint-Leu-la-Forêt ?

— Non, évidemment, puisque je vous parle en ce moment.

— Dans ce cas, votre « caveau de famille » ne peut être considéré comme monument funéraire, mais bien comme résidence d'été, ou résidence secondaire. Croyez-moi, monsieur Durand, j'ai bien étudié la question, vous êtes en défaut. Votre déclaration est inexacte et vous êtes passible d'une amende assez élevée.

— Ah ! ça, par exemple ! il me fallait entendre une chose pareille pour me mettre hors de moi et me réveiller tout à fait ! Ma parole l'indignation m'enlève toute envie de somnoler !...

— Je vous en prie, monsieur, du calme, n'aggravez pas votre cas ! coupe, de sa voix autoritaire, Mme Petitdoux.

— Ah ! ça, c'est le bouquet ! J'aggrave mon cas ?... Alors, vous prétendez me reprocher de n'être pas mort ? de n'être pas resté dans mon « caveau de famille » ?

— Nous ne vous reprochons rien, nous constatons simplement que vous avez une résidence secondaire à « Saint-Leu-la-Forêt » non déclarée.

— Mais sapristi ! vous ne pensez pas sérieusement que je vais aller passer tous mes étés dans mon « caveau de famille » ?

— Nous n'en savons rien. Vous êtes sujet aux léthargies et rien ne dit que vous ne ferez pas de nouveaux séjours dans cette résidence.

— Ah ! pour ça, je vous réponds que non ! Je me sens guéri, absolument guéri ! Après une surprise comme celle que vous me réserviez, je vous prie de croire que je n'ai plus envie de dormir ! oh ! pas du tout ! Payer une amende ! Ah ! non, par exemple ! Vous pouvez me traîner devant les tribunaux, pas un sou, vous entendez, pas un sou !

— Veuillez sortir, monsieur. La loi suivra son cours. Si vous ne payez pas l'amende nous ferons saisir votre résidence secondaire.

— Ah ! non, non ! c'est trop drôle ! s'esclaffe brusquement Morphée Durand. Au fond, c'est grâce au fisc que je suis guéri ! Je dépensais des sommes folles avec les médecins et sans résultat ! Je préfère payer l'amende, c'est encore une économie !...

Et débordant de joie, aussi vif et pétulant qu'il était mou et somnolent à son arrivée, M. Morphée Durand, esquissant un entrechat, s'élança hors du bureau.

— Encore un de maté ! murmura l’implacable perceptrice.



Mais tout en savourant son triomphe, sa pensée revenait irrésistiblement au mystérieux coup de téléphone de Chambéry.

« Je ne lui ai jamais parlé, soupira-t-elle, comment, dans ce cas, pourrions-nous avoir rendez-vous ?… Oui, c’est une mauvaise plaisanterie… Pourtant, il m’a bien semblé reconnaître sa voix… Qui sait ?… il m’a peut-être remarquée… je sais qu’il habite le quartier… Et cette histoire, mon mari installé près de son studio ! C’était peut-être un piège pour m’attirer dans ce « building »… Sans doute pensait-il que pour me rendre compte j’allais me précipiter tout de suite rue François-Ier à ce « Silence et Travail »… et une fois là-bas il m’aurait peut-être révélé son amour ?… Oh ! mais qu’est-ce que je vais imaginer ?… Je deviens folle !… Non, c’est sûrement une mystification… hélas ! » resoupira-t-elle avec une telle force que les feuilles « d’avis-sans-frais » déposées sur le bureau s’envolèrent sous le souffle puissant de l’ardente inassouvie.

Ayant repris son calme et son stylo, elle appuya de nouveau sur le bouton d’appel.

— Au suivant ! grogna-t-elle au garçon accouru.

Le suivant, ou plutôt la suivante, était une bonne vieille dame, bien proprette dans ses vêtements et dont les bandeaux neigeux se détachaient sous la capote noire.



— Vous êtes convoquée, madame ? interroge la perceptrice.

— Non, monsieur le percepteur…

— Vous voyez bien que je ne suis pas le percepteur, fulmine Camille Petitdoux. Je suis sa femme et je le remplace.

— Oh ! excusez-moi, ma bonne dame ! J'ai la vue tellement basse, dame ! à mon âge, c'est naturel… et puis à votre voix j'ai bien cru…

— Au fait, madame, je vous prie ! interrompt la perceptrice vexée, d'un ton qu'elle tente vainement de rendre plus féminine. Et la bonne vieille explique qu'elle voudrait bien avoir quelques renseignements avant de souscrire au nouvel emprunt.

— J'ai déjà payé, poursuit-elle, les prélèvements exceptionnels et tous les impôts votés il y a quelques mois. On nous a dit à cette époque que grâce à cette rentrée massive de milliards, nos finances allaient être assainies et définitivement tirées d'affaire. À peine encaissés les derniers impôts on nous redemande aujourd'hui de nouveaux sacrifices, sous les mêmes prétextes : que notre situation est désespérée, qu'il n'y a pas une minute à perdre et que nous sommes une fois de plus au bord du gouffre sans fond. Je ne suis qu'une modeste contribuable française, je fais mon devoir avec les plus grandes difficultés, mais avant de souscrire au nouvel emprunt, je voudrais bien avoir quelques éclaircissement : sur l'emploi des milliards encaissés il y a quelques trois mois à peine par le fisc.

— Hein ?… comment ?… vous demandez… sursaute la perceptrice qui n'en croit pas ses oreilles.

— Dans tous les foyers français, poursuit la vieille dame, chaque

ménagère inscrit et connaît à un sou près les dépenses journalières, je suis persuadée que l'État doit gérer avec le même soin l'argent de ses administrés. Je viens donc vous demander de vouloir bien me montrer le carnet sur lequel est inscrit l'emploi exact des milliards donnés par les contribuables.

— Qu'est-ce que vous dites ? peut, enfin, s'exclamer la perceptrice, qui jusqu'alors avait eu le souffle littéralement coupé par les paroles de la bonne vieille. Alors, vous avez la prétention de croire que l'État a des comptes à vous rendre ?…

— Oh ! pas à moi seulement, bien sûr, reprend la vieille dame, mais à tous les Français. Que diriez-vous d'un ménage où la femme ne pourrait pas donner à son mari l'emploi de son argent ? À mon humble avis, la France est une grande maison, qui doit être administrée avec le même souci d'ordre et d'économie qu'un simple ménage de particuliers. Je me permets de vous le redemander, pourriez-vous me montrer, je vous prie, le carnet de dépenses du ménage France ?

— Je vous en prie, madame, n'insistez pas davantage avec votre ridicule demande ! Je ne vous retiens pas. Je n'ai pas de temps à perdre ! grogne Mme Petitdoux en se levant brusquement pour signifier son congé à cette outrecuidante contribuable.

— C'est bien, madame, je me retire, poursuit, de sa même voix douce, la vieille dame dont la vénérable dignité en impose malgré elle à la perceptrice. Mais permettez-moi de vous dire, avant de sortir, et croyez en ma vieille expérience : une nation ou un ménage qui ne peut pas justifier de ses dépenses est bien près de sa ruine. Madame, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

— Attendez !… ordonne la perceptrice qui s'étrangle de fureur et se promet de saler les contributions de cette insolente petite vieille. Votre nom, je vous prie ?…

— Mme Marianne.

Et avec un pauvre sourire résigné, la petite silhouette vieille France disparaît silencieusement.

CHAPITRE XII

LA PERCEPTION EN FOLIE !

— Marianne !… Marianne !… bougonne Mme Petitdoux. C'est peut-être pour se moquer de moi…

À cet instant, entre le garçon qui dépose une fiche sur le bureau, en faisant de vains efforts pour réprimer un éclat de rire.

— Eh bien ! qu'avez-vous, Germain ? interroge sévèrement la perceptrice.

— Excusez-moi, madame, c'est le type dont je viens de vous remettre la fiche, qui nous fait « marrer » dans l'antichambre !

— Je vous en prie, Germain, surveillez vos expressions ! Vous dites que quelqu'un provoque votre hilarité dans la salle d'attente ?

— Oui, madame. Le fameux clown « Bambino » du cirque Médrano. Un rigolo, vous pouvez me croire ! Sous prétexte que ça lui donnait des fourmis dans les jambes d'attendre dans le vestibule, voilà qu'il s'est mis à marcher sur les mains de long en large !…

Et le garçon de bureau part d'un nouvel éclat de rire, aussitôt réprimé par Madame Petitdoux.

— Germain, déclare-t-elle sévèrement, je vous prie de veiller à ce que l'antichambre de la Perception ne soit pas transformée en succursale du cirque Médrano !… Faites entrer ce « Bambino » que j'ai convoqué et défendez-lui de pénétrer dans mon bureau sur les mains !

— Ah ! il est gondolant, le frère ! ne peut s'empêcher de murmurer le garçon, tout en sortant de la pièce.

— Bonjoûr !… Vô vôlez joûer avec môa, madame le percepteur ?… s'écrie le célèbre clown en entrant dans le bureau.

Mme Petitdoux a un tel haut-le-corps que ses lunettes glissent brusquement jusqu'à l'extrême extrémité de son long nez en « quart-de-brie ».

— Monsieur, je vous prie de respecter l'endroit où vous vous trouvez en ce moment ! déclare-t-elle, d'une voix sentencieuse, tout en lançant par-dessus ses lunettes un regard fulgurant au clown en civil. Je trouve au surplus scandaleux que vous vous permettiez de marcher sur les mains dans ma Perception.

— Oh ! vous savez, madame le percepteur, le monde entier il est à l’envers aujourd’hui, alors de marcher sur les mains c’est tout ce qu’il y a de natourel !

— Je vous demanderai de ne pas prendre cet accent et cette voix de « clown » pour me répondre.

— Ça, c’est pas possible, madame percepteur, ma voix du cirque c’est devenoue ma voix natourelle et pouis zé dois vous dire aussi que zé souis né dé parents italiens…

— Bien, bien, passons. Je vous ai convoqué sur votre demande. Vous avez, paraît-il, quelque chose de grave à me révéler concernant vos impositions ?



— Oh ! oui, madame le percepteur. Depouis quelques jours, jé souis rongé.

— Vous êtes rongé ?

— Oui, rongé de remords !… C’est terrible !… Ah ! qué zé souis rongé !… que zé souis malheureux !

Et le clown achève sa phrase par des sanglots d’une telle sonorité que le garçon de bureau entr’ouvre légèrement la porte pour voir ce qui se passe.

— Eh bien ! Germain, qui vous a prié d’entrer ? lança sèchement la perceptrice.

— Bien… bien, madame… je croyais…

Et refermant la porte, il ajouta en se tapant sur les cuisses : « C’qu’il

est marrant quand il pleure, le frère !… »

— Avez-vous fini vos singeries ? gronda Mme Petitdoux en foudroyant le clown du regard.

Mais sans se déconcerter, Bambino tirant un long mouchoir à carreaux de sa poche, se mit en devoir de sécher ses larmes. Puis, tordant son mouchoir – truqué (accessoire de cirque qu'il avait apporté avec lui), le clown en fit couler une véritable petite pluie d'eau sur le tapis.

— Sortez, monsieur, je ne tolérerai pas plus longtemps que vous abîmiez le tapis de l'Administration ! glapit la perceptrice, au comble de l'exaspération.

— Sans blague ?… Vous voulez pas savoir porquoâ les remords ils font pleurer moâ ?

— Soit, parlez, ordonne Mme Petitdoux, curieuse malgré tout de savoir quelle faute fiscale a pu commettre le clown.

— Eh bien ! madame percepteur, j'ai souis oun misérable ! J'ai pas fait ma déclaration exacte d'impôt sur les revenous !

— Ah ! tiens ! tiens ! vous avez dissimulé une partie de vos salaires ?…

— Oui, madame percepteur, j'ai pas déclaré tout ce qué j'avais reçu dans l'année… D'abord, z'étais content d'avoir caché oune partie dé mes révénus. Mais bientôt zé fus tourmenté par la voix dé ma concierge…

— Comment, de votre concierge ?

— Non, zé voulais dire dé ma conscience. Et cette voix mé disait : « Misérable Bambino, tou as trompé cé pauvre fisc, qui est si bon pour toi, qui pense touzours à toi, qui t'écris tout lé temps pour se rappeler à ton bon souvenir et té démander des nouvelles dé tes affaires. » Alors, comme z'entendais cette voix zour et nouite, zé n'ai pas pou y ténir et jé souis vénou vous confesser mon crime !…

— Nous allons vérifier cela sans délai, prononça la perceptrice en appuyant sur l'appel électrique.

« Germain, ordonna-t-elle dès que le garçon parut, dites à M. Ficelier de venir avec le dossier Bambino.

— Sans blague !… vous trouvez pas que la vie elle serait plous belle sans les contributions ? murmura le clown d'une voix suave, afin de meubler le silence lourd de menace, dans lequel la perceptrice semblait vouloir s'enfermer.

Ne recevant comme réponse qu'un dédaigneux haussement d'épaules, Bambino tira d'une poche de son vaste raglan un accordéon

miniature, s’assit sur le dossier d’une chaise et se mit à jouer la « Danse macabre ».

Mme Petitdoux qui, les yeux fixés sur ses paperasses n’avait rien vu des apprêts du clown, eut un nouveau sursaut qui, cette fois, projeta ses lunettes dans la corbeille à papier.

— Allez-vous finir ! Je vous défends de jouer de l’accordéon dans le bureau du percepteur ! lança-t-elle rageusement, tout en farfouillant dans le panier à papiers pour y retrouver ses lunettes.

— C’était pourtant oun beau morceau pour égayer oune Perception, la « Danse macabre » ! soupira le clown en remettant son instrument dans la poche. Ça me fait penser qu’après l’impôt sur les révénous, vous pourriez créer aussi l’impôt sur les revenants !



C’est à ce moment que M. Ficelier, un fonctionnaire bedonnant aux joues rebondies et rouges comme des ballons d’enfants, fit son entrée dans la pièce, portant un dossier sous le bras.

Contrairement à son apparence rondouillarde, M. Ficelier n’avait pas précisément la jovialité peinte sur le visage. De tempérament congestif et constipé, ce chef de la comptabilité semblait, avec ses sourcils froncés et sa bouche aux plis amers, sous l’empire d’une colère permanente.

Il admirait Mme Petitdoux pour sa sévérité envers les contribuables, et pour sa part, n'avait pas son pareil dans l'Administration pour être désagréable avec tout le monde.

Sans même daigner regarder le clown, M. Ficelier posa devant la perceptrice le paquet de documents enfermé dans une chemise verte :

— Voici le dossier « Bambino », madame la perceptrice, prononça-t-il d'une petite voix de fillette, qui faisait également contraste avec sa pachydermique corpulence. Je viens de le compulser avant de vous le soumettre et je dois reconnaître que le contribuable susnommé est en règle en ce qui concerne ses impositions directes et indirectes.

Tout en parlant, M. Ficelier fusillait Bambino de ses petits yeux porcins, comme s'il ne pouvait lui pardonner d'avoir régulièrement payé ses contributions ; le privant ainsi, lui, Ficelier, de la joie féroce d'envoyer toute la série variée des avertissements en « fiscolor » !

— Cette régularité n'est qu'apparente, monsieur Ficelier, prononça Mme Petitdoux d'une voix grave. Il y a fraude, par omission volontaire de certains revenus. Le contribuable ici présent vient de me l'avouer.

— C'est la vérité, messiou Ficelé, approuva Bambino.

— Ficelier ! rectifia rageusement le chef comptable, de sa voix d'enfant de Marie. Vous avez donc, poursuivit-il, dissimulé des revenus au fisc ?… Permettez-moi de m'en étonner, car vérifiant méticuleusement toutes les déclarations de nos « assujettis », je n'ai rien trouvé d'illicite dans les vôtres.

— Pourtant, je n'ai pas tout déclaré, messiou comptable.

— Permettez, j'ai confronté vos déclarations de salaires et celles de vos directeurs. Elles concordent parfaitement.

— Alors, vous me faites cadeau de tout ce qué je n'ai pas déclaré ?

— Jamais de la vie ! s'exclame la voix de chapon de M. Ficelier.

— N'y comptez pas, mon gaillard ! s'écrie la perceptrice.

— Si vous avez touché la moindre des choses, vous devez le déclarer, reprend Monsieur Ficelier, dont les joues en ballons rouges semblent sur le point d'éclater. Tout ce que vous avez reçu dans l'année, nous devons en avoir notre part ! Vous entendez, notre part !



— Eh bien ! Je vais vous dire cé qué z’ai-reçu et que zé n’ai pas encore déclaré. Vous permettez qué zé fasse mes petits calculs avec oun crayon ? Voyons, 18 à 20 par soir. Mettons 20 pour arrondir, ça nous fait 600 par mois, soit 7.000 par an. Plus 2 matinées par semaine, soit 104 matinées pour l’année de 52 semaines. Et comme je reçois aussi 20 par matinée, cela fait pour 104 matinées, 2.090. Soit en tout 7.000 + 2.080 = 9.080 par an.

« Là-dessus, il faudra faire votre pourcentage…

— Non, non, pour avoir fraudé, le fisc va vous prendre la totalité d’office ! coupe M. Ficelier dans un rugissement d’enfant de chœur. N’est-ce point votre avis, madame la perceptrice ?

— Absolument, monsieur Ficelier. Qu’il s’estime encore heureux de n’avoir pas une amende par-dessus le marché. Mais je veux bien tenir compte de son aveu tardif.

— Alors zé vais verser tout de souite un acompte.

— Non ! s’écrie M. Ficelier, implacable, la totalité ! Nous exigeons d’encaisser la totalité !

— Allons, soyez zentils, messiou chef comptable, tenez, encaissez d’abord ce petit acompte.

Et d’une main preste, le clown applique sur les deux joues-ballons de M. Ficelier quatre superbes gifles, claquantes à souhait.



— Oh !… il m’a… giflé !… bégaie le chef comptable, dont les joues viennent instantanément de passer du rouge au cramoisi.

— Il a giflé le fisc ! s’exclame la perceptrice.

— Mais non, zé lui ai donné un acompte. Cé que je n’avais pas déclaré au fisc, c’était les 9.080 gifles que je reçois par an dans mes entrées comiques du cirque. Et comme messiou comptable voulait sa part sur tout ce que j’ai reçu cette année, zé lui ai donné oun petit acompte. Mais si vous exigez toujours la totalité, zé pouis continuer lé versement !

— Misérable plaisantin !… je vous poursuivrai !… je vous ferai condamner !… hurle M. Ficelier de sa ridicule petite voix d’eunuque.

— Tant mieux ! ça fera de la publicité gratouite à l’entrée comique que nous allons faire là-dessus, Zanzibar et moi ! riposte Bambino. Zanzibar, c’est mon partenaire, tenez justement le voilà, poursuit le clown en désignant à Mme Petitdoux un nègre hilare, dont l’étincelante dentition fait paraître encore plus jaunâtre le clavier chevalin de la perceptrice.

— J’avais parié avec Zanzibar que je viendrais déclarer à la Perception les gifles reçues par moi cette année ! Tu vois, Zanzi, j’ai gagné. Et maintenant, filons ! Bonsoâr !

Puis exécutant un double saut périlleux en arrière, en guise d’adieu, l’agile Bambino, suivi de son partenaire, s’élance : hors de la pièce, franchit la salle d’attente et descend à toute vitesse sur la rampe, l’escalier de la Perception.

— Je vais porter plainte immédiatement ! s’écrie M. Ficelier après le départ du clown. J’espère, Madame la perceptrice, que vous voudrez

bien me servir de témoin ?…

— Non, monsieur Ficelier, je viens de réfléchir à cet incident, mais pour le prestige de l'Administration mieux vaut ne pas ébruiter cette ridicule affaire. Les chansonniers la mettraient en couplets, les revuistes dans leurs revues… Non, croyez-moi, monsieur Ficelier, ne donnons pas suite à cet incident.

— Mais, pourtant, madame la perceptrice, je viens d'être giflé, dans l'exercice de mes fonctions…

— J'ai dit, monsieur Ficelier, coupe de sa voix sèche Mme Petitdoux, c'est à moi de prendre des décisions et non à vous. Je ne veux pas d'histoires dans la Perception. Je ne vous retiens pas, j'ai encore une personne à recevoir.

Après la sortie de M. Ficelier, la perceptrice prend son poudrier et atténue de son mieux le trop vif coloris de son eczéma passé au rouge écarlate sous l'empire de la colère.

S'étant refaite une laideur (on ne peut pas dire refaire une beauté en parlant de certaines femmes), Mme Petitdoux sonna Germain, dont la crise d'hilarité était à peine calmée, et lui ordonna de faire entrer la dernière personne qui attendait dans le vestibule.

— Ce monsieur voudrait voir personnellement M. Petitdoux, déclare Germain, il préfère attendre le retour de M. le Percepteur.

— Tiens !… tiens ! murmure la perceptrice intriguée, faites entrer ce contribuable, je veux lui parler.

Le garçon se retire et introduit une sorte de bohème sans âge, à large feutre, cravate lavallière et dont les longs cheveux rejetés en arrière évoquent instantanément le rapin de Montparnasse ou le poète montmartrois. Invité à s'asseoir, l'artiste commençait calmement à bourrer sa pipe lorsque Mme Petitdoux intervint :

— Vous n'avez pas l'intention de fumer la pipe dans ce bureau ?

— Oh ! excusez-moi, madame… l'habitude d'être reçu par Monsieur votre mari… avec lui je ne me gêne pas, c'est un vrai copain !...

— Qu'est-ce que vous dites ?… M. Petitdoux vous autorise… ?

— Et comment ! poursuit le visiteur chevelu et pelliculeux, il aime bien aussi en fumer une avec moi, tout en causant de ce qui nous intéresse tous les deux…


PERCEPTION

— De vos déclarations d'impôts ?

— Oh ! non !… de poésie… de vers… M. Petitdoux me lisait des passages de la tragédie qu'il est en train d'écrire… et je lui donnais quelques petits conseils… car, excusez-moi de ne pas m'être présenté, madame, mais je suis poète de naissance et de profession : Victor Rugaux pour vous servir.

— Victor Hugo ? s'exclame la perceptrice. Avez-vous la prétention de vous moquer de moi ?…

— Mais, madame, je n'ai pas dit Victor Hugo, je ne me serais jamais permis de vouloir me faire passer pour mon illustre maître vénéré. Non, moi c'est Victor Rugaux, R, U, G, A, U, X. Un nom prédestiné à la poésie !… Mais je pensais que Monsieur votre mari vous avait mise au courant de nos relations…

— Nullement, mais je suis fort heureuse de savoir que vous donnez des conseils à M. Petitdoux pour sa tragédie…

— Oui, c'est d'ailleurs pourquoi j'attendais Monsieur le percepteur, mais le garçon m'a dit que vous désiriez me parler…

— Oui, monsieur Victor Rugaux, reprend la perceptrice en appuyant sur le nom avec une féroce ironie, comme je présume que vos conversations poétiques avec Monsieur Petitdoux doivent vous faire oublier vos obligations fiscales…

— Oh ! permettez, madame, je suis en règle avec M. le percepteur. En qualité de confrère dans l'art divin d'Apollon, M. Petitdoux a bien voulu consentir à m'accorder des délais pour le règlement de mes impositions…

— J'en suis fort aise, monsieur Rugaux, mais…

— Non, je vous en prie, madame, pas Rugaux tout seul. Sans mon prénom, cela chante moins bien à l'oreille… Et le chant pour un poète tout est là !...

— Il ne s'agit pas de chant, monsieur ! Rugaux Victor, reprit méchamment la perceptrice, il s'agit de vos contributions. Je soupçonne M. Petitdoux de s'être montré un peu trop indulgent pour vos règlements d'impositions…

— M. Petitdoux est très bon, un vrai copain, comme je vous disais. Tel jadis Raguenau le pâtissier-poète, il protège les arts.

— Oui, mais je dois vous avertir que moi je protège la Perception. Je vais faire vérifier votre dossier, monsieur Rugaux Victor, et je vous ferai adresser dans la huitaine avis, contraintes et commandements propres à stimuler votre conscience de contribuable !…

— Mais, voyons, madame, M. le percepteur m'a accordé des

délais…

— Possible, mais M. Petitdoux ruinerait le fisc si je n’étais pas là pour remédier à son excessive faiblesse…

— Ah ! je comprends maintenant pourquoi il se cachait pour écrire sa tragédie, le pauvre diable !… Il m’avait même dit qu’il cherchait une chambre en ville pour pouvoir œuvrer en tout repos d’esprit…

— Monsieur Rugaux je ne vous retiens pas davantage. Inutile d’attendre mon mari. M. le percepteur ne doit pas revenir au bureau aujourd’hui.

— En ce cas, soyez assez aimable, madame, pour lui dire que son ami Victor Rugaux est passé, croyant le voir.

— Je n’y manquerai pas, répond ironiquement la perceptrice. Mais je dois vous prévenir, ajoute-t-elle, que M. Petitdoux n’aura plus besoin de conseils poétiques, car il compte se consacrer uniquement désormais au recouvrement des impôts… sans délais, ni accommodements d’aucune sorte ! À bientôt de nos nouvelles, monsieur Rugaux Victor !

Médusé, le bohème se dirigea vers la porte en murmurant : « Pour une fois que j’avais trouvé un percepteur-poète, c’était trop beau !… ça ne pouvait pas durer !… »

Puis se drapant romantiquement dans sa cape élimée, au col saupoudré de pellicules, il sortit du bureau, et pris subitement d’une inspiration vengeresse, Victor Rugaux lança vers la porte qu’il venait de refermer les alexandrins suivants :

Adieu perception, ô calme et cher asile,
Où Dante-Petitdoux accueillait son Virgile.
Une Parque survint qui trancha de sa main
Le fil de l’amitié. Je pars. Ave Germain !

— Il cause bien, y a pas à dire ! murmura ledit Germain, fier de voir son nom mêlé à cette improvisation poétique, qu’il admirait avec d’autant plus d’enthousiasme que le sens lui échappait à peu près complètement.

Pendant que cette scène poétique, peu commune dans une Perception, se passait dans l’antichambre, Mme Petitdoux réfléchissait à ce que venait de lui révéler le contribuable Rugaux. Et de ses réflexions jaillissait petit à petit la lumière. Le coup de téléphone du soi-disant Chambéry lui paraissait maintenant moins invraisemblable, du moins en ce qui concernait la présence de Petitdoux dans un bureau de « Silence et Travail ». Cette tragédie dont l’existence venait de lui être révélée par ce grotesque Victor Rugaux, il fallait bien que son mari

l'écrive dans un endroit où il ne risquerait pas d'être surpris. Or, à son domicile personnel elle était certaine que son mari n'aurait pas osé se livrer à ce travail de versification. À la Perception, constamment dérangé et risquant de voir arriver sa femme à l'improviste, Petitdoux ne pouvait davantage se consacrer au commerce des Muses. C'était donc, comme le coup de téléphone l'en avait prévenu, dans le building « Silence et Travail » que son mari devait écrire sa tragédie. Un contribuable avait sans doute surpris le secret du percepteur et s'était fait un malin plaisir de prévenir sa femme. Et pour se moquer davantage et garder l'anonymat, le lâche dénonciateur avait pris le nom de Jules Chambéry, en prétextant un rendez-vous imaginaire.

Tout en faisant ces déductions, qui, convenons-en, ne manquaient pas de logique, Mme Petitdoux avait saisi l'annuaire du téléphone et le feuilletait d'une main fébrile. Ayant noté le numéro du building de la rue François-Ier, la perceptrice, les pommettes flamboyantes de colère contenue, enfila rageusement son manteau, enfonça son chapeau sur sa tête fernandélesque, et sortit en trombe de la Perception en murmurant : « Ah ! monsieur Petitdoux, vous aimez la tragédie ? eh bien ! vous allez être servi !… À nous deux, monsieur le Corneille des « indirectes » !

CHAPITRE XIII

AVERTISSEMENT AU PERCEPTEUR !

Prosperte était en train de dédicacer au tampon en caoutchouc les dernières photos pour les admiratrices de Jules Chambéry lorsque ce dernier fit irruption dans le bureau de sa secrétaire intime.

En apercevant les traits bouleversés de son « amant-patron », Prosperte devina sans peine qu'une catastrophe avait dû se produire à « Silence et Travail ».

Lorsque Jules Chambéry était revenu chercher son dictionnaire fiscal, il avait mis sa secrétaire au courant de sa mystérieuse retraite, et Prosperte avait ri de bon cœur en apprenant sa double aventure avec Achille Lebouillant et Iphi dans le « building » de Mme de Sainte-Poupine. Mais que s'était-il passé depuis pour que Chambéry arrive ainsi affolé ? Prosperte n'eut pas longtemps à se le demander, car à peine entré, le « jeune-premier » lui lançait brutalement :

— Quelle est cette poule qui se fait passer pour la femme du percepteur ? Tu dois la connaître, c'est grâce à toi que j'ai consenti à la recevoir !… Allez, vite, son nom !

— Mais qu'est-ce qu'elle a bien pu te faire ? interroge Prosperte.

— Ce qu'elle m'a fait ! Ah ! la chameau ! je vais te dire ce qu'elle m'a fait !…

Malgré tous ses efforts pour se retenir, Prosperte ne peut s'empêcher d'éclater de rire.

— Ah ! ça te fait rigoler ! hurle le Don Juan du cinéma, ça ne m'étonne pas !… Vous deviez être de mèche, pour vous payer ma tête toutes les deux !…



— Mais non, Jules, voyons… comment peux-tu penser…

— Je pense qu'il y a quelque chose de louche là-dessous et que je veux tirer au clair !… Dis-moi son vrai nom, tu le connais, j'en suis sûr !

— Mais non, je connais simplement son pseudonyme. Elle signe « Le Furet-du-Bois-Joli » dans les « Ragots de Paris ».

— N… de D… ! c'est une journaliste !… Il ne manquait plus que ça !… Si jamais elle écrit un article sur ce flagrant-délit grotesque, je suis ridiculisé à tout jamais aux yeux du public !… Il ne me restera plus qu'à jouer les comiques !…

— Mais, voyons, Jules, calme-toi…

— Me calmer ?… Tu me demandes de me calmer, toi qui m'a présenté cette femme comme une admiratrice, quand tu savais très bien que c'était une journaliste en quête de scandale !

— Mais non, je t'assure, elle voulait simplement recueillir quelques confidences sur ta vie amoureuse…

— Et c'est pour mieux capter ma confiance qu'elle se faisait passer pour la femme du percepteur ? Et tu le savais, et tu t'es faite complice…

— Écoute, Jules, j'aime mieux tout te dire… si j'ai accepté la combinaison du « Furet-du-Bois-Joli », c'est surtout parce que je craignais… que dans ta rage contre le fisc, tu veuilles réellement coucher avec la femme du percepteur… pardonne-moi, Jules, mais j'avais peur que tu nous fasses cocues, Iphi et moi !

— Mais sapristi ! j'aurais pu tout aussi bien coucher avec la fausse perceptrice !… Je ne te comprends pas.

— Non. « Le Furet-du-Bois-Joli » est une fille sérieuse. Elle a un amant qu'elle adore et j'étais certaine qu'elle voulait uniquement avoir l'occasion de t'interviewer sans que tu le saches.

— Oh ! la garce ! J'aurais dû m'en douter, à la façon dont elle me questionnait sans en avoir l'air. Mais pour ce qui est du « couchage », malgré toutes ses ruses, elle y serait passée, j'en suis sûr, si ce salaud de percepteur n'avait pas interrompu notre conversation. Mais ce n'est pas tout ça. Il faut absolument empêcher cette rosse de journaliste de faire un article sur le scandale de cet après-midi. Tu as son numéro de téléphone ?

— Non, mais en téléphonant aux « Ragots de Paris »…

— Ah ! zut ! s'écrie brusquement Chambéry, avec toute cette histoire, j'oubliais que j'ai téléphoné à la véritable femme du percepteur et qu'elle va sûrement venir à « Silence et Travail » pour

surprendre son mari !… Je ne veux pas avoir l'air d'un dégoûtant, même aux yeux d'un percepteur, il faut que j'avertisse Petitdoux illico pour qu'il fiche le camp avant l'arrivée de sa femme !… Il m'a envoyé assez d'avertissements, je peux bien lui en offrir un à mon tour ! Écoute, Prosperte, donne le coup de fil aux « Ragots » et arrange l'affaire avec ce « Furet-du-Bois-Joli ». Promets-lui des confidences sensationnelles, et tout et tout, mais qu'elle n'écrive rien sur le quiproquo du percepteur !… Enfin, arrange ça et tiens-moi au courant, je retourne à « Silence et Travail »…

— Ne crains rien, Jules, je me charge de tout. Plus fâché ?

— Nous verrons. Pour l'instant, je ressaute en bagnole et je démarre en « traction-avant » !

Et Jules Chambéry disparut aussi vite qu'il était arrivé, sans se douter des événements catastrophiques qui l'attendaient encore dans le fatal « building » de Mme de Sainte-Poupine.

Blaise Pascal a dit : « Le malheur de l'homme vient de ce qu'il ne sait pas rester dans sa chambre. »

Et Pascal avait bougrement raison, comme nous allons le montrer tout de suite.

CHAPITRE XIV

LE CLASSEUR DE CUPIDON

Pendant le trajet de chez lui à « Silence et Travail », Jules Chambéry réfléchit qu'il avait sans doute tort de s'alarmer au sujet de Mme Petitdoux.

Dans son généreux mouvement de solidarité masculine, qui le poussait à prévenir le percepteur de la venue probable de son épouse, il avait totalement oublié ce que lui avait révélé Petitdoux sur le changement de sexe de la perceptrice. À présent qu'il se souvenait de l'étrange secret, de la soudaine permutation sexuelle de l'épouse du percepteur, ses craintes s'évanouissaient presque totalement. En effet, si Mme Camille Petitdoux était maintenant M. Camille, aucune jalousie conjugale ne pouvait animer le cœur de ce récent gentleman. De toute façon, le devoir de Chambéry était de prévenir le percepteur, et c'est ce qu'il allait faire immédiatement ! Pénétrant dans son studio de « Silence et Travail », le « jeune-premier » se dirigea directement vers la porte de communication donnant dans le bureau d'Achille Lebouillant alias Petitdoux.

Un bruit de voix se faisait entendre derrière la porte.

« Sans doute Petitdoux qui déguste ses vers, pensa Chambéry. Tant mieux, j'arrive à temps. »

Et dans sa hâte d'accomplir sa mission, ou plutôt de s'en débarrasser, sans même prendre le temps de frapper, l'artiste entra d'autorité dans la pièce. Une femme, dont nous ne referons pas la description, car le perspicace lecteur l'a deviné, c'était Madame Petitdoux, assise devant le bureau du « poète-percepteur », lisait à mi-voix un des nombreux feuillets éparpillés sur la table.

À l'entrée de Jules Chambéry, elle s'arrêta net.

— Vous ! s'écria-t-elle, d'une voix auprès de laquelle le fameux timbre de feu Rogomme eût semblé fluet, vous… c'était donc vrai ?…

— Excusez-moi, madame… je… je… pensais…

— Que je ne viendrais pas ?… Ô irrésistible séducteur, comment aurais-je pu me dérober à l'appel de ta voix ?… Vous m'aviez donc remarquée sans que je m'en doutasse ?…

— Mais… madame… balbutia l'artiste qui, devinant que cette

chevaline créature était Mme Petitdoux, esquissait déjà un mouvement de retraite.

— Je comprends… vous êtes surpris de me voir répondre si rapidement à votre désir… Mais il y a si longtemps que le Chambéry de l'écran a ravi mon cœur qu'il me semble aujourd'hui qu'un amour platonique de plusieurs années a précédé ce premier rendez-vous…

Et la femme du percepteur lança à son idole une œillade d'une telle lubricité que le « jeune-premier » sentit comme un hoquet de dégoût lui monter à la gorge en pensant que c'était un homme qui se dissimulait sous ces vêtements féminins.

— Votre mari m'a révélé…



— Ne parlons pas de ce « minus habens », mon « tout-joli » !… Je ne suis pas venue pour lui, mais pour toi ! C'est par hasard que tu m'as surprise dans son bureau. J'étais d'abord entrée dans son studio, pensant que tu m'attendais, frémissant d'amour, mais ne te voyant pas, j'ai eu l'idée de pénétrer dans ce bureau, croyant y trouver mon mari en train d'écrire ses insanités. Je pensais après une scène en règle le renvoyer honteux et confus à la Perception, après quoi nous avions le champ libre pour nous aimer sans crainte !

Surmontant l'écœurement qu'il éprouvait de s'entendre parler ainsi, par cet être qu'il croyait être un phénomène, Jules Chambéry accentua son mouvement de retraite stratégique en déclarant :

— Votre mari… enfin… votre… compagnon… peut revenir d'un

instant à l'autre… il serait prudent que je vous laisse…

— Au fait, tu as raison mon grand amour, il vaut mieux que nous passions dans ton studio !

Et s'élançant vers la porte de communication, Mme Petitdoux pénétra en même temps que l'artiste dans l'autre pièce.

— Ici, nous allons être tranquilles ! ajouta-t-elle, après avoir pris la précaution de pousser le verrou.

Jules Chambéry cherchait désespérément le moyen de fuir cette créature qu'il considérait, d'après les révélations du percepteur, pour un monstre de la nature.

Malheureusement, Mme Petitdoux, les yeux étincelants de désirs déchaînés, se tenait entre la porte et lui.

— Au fond, mon « tout-mignon », je comprends très bien l'attirance qui nous entraîne irrésistiblement l'un vers l'autre… J'ai tellement rêvé et voulu ces instants que nous vivons aujourd'hui…

— Je vous en prie, cessez de me parler ainsi…

— Ô passionné ! Je devine, tu préfères agir ?…

— Moi ?… oh ! non, par exemple !…

— Tu préfères que ce soit moi ?… Alors sois gentil, veux-tu, mon « tout-miel », allonge-toi sur ce divan.

— Qu'est-ce que vous dites ? sursaute Chambéry.

— Oui. Retourne-toi un instant. Tu comprends, j'ai beau te parler avec une amoureuse franchise, je suis malgré tout une femme, et pour me déshabiller, j'aimerais bien que tu te retournes une minute…

— Ah ! mais non, par exemple !… vous n'allez pas vous déshabiller maintenant ?

— Ah !… tu préfères pas ?… Moi ce que j'en disais, c'est à cause de ces vêtements de femme qui sont gênants. Je te l'avoue, je préfère les costumes d'homme, c'est plus pratique. Chez moi, je m'habille toujours en homme. Seulement dehors, c'est difficile quand on est dans l'Administration. Mais si ça te plaît, la prochaine fois je viendrai en complet veston…

— Jamais de la vie ! ni en robe ni en pantalon ! Cessez ce répugnant manège !… Je ne suis pas ce que vous pensez… Moi je suis porté pour femmes ! Vous entendez ?… pour femmes !…

— Et moi pour homme, c'est naturel !

— Ah ! vous trouvez ça naturel !… Comme cynisme, vous ne craignez personne !…

— Qu'est-ce que tu veux dire ?… Tu repousses mon amour ?

— Et comment !… Je ne m'en ressens pas pour les personnes de mon sexe !…

— De votre sexe ?… oh ! quelle horreur ! Seriez-vous une femme ?…

— Fichtre non !… Vous avouez donc que les femmes vous font horreur ?

— En amour, certainement. Rien ne vaut un beau petit homme comme toi pour me donner le grand frisson !… Allons ! viens ! ne perdons plus de temps… Viens, mon gosse… mon coco bleu !…

Tout en haletant ces phrases passionnées, Camille Petitdoux, enlaçant l'infortuné Chambéry, essayait de le faire tomber sur le divan.



— Laissez-moi, monsieur !… Vous me dégoûtez !… Voulez-vous me lâcher !… Je sais tout, sale pédéraste !… votre mari m'a révélé… bégayait celui-ci à moitié étouffé par la vigoureuse étreinte de la femme du percepteur.

— Ah ! tu te refuses ? hoquète la gouge déchaînée, eh bien ! c'est moi qui vais te prendre !…

D'un soubresaut désespéré, Jules Chambéry parvient à se libérer, et pour échapper définitivement à la femme du percepteur, s'élance vers le « classeur de Cupidon », pensant pouvoir l'ouvrir et le refermer derrière lui.

D'un doigt rapide, il presse le bouton secret, le tablier du classeur tombe comme un couperet, Chambéry va bondir dans le « boudoir – cabinet – de – toilette – salle – de – bains » lorsque, brusquement, il

s'immobilise, comme pétrifié par l'étrange spectacle qui s'offre à ses yeux écarquillés.

CHAPITRE XV

UN FLAGRANT-DÉLIT MOUVEMENTÉ !

Dans la baignoire, jambes en l'air et le reste du corps affalé sur Petitdoux, qui cherche vainement à se dégager, il aperçoit Iphi, sa femme, tenant la couverture d'un manuscrit dont les feuilles détachées recouvrent en partie les deux occupants de la baignoire.



— N… de D… ! peut enfin s'exclamer l'artiste.

— Eugène dans une baignoire avec une femme !… hurle, presque en même temps, la perceptrice, d'une voix à alerter « police-secours » sans téléphone.

Pendant cette double exclamation, Monsieur Petitdoux avait réussi à se mettre debout dans la baignoire, mais en voulant se relever à son tour Iphi se cramponne aux jambes du percepteur qui perd l'équilibre, glisse et vient s'étaler à nouveau dans le vaisseau hydrothérapique.

Attirée par les cris de « la perceptrice-à-voix-de-rogomme », Mme de Sainte-Poupine vient d'entrer dans le bureau, et voyant Chambéry et Mme Petitdoux, immobiles et comme sidérés devant la porte secrète du « classeur-de-Cupidon », s'avance et pousse à son tour une exclamation de surprise et de réprobation :

— Oh ! Monsieur Petitdoux ! Un homme si sérieux, si convenable !… Je n'aurais jamais cru ça de lui !… L'amour en baignoire !…

— Mais permettez… je proteste !… s'écrie le percepteur-poète, qui parvient enfin à reprendre la position verticale. Ne jugez pas sur les apparences…

— Jules, ne te fais pas des idées ! s'exclame à son tour Iphi qui, elle aussi, vient de se relever. Nous répétions, mais en voulant le frapper, mon pied a glissé et…

— Le frapper !… Il se fait flageller dans une baignoire, le sadique !… hurle Mme Petitdoux.

— C'est à douter du bon Dieu ! reprend en écho Mme de Sainte-Poupine, un homme que je croyais si tranquille et qui fais des trucs à passion dans une baignoire ! C'est pas des choses à faire dans une maison bien tenue, sans compter que ça peut abîmer le matériel !

— Ah ! vous m'avez bien eu, Petitdoux ! fulmine Chambéry. Comme un véritable Tartuffe, vous avez su me faire parler, et quand vous avez appris que j'avais l'intention de vous cocufier, vous avez embobiné ma femme avec votre maudite tragédie et c'est moi qui le suis !…

— Ah ! tu voulais réellement faire cocu le percepteur ?… C'était donc vrai ?… interrompt Iphi d'une voix rageuse.

— Oh ! tu le sais bien, il n'a pas manqué de te le dire pour que tu te venges avec lui, le vieux fourbe !…

— Il ne m'a rien dit, il ne pensait qu'à sa tragédie. Mais en tout cas, c'est sûrement pas avec lui que je t'aurai trompé !… Non, mais tu ne l'as pas regardé ?… Il n'est peut-être pas trop moche pour un percepteur, mais comme amant de cœur, j'ai mieux en réserve dans mon frigidaire !…

— Oui, oui, on connaît la chanson !… s'écrie Mme Petitdoux. C'est trop facile de cracher sur le rôti après l'avoir savouré jusqu'à l'os !

— J'ai savouré votre mari, moi ? riposte Iphi furieuse, répétez-le donc que je l'ai savouré ?…

— Non, elle ne m'a pas savouré, c'est la vérité ! intervient le percepteur. Nous répétions ma tragédie, mais au moment de me frapper de son couteau…

— C'est encore pire que ce que nous pensions ! coupe la patronne de « Silence et Travail ». Il ne se faisait pas flageller, il se faisait piquer !… C'est un « piqueur » !

— Mais comprenez donc ! s'exclame désespérément Petitdoux, je vous assure que nous répétions…

— Oui, on dit ça ! ricane la perceptrice. N'empêche que vous étiez tous les deux emmêlés comme un écheveau lorsque nous vous avons

surpris !… Tu n’as pas honte, Eugène ?… Que penseraient nos contribuables s’ils pouvaient te voir dans cette baignoire avec cette poule !

— Poule vous-même ! riposte Iphi, et d’abord que faisiez-vous ici, dans le studio de mon mari ?…

— Il m’avait averti par téléphone que M. Petitdoux était son voisin de studio, et je venais surprendre mon époux !

— Est-ce possible ? interroge, d’une voix de reproche, le percepteur. Vous avez averti ma femme, vous, Chambéry ?

— C’est pas très propre, si t’as fait ça, Jules ! appuie Iphi, qui croit bon d’exprimer son mépris sur un ton de tragédie.

— Mais non, mais non, n’en croyez rien, Petitdoux, tout ça c’est la suite du quiproquo de cet après-midi… C’est la fatalité !… Au fond, je le reconnais, j’ai mal agi avec vous, je voulais vous faire cocu, et vous étiez dans votre droit en me rendant la pareille !

— Vous rendre la pareille ? sursaute le percepteur, vous auriez donc… avec ma femme ?…

— Ah ! non, par exemple !… Ce n’est pas mon genre !…

— Qu’est-ce que vous dites ?… Les femmes, ce n’est pas votre genre ? s’écrie madame Petitdoux, ahurie. Seriez-vous un anormal, alors ?… Si vous n’aimez pas les femmes, je comprends la froideur de votre accueil ! Mais alors pourquoi m’avez-vous téléphoné ?… Ah ! j’y suis !… C’est clair !… Vous êtes amoureux de mon mari !… Répugnant personnage, vous convoitez Eugène !…

— Mais vous êtes folle ! proteste Chambéry, victime de ce nouveau quiproquo.

— Je comprends tout ! poursuit Mme Petitdoux, dont la couperose prend une teinte de plus en plus violacée, vous m’avez téléphoné que mon mari se cachait ici pour que je le surprenne en flagrant-délit, car vous étiez jaloux, non de votre femme, ignoble inverti, mais de mon époux. Oui, ça crève les yeux, toute votre étrange conduite s’explique maintenant. Vous étiez amoureux du percepteur !…

— Ah ! ça, par exemple !… explose Chambéry.

— Et qui sait ?… Peut-être amoureux par intérêt… pour qu’il ferme les yeux sur vos fraudes fiscales !…

— Mais Jules Chambéry ne connaît M. le percepteur que depuis aujourd’hui ! intervient Mme de Sainte-Poupine.

— Et le coup de foudre ? qu’en faites-vous, madame ?… Eugène n’est peut-être pas très beau, j’en conviens, mais ces anormaux ont des goûts si dépravés !…

— Ah ! non ! non !… c’est à se lever la nuit pour en rire ! s’esclaffe Chambéry, chez qui le burlesque de la situation déclanche une formidable crise de fou-rire. Et c’est ce phénomène qui parle d’anormaux !… vous l’entendez, Petitdoux ?… C’est lui qui parle d’anormaux !… On aura tout vu !…

Les éclats de voix des différents acteurs de cette scène tragi-comique et l’explosion d’hilarité de Jules Chambéry empêchent d’entendre les coups que frappe à la porte du bureau Gaston Montgaillard, l’ami intime de l’illustre vedette.

Impatient d’entrer, le secrétaire de commissaire ouvre la porte et s’élance dans la pièce en brandissant une écharpe tricolore.

— Ça y est, mon vieux Jules ! s’écrie-t-il, sans se soucier, dans son enthousiasme, de l’étrange tableau qui s’offre à ses regards. Ça y est ! Je suis nommé commissaire de l’arrondissement !… Ça paraîtra tout à l’heure dans la presse. On me l’a téléphoné du Ministère ! J’ai tenu à te l’annoncer en premier.

— Ah !… bon… très bien… mes félicitations, répond le « jeune-premier », interloqué par l’arrivée de Montgaillard.

— Mais, excusez-moi, reprend le nouveau commissaire en jetant un coup d’œil intrigué autour de lui, je suis peut-être indiscret…



— Mais pas du tout, au contraire ! s'écrie vivement Mme Petitdoux, vous arrivez on ne peut plus à point, Monsieur le commissaire, pour constater un flagrant-délit d'adultère…

— Un flagrant-délit d'adultère ? interroge Montgaillard, stupéfait.

— Oui, monsieur le Commissaire, poursuit la perceptrice, je viens de surprendre mon mari, M. Eugène Petitdoux, dans cette baignoire avec la femme de M. Chambéry.

— M. Petitdoux le percepteur ? s'exclame Montgaillard.

— Lui-même, monsieur le Commissaire. Au lieu de traquer le contribuable, auquel le gouvernement nous invite à donner un nouveau « tour-de-vis ». M. Petitdoux se vautre dans l'orgie, dans un classeur américain… je veux dire dans un réduit secret, comme vous pouvez en juger.

— Ah ! ça ! que signifie cette histoire ? interroge Montgaillard, de plus en plus ahuri. Voyons, explique-moi, Jules…

— C'est tout expliqué, grogne l'acteur, cette garce d'Iphi m'a fait cocu avec le percepteur !

— Non ?… pas possible ?… s'ébahit le nouveau commissaire.

— N'en croyez rien, Gaston ! proteste la tragédienne-miniature, nous répétions une pièce, M. Petitdoux et moi…

— Bref, conclut Chambéry, en fait de répétition, ils étaient tous les deux dans cette baignoire.

— Mais je t'ai expliqué, Jules…

— La barbe !… je ne marche pas !

— Mais c'est un événement tout à fait parisien ! s'exclame, extasié, Gaston Montgaillard. Comme premier flagrant-délit à constater, on peut dire que j'ai de la chance !… Te rends-tu compte, mon vieux Jules, du retentissement mondial de ce premier constat ?… Je vois ça d'ici dans les journaux : « À la requête du célèbre artiste de l'écran Jules Chambéry, le commissaire Gaston Montgaillard a procédé, etc., etc…

— Ah ! mais non, mon vieux, pas à ma requête, je ne t'ai rien demandé, je n'ai pas l'intention de me rendre ridicule aux yeux du public, en faisant connaître mon cocuage par la presse !… Je te demande, au contraire, de tenir la chose secrète !

— Secrète ? Jamais de la vie ! s'écrie Madame Petitdoux qui brûle de venger son dépit amoureux. Libre à Mme Chambéry de ne pas faire constater légalement le flagrant-délit d'adultère, mais moi, épouse légitime de M. Petitdoux, je vous requiers, monsieur le Commissaire,

d'avoir à procéder immédiatement aux constatations prévues par la loi !

— Tout à votre service, madame, répond Montgaillard en nouant son écharpe autour de son pardessus.

— Voyons, Gaston, tu ne vas pas… Souviens-toi que nous sommes de vieux copains de lycée…

— Je regrette… évidemment… mais je dois accomplir mon devoir, s'excuse, d'une voix polie mais froide de fonctionnaire, le nouveau commissaire de police.

— Mais, voyons, Camille, intervient à son tour Petitdoux affolé, tu vas déclencher un effroyable scandale ! Réfléchis, je t'en supplie !… C'est ma carrière administrative irrémédiablement brisée !…

— Je m'en fiche ! Tu n'auras qu'à faire du théâtre !…

— Eh oui, parbleu ! elle peut s'en moquer ! s'écrie Chambéry, son nouveau sexe lui permet de se faire nommer à votre place comme percepteur !

— Que dites-vous ? questionne, ahurie, Mme Petitdoux.

— Non ! non !… s'exclame précipitamment le percepteur, n'insistez pas, Chambéry, vous m'avez juré le secret !…

— C'est vrai, reconnaît le « jeune-premier », mais avouez que c'est le comble, tout de même…

— Ne sortez pas de la baignoire, ni l'un ni l'autre ! s'écrie à ce moment Montgaillard, en pointant un index impératif vers Iphi et Petitdoux.

Ces derniers, qui jusqu'alors étaient restés debout dans la baignoire, esquissaient en effet le mouvement d'en sortir.

— Il est indispensable, reprend avec autorité le nouveau commissaire, que pour la bonne forme du constat les deux complices ne quittent pas cette baignoire où fut consommé l'adultère !

— Mais, voyons, Gaston, t'es pas fou ? proteste la jolie tragédienne, il n'y a rien eu de consommé, comme tu dis !…

— Silence, madame, n'essayez pas d'influencer la Justice. En ce moment, ce n'est pas à Gaston Montgaillard que vous avez affaire mais au commissaire de l'arrondissement.



— Mais c’est ma révocation !… gémit Petitdoux. Je t’en conjure, Camille, il en est temps encore, renonce à ce scandaleux et injuste flagrant-délit !…

— Estime-toi heureux que le scandale ne soit pas encore plus grand, triste débauché ! l’interrompt la perceptrice. Il vaut encore mieux pour toi que Monsieur le Commissaire constate que tu te trouves avec une femme plutôt qu’en la répugnante compagnie d’un homme !

— Que voulez-vous dire, madame ? interroge Montgaillard.

— Je veux dire que Jules Chambéry est un anormal comme certaines vedettes blasées, et qu’il brûlait d’amour pour mon époux !…

— Chambéry brûlait d’amour pour le percepteur ?… s’exclame Montgaillard, qui, malgré tout le sérieux qu’il applique à ses nouvelles fonctions, ne peut s’empêcher d’éclater de rire.

— Oh ! ne riez pas, monsieur le Commissaire, c’est la triste vérité !… Malgré les apparences, Jules Chambéry déteste les femmes, je peux en parler en toute connaissance de cause ! reprend Mme Petitdoux. C’est lui-même qui me l’a cyniquement avoué !…

— Ah ! c’est trop de culot ! hurle Chambéry qui ne peut se contenir davantage. Excusez-moi, Petitdoux, mais il faut que je dévoile la vérité !…

— Non ! non !… je vous en supplie ! s’écrie le percepteur, qui pressent la catastrophe imminente.

— Il le faut ! reprend le « jeune-premier ». Et désignant du doigt Mme Petitdoux : « Apprends-le, Montgaillard, cette créature qui m’accuse n’est pas une femme ! »

— Qu’est-ce que tu dis ? s’exclame le commissaire.

— Qu’est-ce qu’il dit ? suffoque la perceptrice.

— C’est un homme ! proclame Chambéry.

— Un homme ? s’écrient en même temps et sur des tons différents, Montgaillard, Iphi et Mme Petitdoux.

— Oui, un homme !… Voilà six mois environ, la femme du percepteur changea brusquement de sexe. C’est son mari lui-même qui me l’a révélé. Alors tu conviendras, mon cher Gaston, qu’un phénomène pareil n’est pas très qualifié pour traiter les autres d’anormaux !

— Oh !… oh !… oh !… hoqueta Mme Petitdoux, en essayant vainement de reprendre son souffle, coupé net par cette révélation imprévue.

Mais le choc était trop violent, même pour une implacable perceptrice, et Mme Petitdoux, perdant connaissance et l’équilibre, s’effondre, évanouie, dans les bras de Gaston Montgaillard.



CHAPITRE XVI

LE RIRE DE PARIS

Pendant le tumulte déchaîné par ce flagrant-délit sans précédent, et l'évanouissement de Mme Petitdoux, deux nouveaux personnages venaient de pénétrer dans le studio en folie. C'étaient Prosperte et le « Furet-du-Bois-Joli ». La « maîtresse-secrétaire » de Jules Chambéry, après plusieurs coups de téléphone aux « Ragots de Paris » avait enfin pu entrer en communication avec l'astucieuse et jolie journaliste, cause première de tous les quiproquos catastrophiques qui se succédaient sans arrêt à « Silence et Travail ».

Quelques instants plus tard, le « Furet-du-Bois-Joli » faisait une entrée essoufflée et triomphale dans le bureau de Prosperte :

— Ça y est ! Je suis lancée !… s'écriait-elle en brandissant un journal ; j'ai réussi à faire passer mon reportage dans *France-Soir*. Un scandale aussi formidable les a intéressé tout de suite. On a arrêté le tirage de la sixième édition et dernière, pour flanquer mon « papier » en première page !… Vous parlez d'un succès !… Tout le monde s'arrache le journal !… C'est pire que la chute d'un ministère !… Une véritable épidémie de fou-rire secoue Paris !

— Oh !… je n'ose comprendre ! s'exclama Prosperte, anéantie. Vous avez fait passer un article sur le faux flagrant-délit de Petitdoux ?

— Et comment, ma jolie !… Vous pensez bien que je n'allais pas rater une pareille occasion ! Seulement, pas si bête, dans mon « papier », je n'ai pas dit que c'était moi la fausse Mme Petitdoux. J'ai écrit que c'était la véritable épouse du percepteur qui avait été surprise par son mari dans les bras de Jules Chambéry !…

— Mais puisque ce n'est pas vrai, vous allez avoir une sale histoire ! Les Petitdoux vont porter plainte et…

— Ils ne porteront pas plainte, pour une bonne raison, c'est que je n'ai pas cité leurs noms. Pas si gourde, vous pensez !… J'ai mis simplement la femme du percepteur X…

— Oui, mais Chambéry va démentir…

— Pensez-vous !… S'il le faisait, je serais obligée de révéler la vérité, ce qui le rendrait complètement ridicule. Tandis qu'avec ma version du flagrant-délit, il a le beau rôle ! Surtout que j'ai bien insisté

que c'était pour venger les pauvres contribuables que Chambéry avait résolu de cocufier un percepteur ! Tout le monde rigole de satisfaction, dans les rues, en lisant *France-Soir*. Tout Paris est en liesse à cette nouvelle sans précédent ! En fait de démentir, Jules Chambéry fera mieux de me remercier ? Jamais personne ne lui a fait une pareille réclame !

— Au fond, vous avez peut-être raison, reconnaît Prosperte en souriant. Savez-vous que vous êtes une journaliste extraordinaire ?

— J'en suis sûre maintenant !… Depuis la parution de mon « papier », j'ai déjà reçu des propositions des plus grands magazines. Oui, grâce à Jules Chambéry me voilà lancée ! Au fait, je me demande la tête qu'il doit faire en ce moment ?



— Oh ! il ne doit rien savoir encore, il est à « Silence et Travail », plongé dans ses calculs fiscaux. Mais vous m'y faites penser, nous devrions aller le prévenir tout de suite, car s'il lit *France-Soir* avant de rentrer, il est fichu, dans sa colère, d'envoyer un démenti au journal.

— Oui, vous avez raison, il vaut mieux le mettre au courant sans tarder. Je suis d'ailleurs certaine, qu'après réflexion, il sera enchanté de cette formidable publicité sur son « sex-appeal » !… Et quelle popularité ! « L'homme – qui – a – fait – cocu – le – percepteur » !… Les Tino Rossi, les Mariano, les Guéthary vont en crever de jalousie !… Allez, vite, filons ! J'ai mon taxi qui m'attend en bas ! Aujourd'hui que je suis célèbre, je peux bien me payer une « Rolls-au-compteur » !

Et riant à pleines dents du grand bonheur qui lui arrivait, le « Furet-du-Bois-Joli » enlaça Prosperte et l'entraîna vers la porte en dansant un pas de « rumba ».

Comme nous l'avons déjà dit, l'entrée des deux jeunes femmes dans le studio de « Silence et Travail » avait passé inaperçue. Mme de Sainte-Poupine, Montgaillard, Jules Chambéry et le percepteur entouraient Mme Petitdoux, étendue sur le divan du boudoir secret, et lui prodiguaient les soins que nécessitait son état.

Seule, Iphi s'était rendue compte de la présence de Prosperte et de sa compagne.

Vivement elle s'approcha de la « secrétaire-intime » de son mari et la mit en quelques mots au courant du burlesque quiproquo qui tournait maintenant au tragique.

— Ah ! ça, par exemple ! c'est encore mieux comme sujet de « papier » ! Ça va me faire une suite sensationnelle à l'article de ce soir ! ne peut s'empêcher de s'exclamer le « Furet-du-Bois-Joli » après les explications données par Iphi. Vous parlez d'une « manchette » pour *France-Soir* de demain : *« La revanche du mari »* ou *« Jules Chambéry cocufié par le percepteur » !…*

— N… de D... ! sursaute Chambéry en reconnaissant la voix de la journaliste. Elle ici !…

Et fendant le groupe qui entoure Madame Petitdoux, il s'élance, menaçant, vers le « Furet-du-Bois-Joli ».



— Vous venez assister à l'apothéose de votre machiavélique machination ! s'écrie le « jeune-premier », en foudroyant du regard la gracieuse journaliste, dont le sourire narquois semble le braver. Et c'est toi qui l'accompagne ici, Prosperte ? Trahi par Iphi, trahi par toi, c'est le bouquet !

À ce moment, sous la fraîcheur de l'eau dont l'aspergeait Montgaillard, au grand désespoir de Mme de Sainte-Poupine, qui craignait des dégâts pour son matériel, sous cette ondée salvatrice, dis-je, Mme Petitdoux rouvrit les yeux.

D'abord interloquée, elle jeta un regard hébété autour d'elle, puis se rappelant soudain la scène qui avait précédé son évanouissement, poussa un rugissement comparable à celui du putois pris dans un piège à loups et s'élança dans la direction de Jules Chambéry :

— Répétez-le donc que je suis un homme !… hurle-t-elle, tout en secouant rageusement l'infortuné « jeune-premier » par les revers de son veston. Répétez-le donc que j'ai changé de sexe voilà six mois !…

— Mais voulez-vous me lâcher ! proteste Jules Chambéry. Je n'ai fait que répéter ce que m'a dit votre mari !…

— Oh !… tu as dit ça, Eugène ?… rerugit la perceptrice en lâchant Chambéry pour bondir vers son mari qui, sous le choc, est de nouveau culbuté dans la baignoire, dans laquelle, emportée par son élan, Mme Petitdoux vient basculer à son tour.

Montgaillard et Mme de Sainte-Poupine se précipitent pour désenchevêtrer les deux époux qui font de vains efforts pour se relever dans l'intérieur glissant de la baignoire.

— Mon matériel ! soupire la patronne de « Silence et Travail », tout

en aidant de son mieux Montgaillard à secourir les deux grotesques. Ah ! on ne m'y reprendra pas de sitôt à louer à un percepteur !… ajoute-t-elle entre ses fausses dents. J'aurais jamais cru qu'ils étaient si passionnés, dans les « contributions » !…

Enfin, Gaston Montgaillard réussit à remettre sur pied Mme Petitdoux, qui, à peine debout, se met en devoir de resecouer son mari.

— Assez, madame ! intervient sévèrement Montgaillard, vous m'empêchez d'accomplir mon constat par vos cris intempestifs.

— Mais je veux savoir pourquoi mon mari prétend que je suis un homme ?…

— Vous vous expliquerez après le constat ! Ne sortez pas de la baignoire, monsieur Petitdoux, et vous, madame, ajoute Montgaillard en se tournant vers Iphi, venez reprendre place dans le lieu de l'adultère !

— Ah ! non ! la barbe ! J'en ai marre !… réplique majestueusement Iphi, sur une noble intonation de tragédie classique.

— Comment ? sursaute Montgaillard, vous oubliez que vous parlez à un commissaire dans l'exercice de ses fonctions !…

À ce moment, apercevant le journal que le « Furet-du-Bois-Joli » tient à la main :

— Vous permettez, dit-il à la belle journaliste, je voudrais simplement jeter un coup d'œil en « dernière heure », sur la promotion des commissaires.

— Mais faites donc, répond la reporter en lui tendant *France-Soir*.

Gaston Montgaillard tourne fébrilement la page, inspecte du regard la « dernière heure » et soudain pousse un cri de surprise et de déception :

— Zut !… La promotion est remise à la semaine prochaine pour complément de nominations !

— Alors, vous n'êtes pas encore nommé commissaire de police ? interroge vivement Iphi.

— Non… je croyais pourtant…

— Eh bien ! alors, mon vieux Gaston, pour ce qui est du flagrant-délit, vous repasserez !…

— Oui, c'est certain, tu n'as pas le droit de faire le moindre constat, approuve Chambéry. Enlève ton écharpe, c'est de l'exercice illégal !…

— Ah ! mais permettez ! clame Mme Petitdoux, ça ne se passera pas comme ça ! J'exige que vous constatiez…

— Hélas !… Je le regrette, madame, autant que vous, croyez-moi, mais je n'ai pas le droit…

Tout en répondant à la perceptrice, Gaston Montgaillard avait machinalement jeté, un regard sur *France-Soir* et soudain ses yeux s'écarquillèrent de stupeur. Voici la « manchette » qu'il lisait en énormes caractères, sur toute la largeur de la première page :

JULES CHAMBÉRY

FAIT COCU UN PERCEPTEUR !

Le populaire artiste de cinéma et sa maîtresse sont surpris en flagrant-délit par le mari trompé. Armé d'un coutelas, l'époux bafoué veut se venger sur sa femme infidèle mais, chevaleresque, Jules Chambéry s'élance entre le percepteur altéré de sang et sa maîtresse et réussit à désarmer son rival. Une rencontre à l'épée et un divorce seront sans doute les suites logiques de ce drame très parisien.

Jules Chambéry, que nous avons seul pu réussir à interviewer, nous a déclaré que depuis longtemps exaspéré par les chinoiseries fiscales et les augmentations d'impôts, il s'était juré de faire cocu un percepteur. Pour se venger et venger en même temps tous les infortunés contribuables ses frères. Nul doute que cette « vendetta » fiscale d'un nouveau genre n'ajoute encore à l'immense popularité de notre « amant national ». Nous donnerons demain de nouveaux détails sur cette passionnante affaire, qui défraie déjà les conversations du « Tout-Paris » et semble devoir éclipser les événements les plus graves de notre politique extérieure.

GISELLE BOISJOLY.


BY DRAKE

CHAPITRE XVII

TRIOMPHE DU PERCEPTEUR

L'ahurissement de Montgaillard avait attiré l'attention de tous les autres personnages réunis dans le studio, qui prirent connaissance tour à tour de la scandaleuse nouvelle, en ponctuant leur lecture d'exclamations aussi bruyantes que variées.

— Mais c'est de l'abus de confiance ! C'est absolument faux ! hurle Jules Chambéry, je vais démentir immédiatement !

— À votre aise, mon cher maître, riposte impassible la journaliste, je rétablirai donc dès demain la vérité sur le flagrant-délit de la fausse Mme Petitdoux par son mari ou plutôt par celui que vous pensiez être son époux. Je donnerai tous les détails exacts, sur votre courageuse attitude sur le canapé. Bref, je pense que mon nouveau « papier » fera tordre les lecteurs, bien plus encore que la nouvelle de ce soir. Mais cette fois-ci à vos dépens !…

— Mais c'est du chantage ! s'écrie Chambéry.

— Non, du reportage moderne, tout simplement.

— Voyons, je n'y comprends plus rien ! intervient à son tour l'épouse du percepteur, quelle est donc cette fausse Mme Petitdoux dont vous parlez ?

— C'est juste, Madame n'est pas au courant des événements qui se sont déroulés dans ce studio avant son arrivée. Permettez-moi de lui donner les renseignements qu'elle est en droit plus que tout autre de réclamer, poursuit la journaliste, en regardant Chambéry et Petitdoux.

Mais le « jeune-premier » et le percepteur semblent complètement K.O. et absolument incapables de formuler la moindre protestation. Giselle explique alors en termes clairs et précis les motifs professionnels qui lui donnèrent l'idée de se faire passer pour la femme du percepteur, afin d'approcher Jules Chambéry et de pouvoir provoquer ses confidences de grand amoureux. J'avais appris qu'il avait juré de faire cocu le percepteur, et c'est pourquoi je me suis présentée à lui comme étant l'épouse de ce respectable fonctionnaire.

— Mais c'est une usurpation de personnalité !… je porterai plainte ! menace Madame Petitdoux.

— À votre aise aussi, chère madame. Je vous ferai simplement

observer que votre nom ni celui de M. Petitdoux ne sont pas mentionnés dans mon article. J'ai mis discrètement le percepteur X… afin de vous épargner le ridicule d'être mêlés à une semblable situation. Maintenant, si vous désirez absolument une rectification…

— Continuez, que s'est-il passé ensuite ? interrompit rageusement Mme Petitdoux.

Toujours aussi calme, le « Furet-du-Bois-Joli » raconte à la femme du percepteur le quiproquo et la scène burlesque du couteau que nos lecteurs connaissent déjà.

— Comment ?… c'est donc vrai, Eugène ? s'écrie Mme Petitdoux, en fixant son mari avec une admiration non dissimulée, tu étais prêt à me poignarder si j'avais été réellement dans les bras de ce monsieur ? ajoute-t-elle en toisant Chambéry d'un regard chargé de mépris. Tu voulais nous égorger tous les deux ?…

— C'est-à-dire… bredouille Petitdoux... il m'avait dit, ignorant mon véritable nom, qu'il voulait faire cocu le percepteur… alors en me voyant avec un couteau… il a cru…

— N'empêche que si cette personne n'avait pas usurpé ma personnalité, tu t'apprêtais à laver ton déshonneur dans le sang ?…

— C'est-à-dire…

— Non !… non !… ne cherche pas à excuser ton geste vengeur !… Je ne connaissais pas ton véritable tempérament, Eugène, j'ignorais que ton âme était celle d'un Othello !…

— Heu… n'exagères pas, Camille.

— Je comprends seulement à présent quelle était la puissance de ton amour pour moi !… poursuit-elle, en regardant pour la première fois avec une sincère admiration, le malingre bureaucrate. Ta féroce jalousie me révèle aujourd'hui ta véritable nature d'amant passionné !…

Pendant ce dialogue imprévu entre les époux Petitdoux, Montgaillard, Chambéry, Iphi, Giselle et Prosperte avaient eu du mal à retenir leur hilarité.

Seule la romanesque Mme de Sainte-Poupine, à qui cette scène devait rappeler quelque épisode de roman-feuilleton, essuyait une larme qui venait de jaillir de ses paupières boursouflées.

— Après ce que je viens d'apprendre, poursuit Mme Petitdoux en essayant de velouter sa voix de rogomme, je ne peux plus croire que tu me trompais dans cette baignoire avec cette créature !…

— Créature vous-même ! riposte Iphi, avec la majestueuse dignité d'une reine de tragédie. Puisque je me tue à vous dire qu'en répétait

« Murat ou le bain de sang » avec M. Achille Lebouillant, enfin votre mari ! Faut pas avoir beaucoup d'instruction pour ignorer que « Murat » s'est fait zigouiller dans une baignoire !

— Marat, rectifie vivement Petitdoux.

— Oui, enfin, comme vous dites. Et toi aussi, Jules, tu ne le savais donc pas ?… C'est même en voulant plonger mon couteau dans le cœur de « Murat », non Marat, je veux dire, que j'ai perdu l'équilibre et que j'suis tombé cul-par-dessus-tête dans la baignoire.

Le bruyant appel du téléphone interrompt net l'explication de la mignonne tragédienne. Chambéry fait signe à Prosperte de prendre la communication.

— C'est de chez vous, explique la « secrétaire-intime ». J'avais dit à la femme de chambre de me téléphoner ici s'il y avait quelque chose d'urgent. Elle me dit qu'elle n'arrête pas de recevoir des coups de téléphone de gens qui vous félicitent d'avoir fait cocu le percepteur. Il y a aussi des quantités de télégrammes… Et le Syndicat des contribuables voudrait vous offrir un « vin d'honneur »…

— Ah ! permettez, je proteste ! intervient Petitdoux.

— Mais vous n'êtes pas en cause, répond la journaliste en souriant. Puisqu'il s'agit d'un percepteur X… !

— Oui, c'est exact, heureusement ! reconnaît Petitdoux. N'empêche que cette aventure est désagréable pour toute notre corporation !

— Bah !… le console Montgaillard, l'honorable corporation des chefs de gare subit depuis plus longtemps cette fâcheuse réputation. Elle ne s'en porte pas plus mal pour ça !…

De nouveau, retentit la sonnerie du téléphone.

Prosperte a déjà l'oreille au récepteur :

— Comment, c'est encore vous, Joséphine ?… Les télégrammes et les pneus arrivent par paniers ?… Eh bien ! mettez tout ça dans mon bureau, j'arrive… Comment ?… le directeur général de la Paramount ?… Vous lui avez donné l'adresse ?… Bien… à tout à l'heure…

— Le directeur de la Paramount a téléphoné chez moi ? interroge Jules Chambéry.

— Oui, il est de passage à Paris et veut vous voir immédiatement. Comme Joséphine lui a donné l'adresse de « Silence et Travail », il sera ici dans quelques instants.

— Zut ! grogne Chambéry, soudain soucieux, j'étais en pourparlers avec la Paramount pour tourner un film à Hollywood, je parie que ce ridicule article de *France-Soir* va tout faire rater !… Les Américains

n’aiment pas ces sortes de scandales !… Voilà mon contrat sûrement dans l’Atlantique !… Vous êtes contente ? ajoute-t-il en se tournant vers la journaliste.

— Enchantée, répond celle-ci toujours souriante. Vous devriez me remercier pour la réclame sans précédent que vous fait déjà mon article.

— Vous remercier !…

Mais Jules Chambéry n’a pas le temps de donner libre cours à son indignation. La porte vient de s’ouvrir brusquement sous la poussée impétueuse d’un homme de stature imposante, au faciès autoritaire et au nez surmonté d’impressionnants « hublots-lunettes ».



— Aôh ! en conférence de Presse, vous étiez, je vois, prononce, avec un fort accent américain le nouveau venu.

Puis, dévissant le monumental cigare « à la Churchill », fiché entre ses lèvres, il ajoute aussitôt, en faisant chanceler Chambéry sous la cordiale bourrade de ses mains d'athlète :

— Hello ! cher vieux garçon ! J'étais dans Paris passant, pour mettre vous sous contrat d'Hollywood, mais ce scandaleuse chose d'avoir fait « coquiou » une percepteur, oblige moi à changer notre « bisness ».

— Ça y est, pense avec amertume Chambéry, c'est bien ce que j'avais prévu, mon contrat est dans le lac !

— Notre « production-service » avait contacté vous pour le réalisation dans nos studios d'Hollywood d'une « musical-Comédy ». Mais votre réellement formidable histoire du « coquiou » percepteur, complètement change les projets de la Paramount.

— Oui, je comprends, murmure le « jeune-premier », vous ne donnez pas suite...

— Pas suite ? sursaute l'Américain. Seriez-vous « loufock » devenu, comme on dit dans le gay-Paris !... Pourquoi pas suite, friend Chambéry ?

— Dame ! je croyais qu'en Amérique ces histoires de cocuages étaient indésirables...

— Yes, very exact. Un ordinaire cornage ne serait pas désirable pour Hollywood, mais une percepteur « coquiou » ce n'était réellement pas le même chose ! Une percepteur c'était l'animal le plus very détestable in the world !...

— Permettez ! tente de protester Petitdoux.

— Fermez le bouche de vous, little boy ! l'arrête net le producteur. Laissez parler moi à Jules Chambéry, je n'avais pas de temps à perdre.

Puis, se retournant vers l'artiste, l'Américain poursuivit :

— Je avais donc pensé, en lisant le humoristique reportage de *France-Soir* sur ce vendetta cocuage, que c'était un sujet de film réellement « new-lock » !

— Je proteste !... c'est scandaleux !... ne peut s'empêcher de crier Petitdoux indigné.

— Refermez le bouche, petit homme !... l'interrompt l'Américain en toisant d'un œil méprisant l'infortuné percepteur. Je parlai à mister Chambéry et pas à votre personne.

— Comment, vous voulez faire un film avec cette histoire ?

s'exclame à son tour l'artiste, ahuri.

— Yes !… Ce sera le plus formidable succès comique in the world !… J'attends vous demain dans nos bureaux pour signer le contrat. Également je convoque le reporter de *France-Soir,* pour écrire le scénario et les gags du film. Je avais envoyé un dépêche au journal, à ce Forêtjoly…

— Boisjoly, si ça ne vous fait rien, rectifie en riant la gracieuse journaliste folle de joie. Giselle Boisjoly, c'est moi ! ajoute-t-elle, et vous savez, je vous promets un scénario à rendre jaloux Charlie Chaplin lui-même !

— O.K. Je vais réflexionner, en attendant, pour trouver le comique qui le rôle du percepteur « coquiou » jouera. Déjà je pense à Laurel ou à un des Brothers Marx. Je veux pour ce personnage un comique réellement burlesque.

Tout en parlant, le regard d'acier du producteur se fixe soudain sur Petitdoux.

— Vous êtes artiste, little boy ? interroge-t-il brutalement.

— Moi ?… heu… non… C'est-à-dire… balbutie le percepteur, je suis poète à mes moments de loisir.

— Nô ! pas de poète, coupe l'Américain Réellement c'était dommage !… Je voyais très bien le tête de vous pour ce rôle... Enfin réfléchissez. Je serai demain dans mes bureaux de la Paramount. Good bye !

Et revissant son cigare « grand-format » entre ses lèvres, le célèbre magnat du cinéma Holywoodien fonça vers la porte et disparut telle une locomotive dans un tourbillon de fumée.

Dès que le producteur fut sorti, Mme Petitdoux qui, jusque-là, était restée muette de stupeur, explosa brusquement :

— Quel mufle ! s'écria-t-elle. Ces Américains se croient tout permis !… Oser proposer un rôle de comique à Eugène !… À cet homme qui, aujourd'hui même, faillit se révéler comme un moderne Othello !…

— Voyons, calme-toi, Camille…

— Avoir l'audace d'offrir à M. Petitdoux un rôle à la Charlot !… reprit la femme du percepteur, en dardant sur son époux un regard passionné. Viens, Eugène ! J'ai hâte de t'avoir près de moi, loin de ces lieux de débauche où les « classeurs américains » se transforment en garçonnières !

— Permettez ! proteste Mme de Sainte-Poupine, je ne vous permets pas de calomnier « Silence et Travail » !

— Ah ! il est beau le travail qu'on fait ici ! riposte la perceptrice, et pour le silence, parlons-en ! Une véritable auberge du Tohu-Bohu !…

— À qui la faute ? réplique aigrement la patronne du « building », avec votre voix d'homme saoûl, c'est vous qui transformez mon établissement en champ de foire !

— Ma voix d'homme ? rugit Mme Petitdoux. Encore cette histoire d'homme que l'on me ressert !…

Et se tournant vers son mari :

— Voyons, Eugène, vas-tu m'expliquer enfin pourquoi tu as dit à ce monsieur que j'étais un homme ?…

Et, d'un doigt méprisant, Mme Petitdoux désigne Jules Chambéry.

— Mais… je t'expliquerai plus tard…

— Non, tout de suite !…

Et s'adressant au « jeune-premier », la perceptrice ajoute, en martelant ses mots :

— Monsieur Petitdoux vous a-t-il déclaré que j'avais changé de sexe il y a six mois ? Oui ou non ?

— Je vous l'ai déjà dit, répond avec humeur Jules Chambéry.

— Eh bien, oui ! je l'avoue, Camille, j'ai fait ce mensonge. Mais c'était dans le but louable de préserver ta vertu et d'empêcher l'irréparable…

— Que veux-tu dire, Eugène ?

— Je veux dire que m'étant présenté à M. Chambéry sous mon pseudonyme d'Achille Lebouillant, celui-ci ignorant mon véritable nom me confia qu'il avait juré de faire cocu le percepteur.

— Oh ! c'était par vengeance, le lâche ! s'exclame Mme Petitdoux.

— Connaissant l'irrésistible pouvoir fascinateur de ce Don Juan de l'écran, j'eus l'idée d'inventer cette histoire de changement de sexe pour l'empêcher de mettre son projet à exécution.

— Ô Eugène ! c'est encore par amour pour moi que tu fis ce pieux mensonge ? murmure, brusquement émue, Mme Petitdoux.

— Oui, Camille, répond celui-ci, heureux de s'en tirer à si bon compte. Par amour pour toi et aussi pour sauvegarder mon honneur !

— Ah ! ça, par exemple ! s'écrie en riant Jules Chambéry, je dois reconnaître que vous m'avez bien « possédé » !…

— C'était fatal ! ajoute malicieusement Petitdoux : le percepteur a toujours le dernier mot !

FIN



À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Mai 2015

—

— **Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : FrançoiseS, AlainC, Coolmicro.